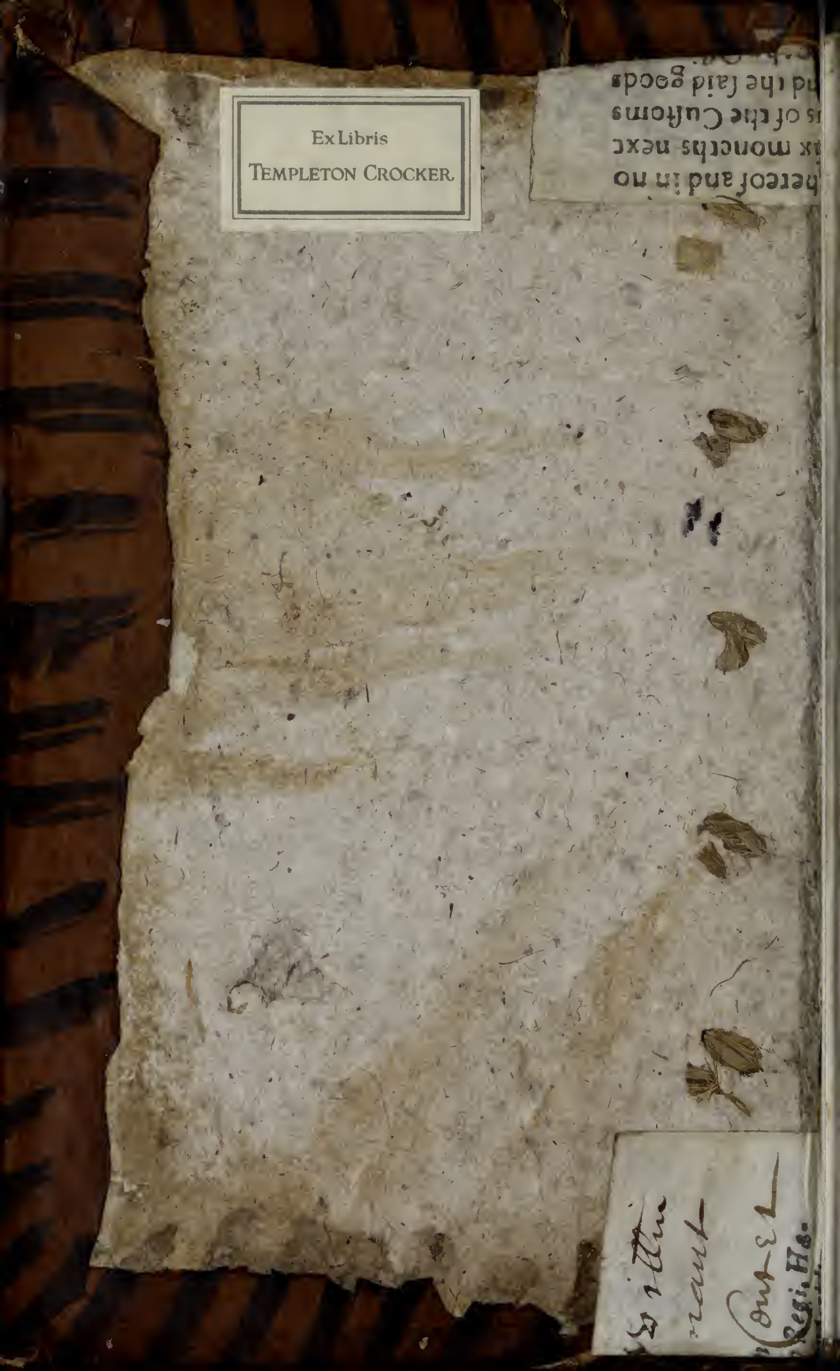
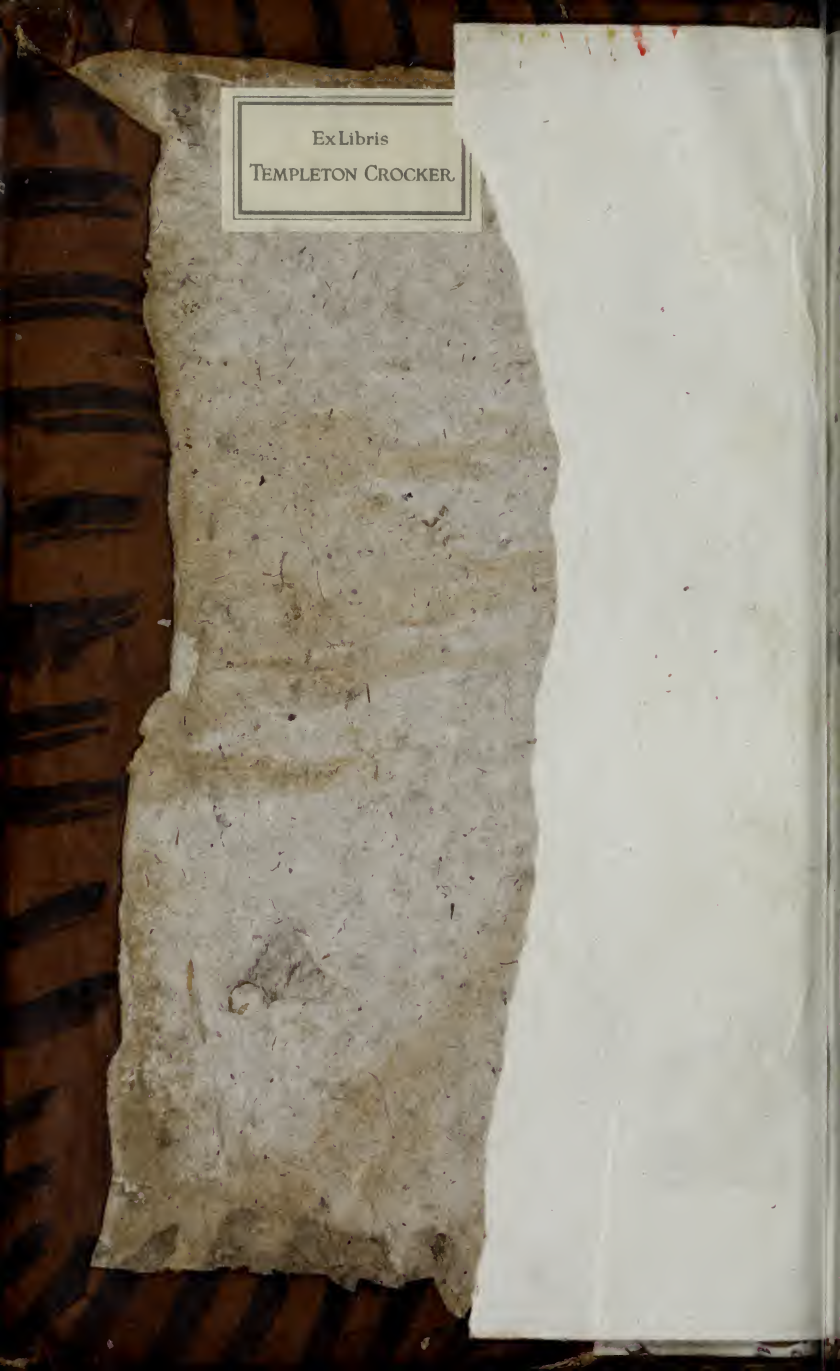



Ex Libris
TEMPLETON CROCKER
hereof and in no
ix moneths next
s of the Cuſtoms
d the ſaid goods

case ... of the 1st

illustrations by

Doyle


Ex Libris
TEMPLETON CROCKER

The first issue of the 1st edition with illustrations by Romeyn de Hooghe


ARIOSTE
RABELAIS
CONTES
DE MONSr.
DE LA
FONTAINE
enrichis de tailles douces
à AMSTERDAM
chès HENRY DESBORDES
1685.
R. de Hooge f.

CONTES
ET

NOUVELLES EN VERS

De Monsieur DE LA FONTAINE.

Nouvelle Edition enrichie de Tailles-Douces.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez HENRY DESBORDES dans le Kalver-Straat, prés le Dam.

M. DC. LXXXV.



AVERTISSEMENT
Sur cette nouvelle Edition.

LES Ouvrages de Monſieur de la Fontaine ont été reçûs ſi favorablement, que l'on a crû faire plaiſir au Public d'en donner une édition bien complette. On a crû auſſi devoir commencer par les Contes, parce que ce ſont les premiéres productions qui ont parû de cet Auteur, & qu'apparemment il n'a pas deſſein d'en faire de nouveaux; non qu'il ne lui fût facile d'en trouver encore qui pourroient être contez avec grace, mais parce ſans doute qu'il a voulu déferer à la délicateſſe de pluſieurs perſonnes qui n'ont pas approuvé ces jeux d'eſprit. Ceux dont la conduite eſt ſi réglée en toutes choſes qu'ils ne voudroient pas employer un ſeul moment de leur vie dont ils ne pûſſent rendre compte ſans rougir, peuvent beaucoup mieux faire que de li-

re ce Recüeil : Mais comme il n'eſt pas poſſible que tous les eſprits ſoient d'une trempe ſi fine ni ſi pure, il doit bien être permis de ſe délaſſer quelquefois. Les Oeuvres de Bocace, de l'Arioſte, de Machiavel, de la Reine de Navarre Sœur de François Premier, qui ſeule pourroit juſtifier nôtre Auteur, puis que c'étoit une Princeſſe d'une vertu exemplaire, & pluſieurs autres d'où ces Contes ont été tirez, ſont encore entre les mains de tout le monde, & l'on ne s'eſt point crû trop blâmable de lire des Ouvrages qui ont parû autrefois ſans ſcandaliſer les Sages. Il faut bien que le goût de ces temps-là fût beaucoup plus ſimple & plus naturel que le nôtre, quoy que peut-être nos mœurs ne ſoient pas mieux réglées que celles de nos Ancêtres. A la verité les Monaſtéres ont donné matiére de parler d'eux tout autrement qu'il n'auroit falu. Les perſonnes Cloîtrées n'étoient pas celles qui vivoient le plus religieuſement, & il y en avoit beaucoup qui étoient bien éloignées de la régularité où elles ſont aujourd'hui en quelques endroits, je dis en

quelques

uelques endroits, car on ne ſçait que trop
ue dans les lieux où la pureté dévroit
tre la plus parfaite, la bien-ſéance ne s'y
arde pas toûjours. Il ſeroit même à ſou-
aiter que leurs deſordres n'allaſſent point
u delà de ceux qui ſont ici rapportez.
Quoy qu'il en ſoit, puis que ces Contes
ont deſtinez au divertiſſement de ces Pro-
inces qui ſe reſſentent encore de cette li-
erté franche que nos François ne trou-
ent plus à la mode, il eſt bien juſte de
leur en faire part, puis que l'on y peut
trouver dequoy ſe former le goût aux
bonnes choſes. En effet la Grace, la Naï-
veté & la maniére dont ils ſont recitez,
peut beaucoup ſervir à faire connoître ce
qu'il y a de plus fin dans une Langue
qu'on fait gloire de parler dans toute l'Eu-
rope. Cette conſideration ſeule doit ob-
tenir quelque indulgence pour Monſieur
de la Fontaine. Les Oeuvres de Marot qui
ont été imprimées tant de fois en ont trou-
vé de tous les honnêtes gens & de tous les
connoiſſeurs, quoy que cet Auteur ne ſoit
pas extrêmement châtié, & qu'on voye
dans un même volume un aſſemblage aſſez

difforme de ſainteté & de libertinage. Mais ces ſortes d'Ouvrages ſe conſervent pour leur beauté toute ſimple & toute naturelle, quoy que peut-être un peu trop nuë & dévoilée. Le zéle que quelques Dévots qui ſe ſont aviſez en ces derniers temps de mutiler des ſtatuës que pluſieurs ſiécles avoient épargnées, n'a pas eu une approbation générale. Ils n'auroient pas été blâmez s'ils ſe fuſſent contentez de les renfermer comme font les perſonnes judicieuſes. Que ſi l'on doit avoir quelque reſpect & conſerver curieuſement ces ſortes d'Ouvrages qui ne viendroient pas juſqu'à nous s'ils n'étoient excellens, à plus forte raiſon doit-il être permis de conſerver des jeux d'eſprit lors qu'ils ſont exquis, quoy qu'ils ne ſoient pas dans la derniére rigidité. On ne croit pas que l'on veüille conteſter cet avantage à ceux-ci, puis qu'il eſt conſtant que dans ce genre d'écrire, nôtre Auteur n'a eu encore perſonne qui l'ait égalé, non pas même ceux dont il a imité le ſtile & que l'on regarde comme originaux. Il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient ſi remplis de traits

délicats

délicats & fins. Ce n'eſt pas que Monſieur de la Fontaine n'ait eu du talent que pour conter agréablement quelques avantures, les autres Ouvrages qu'il a faits en un genre tout oppoſé ne ſont pas moins excellens que ceux-ci, & l'on ne ſe peut aſſez étonner qu'étant d'un caractére ſi différent, ils ſoient ſortis d'un même eſprit. S'il n'y a pas été ſi abondant, c'eſt qu'il a reconnu ſans doute que ce n'étoit pas abſolument le goût de la Nation Françoiſe, qui ſe raſſaſie bien-tôt des plus belles & des meilleures choſes, & plus encore de ce qui eſt extraordinairement élevé, que de ce qui eſt plus naturel, & par maniére de dire un peu négligé. L'honneur qu'il a d'être preſentement de l'Academie Françoiſe à la place de feu Monſieur Colbert, ne lui fournira que trop matiére à reprendre le ſtile heroïque & pompeux. Au reſte quelque indulgence que l'on demande pour ces Contes, on ne prétend point inſinuer qu'ils doivent être mis indifferemment entre les mains de toutes ſortes de gens ; car quoy qu'ils ayent quelque obſcurité pour ceux qui ne ſont pas

encore rompus au commerce du monde, il eſt de la prudence des perſonnes commiſes à l'éducation de la jeuneſſe, non ſeulement de leur en interdire la lecture; mais encore d'empêcher qu'ils n'en apprennent bien davantage par une méchante fréquentation; ce ne ſont pas toûjours les Livres qui apprennent ce qu'on ne doit pas ſçavoir.

On a crû devoir faire ajoûter à ces Contes des Tailles-Douces qui en repreſentaſſent le principal ſujet, & qui par ce moyen en relevaſſent encore le prix. L'empreſſement que l'on a eu de les donner au Public a été cauſe que quelques planches ſe ſont reſſenties de cette précipitation: mais comme il ne s'agit pas de faire des Tableaux entiérement achevez, ce doit être aſſez de les repreſenter legérement. On auroit encore pluſieurs choſes à dire ſur cet Ouvrage, mais comme l'Auteur les a rapportées dans les deux Préfaces qui ont déja été imprimées, il eſt bien juſte de l'écouter parler lui-même puis qu'il parle ſi bien.

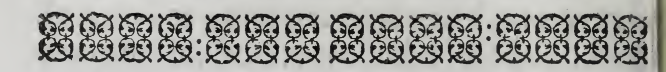
Il y avoit dans la premiére édition de ces Contes pluſieurs Piéces que l'on a retranchées de ce volume, parce qu'elles trouveront

ront mieux leur place ailleurs, & l'on s'eſt donné la liberté de les mettre dans un autre ordre qu'ils n'étoient, & d'en faire deux Tomes qui peuvent être reliez à part.

On mettra inceſſamment ſous la preſſe les Fables du même Auteur, les Amours de Pſiche & de Cupidon. Le Poëme d'Adonis ; & ſes Poëſies Diverſes, mais parce que l'on eſt trés-bien informé que Monſieur de la Fontaine n'eſt pas celui qui priſe le plus ſes Ouvrages, & qu'il n'eſt pas fort exact à les conſerver, on prie ceux qui en pourront recouvrer qui n'auront pas été imprimez, d'en vouloir faire part au Public, qui leur en ſera trés-redevable.



PREFA-



PREFACE DE L'AUTEUR,

Sur le premier Tome de ces Contes.

J'*AVOIS résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes, qu'aprés que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût ; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dés à present ce qui me reste de ces bagatelles ; afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine ; & j'ay crû pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moy de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit ; & de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquerir des suffrages par leur moyen ;*

moyen ; Créatures de la Cabale, bien différens de cet Eſpagnol qui ſe piquoit d'être fils de ſes propres œuvres. Quoy que j'aye autant de beſoin de ces artifices que pas un autre, je ne ſçaurois me réſoudre à les employer: ſeulement, je m'accommoderay, s'il m'eſt poſible, au goût de mon ſiécle, inſtruit que je ſuis par ma propre experience, qu'il n'y a rien de plus néceſſaire. En effet on ne peut pas dire que toutes ſaiſons ſoient favorables pour toutes ſortes de Livres. Nous avons vû les Rondeaux, les Métamorphoſes, les Bouts-rimez, régner tour à tour : Maintenant ces Galanteries ſont hors de mode, & perſonne ne s'en ſoucie : tant il eſt certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux Ouvrages vrayment ſolides, & d'une ſouveraine beauté, d'être bien reçûs de tous les Eſprits, & dans tous les Siécles, ſans avoir d'autre paſſeport que le ſeul mérite dont ils ſont pleins. Comme les miens ſont fort éloignez d'un ſi haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon Cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'eſt ce que j'ay fait, ou que j'ay crû

faire

faire dans cette Edition, où je n'ay ajoûté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a ſemblé qu'on étoit en train d'y prendre plaiſir. Il y en a que j'ay étendus, & d'autres que j'ay accourcis; ſeulement pour diverſifier, & me rendre moins ennuyeux. Mais je m'amuſe à des choſes auſquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ay lieu d'apprehender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales: l'une que ce Livre eſt licentieux; l'autre qu'il n'épargne pas aſſez le beau ſexe. Quant à la premiére, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainſi; étant une loy indiſpenſable ſelon Horace, ou plûtôt ſelon la raiſon & le ſens commun, de ſe conformer aux choſes dont on écrit. Or qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait, & avec ſuccés, je ne croy pas qu'on le mette en doute: & l'on ne me ſçauroit condamner que l'on ne condamne auſſi l'Arioſte devant moy, & les Anciens devant l'Arioſte. On me dira que j'euſſe mieux fait de ſupprimer quelques circonſtances, ou tout au moins de les déguiſer. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit

affoibli

affoibli le Conte, & lui auroit ôté de ſa grace. Tant de circonſpection n'eſt nécesſaire que dans les Ouvrages qui promettent beaucoup de retenuë dés l'abord, ou par leur ſujet, ou par la maniére dont on les traite. Je confeſſe qu'il faut garder en cela des bornes, & que les plus étroites ſont les meilleures : Auſſi faut-il m'avoüer que trop de ſcrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Bocace à la même pudeur que Virgile, ne feroit aſſurément rien qui vaille ; & pécheroit contre les Loix & la bienſéance en prenant à tâche de les obſerver. Car afin que l'on ne s'y trompe pas ; en matiére de Vers & de Proſe, l'extrême pudeur & la bienſéance ſont deux choſes bien differentes. Ciceron fait conſiſter la derniére à dire ce qu'il eſt à propos qu'on diſe, eu égard au lieu, au temps, & aux perſonnes qu'on entretient. Ce principe une fois poſé, ce n'eſt pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne péche pas non plus en cela contre la Morale. S'il y a quelque choſe dans nos Ecrits qui puiſſe faire impresſion ſur les ames, ce n'eſt nullement la gayeté de ces Contes ; elle paſſe legérement : je craindrois plûtôt une douce mélancolie, où les

Romans

Romans les plus chastes & les plus modestes sont trés-capables de nous plonger, & qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce Livre fait tort aux femmes; on auroit raison si je parlois serieusement; Mais qui ne voit que ceci est jeu, & par consequent ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages n'en soient à l'avenir moins frequens, & les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter, que ces Contes ne sont pas fondez, ou qu'ils ont par tout un fondement aisé à détruire; enfin qu'il y a des absurditez, & pas la moindre teinture de vray-semblance. Je répons en peu de mots que j'ay mes garans: & puis ce n'est ni le vray, ni le vray-semblable, qui font la beauté & la grace de ces choses-ci; c'est seulement la maniére de les conter. Voilà les principaux points sur quoy j'ay crû être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs; aussi bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la Critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer: Quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtez, elle en auroit bien-tôt trouvé d'autres.

TABLE

TABLE

Des Contes contenus dans le premier Tome.

TABLE

TABLE

Des Contes contenus dans le second Tome.

JOCONDE



JOCONDE.

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

JADIS régnoit en Lombardie
Un Prince auſſi beau que le jour,
Et tel, que des beautez qui régnoient à ſa Cour
La moitié luy portoit envie,

 L'autre

L'autre moitié brûloit pour luy d'amour.

Un jour en ſe mirant, Je fais, dit-il, gagûre;
Qu'il n'eſt mortel dans la nature
Qui me ſoit égal en appas;
Et gage ſi l'on veut la meilleure Province
De mes Etats;
Et s'il s'en rencontre un, je promets foy de Prince
De le traiter ſi bien qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
D'auprés de Rome.
Sire, dit-il, ſi vôtre Majeſté
Eſt curieuſe de beauté,
Qu'elle faſſe venir mon frere;
Aux plus charmans il n'en doit guere:
Je m'y connois un peu; ſoit dit ſans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flâté,
Que je n'en ſois pas crû, mais les cœurs de vos Dames:
Du ſoin de guerir leurs flâmes
Il vous ſoulagera, ſi vous le trouvez bon:
Car de pourvoir vous ſeul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous ſeroit importune,
Vous n'auriez jamais fait, il vous faut un ſecond.

Là-deſſus Aſtolphe répond.
(C'eſt ainſi qu'on nommoit ce Roy de Lombardie)
Vôtre diſcours me donne une terrible envie
De connoître ce frere: amenez-le-nous donc.
Voyons ſi nos beautez en ſeront amoureuſes,
Si ſes appas le mettront en crédit;

Nous

Nous en croirons les connoiſſeuſes,
Comme trés-bien vous avez dit.

e Gentilhomme part, & va querir Joconde.
(C'eſt le nom que ce frere avoit.)
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce & du monde.
arié depuis peu : content, je n'en ſçais rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la delicateſſe ;
l ne tenoit qu'à luy qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frere arrive, & luy fait l'ambaſſade ;
Enfin il le perſuade.
oconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roy puiſſant, & d'ailleurs fort aimable ;
t d'autre part auſſi ſa charmante moitié
Triomphoit d'être inconſolable,
Et de luy faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoy tu me quittes, diſoit-elle,
As-tu bien l'ame aſſez cruelle,
Pour préferer à ma conſtante amour,
Les faveurs de la Cour ?
Tu ſçais qu'à peine elles durent un jour :
Qu'on les conſerve avec inquiétude,
Pour les perdre avec deſeſpoir.
Si tu te laſſes de me voir,
Songe au moins qu'en ta ſolitude
Le repos régne jour & nuit :

Que les ruiſſeaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiére.
Croy-moy, ne quitte point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles valons, ces ombrages ſi cois,
Enfin moy, qui devois me nommer la premiere :
Mais ce n'eſt plus le temps, tu ris de mon amour :
Va cruel, va montrer ta beauté ſinguliere,
Je mourray, je l'eſpere, avant la fin du jour.

L'Hiſtoire ne dit point ni de quelle maniére
Joconde pût partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit ;
Je m'en tais donc auſſi de crainte de pis faire.
Diſons que la douleur l'empêcha de parler ;
C'eſt un fort bon moyen de ſe tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout preſt de s'en aller,
L'accable de baiſers, & pour comble luy donne
Un braſſelet de façon fort mignonne ;
En luy diſant, Ne le pers pas ;
Et qu'il ſoit toûjours à ton bras,
Pour te reſſouvenir de mon amour extrême :
Il eſt de mes cheveux, je l'ay tiſſu moy-même ;
Et voilà de plus mon portrait,
Que j'attache à ce braſſelet.

Vous autres bonnes gens euſſiez crû que la Dame
Une heure aprés eût rendu l'ame ;
Moy qui ſçais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme,
Je m'en ſerois à bon droit défié.
Joconde partit donc ; mais ayant oublié

Le

Le braſſelet & la peinture,
Par je ne ſçay quelle avanture.
Le matin même il s'en ſouvient.
Au grand galop ſur ſes pas il revient,
Ne ſçachant quelle excuſe il feroit à ſa femme.
Sans rencontrer perſonne, & ſans être entendu,
Il monte dans ſa chambre, & voit prés de la Dame
Un lourdaut de Valet ſur ſon ſein étendu.
Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :
Mais cependant il n'en fit rien ;
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſeur de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.
D'éveiller ces Amans il ne le faloit pas ;
Car ſon honneur l'obligeoit en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vi méchante, dit-il tout bas,
A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-deſſus ſe remet en chemin,
Rêvant à ſon malheur tout le long du voyage.
Bien ſouvent il s'écrie au fort de ſon chagrin ;
Encor ſi c'étoit un blondin !
Je me conſolerois d'un ſi ſenſible outrage ;
Mais un gros lourdaut de Valet !
C'eſt à quoy j'ay plus de regret :

Plus j'y pense, & plus j'en enrage.
Ou l'amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage,
D'avoir assemblé ces Amans.
Ce sont helas ses divertissemens!
Et possible est-ce par gagûre
Qu'il a causé cette avanture.

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
Alteroit fort la beauté de Joconde:
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les Dames le voyant arriver à la Cour,
Dirent d'abord, Est-ce là ce Narcisse
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner?
Quoy le pauvre homme a la jaunisse!
Ce n'est pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un Galant qui vient de jeûner
La quarantaine?
On se fût bien passé de prendre tant de peine.

Astolphe étoit ravi; le frere étoit confus;
Et ne sçavoit que penser là-dessus:
Car Joconde cachoit avec un soin extrême,
La cause de son ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ses yeux cavez, & son visage blême,
De fort beaux traits; mais qui ne plaisoient point,
Faute d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié; d'ailleurs cette tristesse

Faisoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux ;
L'un des plus grands suppôts de l'Empire amoureux
Consumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.
Le Romain se vid donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.
Car un jour étant seul en une galerie,
Lieu solitaire, & tenu fort secret,
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloison n'étoit que de menuiserie,
Le propre discours que voici.
Mon cher Curtade, mon souci,
J'ay beau t'aimer, tu n'és pour moy que glace:
Je ne vois pourtant Dieu merci
Pas une beauté qui m'efface :
Cent Conquerans voudroient avoir ta place,
Et tu sembles la mépriser ;
Aimant beaucoup mieux t'amuser
A joüer avec quelque Page
Au Lansquenet,
Que me venir trouver seule en ce cabinet.
Dorimene tantôt t'en a fait le message ;
Tu t'és mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en souci de ce que je souhaite.

Qui fut bien étonné, ce fut nôtre Romain.
Je donnerois jusqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le personnage

Qui gardoit tant ſon quant à moy.
Ce bel Adon étoit le Nain du Roy,
Et ſon Amante étoit la Reine.
Le Romain ſans beaucoup de peine,
Les vid en approchant les yeux
Des fentes que le bois laiſſoit en divers lieux.
Ces Amans ſe fioient au ſoin de Dorimene ;
Seule elle avoit toûjours la clef de ce lieu-là ;
Mais la laiſſant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en ſervit, puis en tira
Conſolation non petite :
Car voici comme il raiſonna.
Je ne ſuis pas le ſeul, & puis que même on quitte
Un Prince ſi charmant, pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un Valet.

Ce penſer le conſole : il reprend tous ſes charmes,
Il devient plus beau que jamais :
Telle pour luy verſe des larmes,
Qui ſe moquoit de ſes attraits.
C'eſt à qui l'aimera, la plus prude s'en pique ;
Aſtolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux ; il en avoit aſſez.
Retournons aux Amans que nous avons laiſſez.

Aprés avoir tout vû le Romain ſe retire,
Bien empêché de ce ſecret.
Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire ;
Et peu ſe ſont vantez du don qu'on leur a fait
Pour une ſemblable nouvelle.

Mais

Mais quoy? Joconde aimoit avecque trop de zele
Un Prince liberal qui le favorisoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on luy faisoit.

Or comme avec les Rois il faut plus de mystere
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le discours leur doit déplaire,
Ce seroit être mal adroit;
Pour adoucir la chose, il falut que Joconde,
Depuis l'origine du Monde,
Fît un dénombrement des Rois & des Cesars,
Qui sujets comme nous à ces communs hazards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vû leur femme tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vû sans succomber
A la douleur, sans se mettre en colere,
Et sans en faire pire chere.

Moy qui vous parle, Sire, ajoûta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin
Je fus forcé par mon destin,
De reconnoître Cocuage
Pour un des Dieux du mariage,
Et comme tel de luy sacrifier.
Là-dessus il conta, sans en rien oublier,
Toute sa déconvenuë;
Puis vint à celle du Roy.
Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foy;
Mais la chose, pour être crûë,

Mérite bien d'être vûë.
Menez-moy donc ſur les lieux.
Cela fut fait, & de ſes propres yeux
Aſtolphe vid des merveilles,
Comme il en entendit de ſes propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit ſi confus,
Que d'abord tous ſes ſens demeurerent perclus:
Il fut comme accablé de ce cruel outrage:
Mais bien-tôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voici lâchement trahis:
Vengeons-nous-en, & courons le païs;
Cherchons par tout nôtre fortune.
Pour réüſſir dans ce deſſein,
Nous changerons nos noms, je laiſſeray mon train,
Je me diray vôtre couſin,
Et vous ne me rendrez aucune déference:
Nous en ferons l'amour avec plus d'aſſurance,
Plus de plaiſir, plus de commodité,
Que ſi j'étois ſuivi ſelon ma qualité.

Joconde approuva fort le deſſein du voyage.
Il nous faut dans nôtre équipage,
Continua le Prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne ſeront pas rebelles;
Chacune ſelon ſon rang.
Je conſens de perdre la vie,

Si

Si devant que ſortir des confins d'Italie
Tout nôtre livre ne s'emplit;
Et ſi la plus ſevere à nos vœux ne ſe range:
Nous ſommes beaux; nous avons de l'eſprit;
Avec cela bonnes lettres de change.
Il faudroit être bien étrange,
Pour réſiſter à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui ſemeront l'argent & la fleurette,
Et dont la perſonne eſt bien faite.

Leur bagage étant preſt, & le livre ſur tout,
Nos galans ſe mettent en voye.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'amour leur envoye:
Nouveaux objets, nouvelle proye:
Heureuſes les beautez qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuſe encor celle qui peut leur plaire!
Il n'eſt en la plûpart des lieux
Femme d'Echevin, ni de Maire,
De Podeſtat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur regiſtre place.
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint eſprit fort
M'objecter que la vray-ſemblance
N'eſt pas en ceci tout à fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puiſſe être un galant dedans cette ſcience,

Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en ſçais rien;
Ce n'eſt pas mon métier de cajoller perſonne:
Je le rends comme on me le donne;
Et l'Arioſte ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'Hiſtoire,
Il n'auroit jamais fait; ſuffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos avanturiers eurent goûté de tout,
(De tout un peu, c'eſt comme il faut l'entendre)
Nous mettrons, dit Aſtolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part;
Et cela plûtôt que plus tard;
Cár en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la faculté,
Diverſité de mets peut nuire à la ſanté.
Le trop d'affaires nous accable:
Ayons quelque objet en commun:
Pour tous les deux c'eſt aſſez d'un.
J'y conſens, dit Joconde, & je ſçais une Dame
Prés de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt belle, elle eſt femme
D'un des premiers de la Cité.
Rien moins, reprit le Roy, laiſſons la qualité:
Sous les cottillons des griſettes
Peut loger autant de beauté

Que

Que ſous les jupes des Coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon,
Etre en continuel ſoupçon,
Dépendre d'une humeur fiére, bruſque, ou volage:
Chez les Dames de haut parage
Ces choſes ſont à craindre, & bien d'autres encor.
Une griſette eſt un treſor;
Car ſans ſe donner de la peine,
Et ſans qu'aux Bals on la promeine,
On en vient aiſément à bout;
On luy dit ce qu'on veut, bien ſouvent rien du tout.
Le point eſt d'en trouver une qui ſoit fidelle:
Choiſiſſons-la toute nouvelle,
Qui ne connoiſſe encor ni le mal ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de nôtre hôte;
Je la tiens pucelle ſans faute;
Et ſi pucelle qu'il n'eſt rien
De plus puceau que cette belle;
Sa poupée en ſçait autant qu'elle.
J'y ſongeois dit le Roy, parlons-luy dés ce ſoir.
Il ne s'agit que de ſçavoir,
Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
Si ſon cœur ſe rend à nos vœux,
La premiere leçon du plaiſir amoureux.
Je ſçais que cet honneur eſt pure fantaiſie;
Toutefois étant Roy l'on me le doit ceder;
Du reſte il eſt aiſé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une ceremonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas;
Mais il s'agit d'un autre cas.

Tirons

Tirons au ſort, c'eſt la juſtice ;
Deux pailles en feront l'office.
De la chappe à l'Evêque helas ils ſe battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient.

Quoy qu'il en ſoit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venuë en leur chambre le ſoir,
Pour quelque petite affaire ;
Nos deux Avanturiers prés d'eux la firent ſeoir,
Loüerent ſa beauté, tâcherent de luy plaire,
Firent briller une bague à ſes yeux.
A cet objet ſi précieux
Son cœur fit peu de réſiſtance.
Le marché ſe conclud ; & dés la même nuit,
Toute l'Hôtellerie étant dans le ſilence,
Elle les vient trouver ſans bruit.
Au milieu d'eux ils luy font prendre place,
Tant qu'enfin la choſe ſe paſſe
Au grand plaiſir des trois, & ſur tout du Romain,
Qui crût avoir rompu la glace.
Je luy pardonne, & c'eſt en vain
Que de ce point on s'embarraſſe.
Car il n'eſt ſi ſotte aprés tout
Qui ne puiſſe venir à bout
De tromper à ce jeu le plus ſage du monde :
Salomon qui grand Clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne ſouvint pas au bon homme Joconde.
Il ſe tint content pour le coup,

Crût

Crût qu'Aſtolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, & maître Pucelage
Joüa des mieux ſon perſonnage.
Un jeune gars pourtant en avoit eſſayé.
Le temps à cela prés fut fort bien employé,
Et ſi bien que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit ſuivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidiſſement qu'il remarquoit en elle:
Il ſe douta du fait, la gueta, la ſurprit,
Et luy fit fort groſſe querelle.
Afin de l'appaiſer la belle luy promit,
Foy de fille de bien, que ſans aucune faute
Leurs Hôtes délogez elle luy donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ay ſouci, dit-il, ni d'Hôteſſe ni d'Hôte:
Je veux cette nuit même, ou bien je diray tout.
Comment en viendrons-nous à bout?
(Dit la fille fort affligée)
De les aller trouver je me ſuis engagée:
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ay gagné bien & beau.
Faiſons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moy ſeulement, dorment-ils fort tous deux?
Oüy, reprit-elle; mais entr'eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée:
Et tandis que je ſuis avec l'un empêchée,
L'autre attend ſans mot dire, & s'endort bien ſouvent,
Tant

Tant que le ſiége ſoit vacant,
C'eſt-là leur mot. Le gars dit à l'inſtant,
Je vous iray trouver pendant leur premier ſomme.
Elle reprit. Ah! gardez-vous-en bien,
Vous ſeriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laiſſez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laiſſa:
Le galant vint, & s'approcha
Des pieds du lit; puis fit en ſorte,
Qu'entre les draps il ſe gliſſa;
Et Dieu ſçait comme il ſe plaça;
Et comme enfin tout ſe paſſa;
Et de ceci, ni de cela,
Ne ſe douta le moins du monde,
Ni le Roy Lombard ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla
Bien étonné de telle aubade.
Le Roy Lombard dit à part ſoy,
Qu'a donc mangé mon camarade?
Il en prend trop; & ſur ma foy,
C'eſt bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de ſa part le Romain.
Et le garçon ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain;
Enfin pour toute la ſemaine.
Puis les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toûjours par le même chemin,
Et fut ſuivi de la Donzelle,

Qui

Qui craignoit fatigue nouvelle.

Eux éveillez, le Roy dit au Romain,
Frere, dormez jusqu'à demain:
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à present besoin que de repos.
Comment ? dit le Romain : mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moy ? dit le Roy, j'ay toûjours attendu:
Et puis voyant que c'étoit temps perdu,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison
Que d'éprouver ma patience;
Je me suis, malgré moy, jusqu'au jour rendormi.
Que s'il vous eût plû, nôtre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poste.
C'eût été tout, n'ayant pas la riposte
Ainsi que vous: qu'y feroit-on ?
Pour Dieu, reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, & changeons de matiére.
Je suis vôtre Vassal, vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plû d'avoir
La fillette toute entiére.
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira;
Nous verrons si ce feu toûjours vous durera.
Il pourra, dit le Roy, durer toute ma vie,
Si j'ay beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, trêve de raillerie,

Donnez-

Donnez-moy mon congé, puis qu'il vous plaît ainsi
Astolphe se piqua de cette repartie ;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le Roy n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils luy dirent, Jugez-nous,
En luy contant leur querelle.
Elle rougit, & se mit à genoux ;
Leur confessa tout le mystere.
Loin de luy faire pire chere,
Ils en rirent tous deux : l'anneau luy fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps aprés on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.

Ce fut par là que nos avanturiers
Mirent fin à leurs avantures,
Se voyant chargez de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures :
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse, & quelques feintes larmes ;
Et que loin des dangers & du bruit des allarmes
L'un & l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur livre étant plus que plein,
Le Roy Lombard dit au Romain ;
Retournons au logis par le plus court chemin :
Si nos femmes sont infidelles,

Conso-

Consolons-nous ; bien d'autres le sont qu'elles.
La constellation changera quelque jour :
Un temps viendra, que le flambeau d'amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flâmes :
A present on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris & des femmes.
D'ailleurs, tout l'Univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames,
Font tout ce qu'il leur plaît: sçavons-nous si ces gens,
(Comme ils sont traîtres & méchans,
Et toûjours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre)
N'ont point ensorcelé, mon épouse & la vôtre ?
Et si par quelque étrange cas
Nous n'avons point crû voir chose qui n'étoit pas ?
Ainsi que bons Bourgeois achevons nôtre vie,
Chacun prés de sa femme, & demeurons-en là.
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous ôta.
Astolphe rencontra dans cette prophetie.
Nos deux avanturiers au logis retournez,
Furent trés-bien reçûs, pourtant un peu grondez ;
Mais seulement par bien-séance.
L'un & l'autre se vid de baisers régalé.
On se récompensa des pertes de l'absence.
Il fut dansé, sauté, balé :
Et du Nain nullement parlé,
Ni du Valet comme je pense.
Chaque époux s'attachant auprés de sa moitié,
Vécut en grand soulas, en paix, en amitié,

Le

Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à ſon devoir ne manqua d'un ſeul point:
Autant en fit la femme de Joconde:
Autant en font d'autres qu'on ne ſçait point.





LE COCU BATU, ET CONTENT.

Nouvelle tirée de Bocace.

N'A pas long-temps de Rome revenoit
Certain Cadet qui n'y profita guere;
Et volontiers en chemin séjournoit,
Quand par hazard le Galand rencontroit,
Bon vin, bon gîte, & belle chambriere.
Avint qu'un jour en un Bourg arrêté

Il vid passer une Dame jolie,
Leste, pimpante, & d'un Page suivie,
Et la voyant il en fut enchanté.
La convoita; comme bien sçavoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté;
De vertu peu; chose assez ordinaire.
La Dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante, & belle;
Somme qu'enfin il ne luy manquoit rien,
Fors que d'avoir un Ami digne d'elle.
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne duroit:
Et s'informant comment on l'appelloit;
C'est, luy dit-on, la Dame du Village.
Messire Bon l'a prise en mariage;
Quoy qu'il n'ait plus que quatre cheveux gris:
Mais comme il est des premiers du païs,
Son bien supplée au defaut de son âge.

Nôtre Cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçût esperance certaine.
Voici comment le Pelerin s'y prit.
Il renvoya dans la Ville prochaine
Tous ses valets; puis s'en fut au Château:
Dit qu'il étoit un jeune Jouvenceau,
Qui cherchoit maître, & qui sçavoit tout faire.
Messire Bon fort content de l'affaire
Pour Fauconnier le loüa bien & beau.
(Non toutefois sans l'avis de sa femme)
Le Fauconnier plût trés-fort à la Dame;

Et

Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guere ne mit à déclarer ſa flâme.
Ce fut beaucoup ; car le Vieillard étoit
Fou de ſa femme, & fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chaſſe.
Son Fauconnier, qui pour lors le ſuivoit,
Eût demeuré volontiers en ſa place.
La jeune Dame en étoit bien d'accord :
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je diray qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'oſera ſoûtenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inſpira la ruſe que voici.
La Dame dit un ſoir à ſon mari :
Qui croyez-vous le plus rempli de zele
De tous vos gens ? Ce propos entendu,
Meſſire Bon luy dit : J'ay toûjours crû
Le Fauconnier garçon ſage & fidelle ;
Et c'eſt à luy que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette Belle,
C'eſt un méchant : il me tint l'autrefois
Propos d'amour, dont je fus ſi ſurpriſe,
Que je penſay tomber tout de mon haut ;
Car qui croiroit une telle entrepriſe ?
Dedans l'eſprit il me vint auſſi-tôt
De l'étrangler, de luy manger la vûë :
Il tint à peu ; je n'en fus retenuë,
Que pour n'oſer un tel cas publier :
Même, à deſſein qu'il ne le pût nier,
Je fis ſemblant d'y vouloir condeſcendre ;

Et

Et cette nuit ſous un certain Poirier
Dans le Jardin je luy dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, eſt toûjours avec moy,
Plus par amour que doutant de ma foy;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit pendant ſon premier ſomme:
D'auprés de luy tâchant de me lever,
Dans le Jardin je vous iray trouver.
Voilà l'état où j'ay laiſſé l'affaire.
Meſſire Bon ſe mit fort en colere.
Sa femme dit: Mon mari, mon Epoux,
Juſqu'à tantôt cachez vôtre courroux;
Dans le Jardin attrapez-le vous-même;
Vous le pourrez trouver fort aiſément;
Le Poirier eſt à main gauche en entrant.
Mais il vous faut uſer de ſtratagême:
Prenez ma juppe, & contre-faites-vous;
Vous entendrez ſon inſolence extrême:
Lors d'un bâton donnez-luy tant de coups,
Que le Galant demeure ſur la place.
Je ſuis d'avis que le friponneau faſſe
Tel compliment à des femmes d'honneur!
L'Epoux retint cette leçon par cœur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce Vieillard, bon homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le Galant,
Meſſire Bon ſe couvrit d'une juppe,
S'encorneta, courut incontinent
Dans le Jardin, où ne trouva perſonne:
Garde n'avoit: car tandis qu'il friſſonne,

Claqu

Claque des dents, & meurt quasi de froid;
Le Pelerin, qui le tout observoit,
Va voir la Dame; avec elle se donne
Tout le bon-temps qu'on a, comme je croy,
Lors qu'amour seul étant de la partie
Entre deux draps on tient femme jolie;
Femme jolie, & qui n'est point à soy.

Quand le Galant un assez bonne espace
Avec la Dame eût été dans ce lieu;
Force luy fut d'abandonner la place:
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon rempli d'impatience
A tous momens sa paresse maudit.
Le Pelerin d'aussi loin qu'il le vid,
Feignit de croire appercevoir la Dame,
Et luy cria. Quoy donc méchante femme!
A ton mari tu brassois un tel tour!
Est-ce lefruit de son parfait amour!
Dieu soit témoin que pour toy j'en ay honte:
Et de venir ne tenois quasi conte,
Ne te croyant le cœur si perverti,
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami;
Trouvé ne l'as en moy, je t'en assure.
Si j'ay tiré ce rendez-vous de toy,
C'est seulement pour éprouver ta foy:
Et ne t'attens de m'induire à luxure:
Grand pecheur suis; mais j'ay, là Dieu merci,

De ton honneur encor quelque ſouci.
A Monſeigneur ferois-je un tel outrage ?
Pour toy, tu viens avec un front de Page :
Mais, foy de Dieu, ce bras te châtiera ;
Et Monſeigneur puis aprés le ſçaura.
Pendant ces mots l'Epoux pleuroit de joye,
Et tout ravi diſoit entre ſes dents :
Loüé ſoit Dieu, dont la bonté m'envoye
Femme & Valet ſi chaſtes, ſi prudens.
Ce ne fut tout; car à grands coups de gaule
Le Pelerin vous luy froiſſe une épaule ;
De horions laidement l'accoûtra ;
Juſqu'au logis ainſi le convoya.
Meſſire Bon eût voulu que le zele
De ſon Valet n'eût été juſques-là ;
Mais le voyant ſi ſage & ſi fidelle,
Le bon-hommeau des coups ſe conſola.
Dedans le lit ſa femme il retrouva ;
Luy conta tout, en luy diſant : Mamie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moy n'aurions de nôtre vie
Un tel valet ; c'eſt ſans doute un treſor.
Dans nôtre Bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainſi que moy.
Pas n'y faudray, luy repartit la Dame ;
Et de ceci je vous donne ma foy.



LE MARY CONFESSEUR.

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.

MESSIRE Artus ſous le grand Roy François,
Alla ſervir aux guerres d'Italie ;
Tant qu'il ſe vid, aprés maints beaux exploits,
Fit Chevalier en grand' ceremonie.
Son General luy chauſſa l'éperon ;
Dont il croyoit que le plus haut Baron

Ne luy dût plus contester le passage.
Si s'en revient tout fier en son Village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison ;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des Muguets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goût à l'affaire ;
Et ruminant sur ce qu'il devoit faire ;
Depuis que j'ay mon Village quitté,
Si j'étois crû, dit-il, en dignité
De cocuage & de chevalerie,
C'est moitié trop : sçachons la verité.
Pour ce s'avise, un jour de Confrairie,
De se vêtir en Prêtre, & confesser.
Sa femme vient à ses pieds se plaçer.
De prime abord sont par la bonne Dame
Expediez tous les pechez menus ;
Puis à leur tour les gros étant venus,
Force luy fut qu'elle changeât de game.
Pere, dit-elle, en mon lit sont reçûs,
Un Gentilhomme, un Chevalier, un Prêtre.
Si le Mari ne se fût fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus ;
Courte n'étoit pour seur la Kyrielle.
Son Mari donc l'interrompt là-dessus ;
Dont bien luy prit. Ah, dit-il, infidelle !
Un Prêtre même ! à qui crois-tu parler ?
A mon mari, dit la fausse femelle,
Qui d'un tel pas se sçût bien démêler.

Je vous ay vû dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'eſt un grand cas qu'étant homme ſi ſage,
Vous n'ayez ſçû l'énigme débroüiller.
On vous a fait, dites-vous, Chevalier:
Auparavant vous étiez Gentilhomme:
Vous étes Prêtre avecque ces habits.
Benît ſoit Dieu, dit alors le bon-homme:
Je ſuis un ſot de l'avoir ſi mal pris.





LE SAVETIER

UN Savetier, que nous nommerons Blaiſe,
Prit belle femme ; & fut trés-aviſé.
Les bonnes gens qui n'étoient à leur aiſe,
S'en vont prier un Marchand peu ruſé,
Qu'il leur prêtât deſſous bonne promeſſe
My-muid de grain ; ce que le Marchand fait.
Le terme échû, ce créancier les preſſe.
Dieu ſçait pourquoy : le galant, en effet,
Crût que par là baiſeroit la commere.
Vous avez trop dequoy me ſatisfaire,
(Ce luy dit-il) & ſans débourſer rien :

Accor

Acordez-moy ce que vous ſçavez bien.
J'ſongeray, répond-elle, à la choſe.
Puis vient trouver Blaiſe tout auſſi-tôt,
L'avertiſſant de ce qu'on luy propoſe.
Blaiſe luy dit. Par bieu, femme, il nous faut
Sans coup ferir rattraper nôtre ſomme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, & que je n'y ſuis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cedule.
De la donner je ne crois qu'il recule.
Puis touſſerez afin de m'avertir;
Mais haut & clair, & plûtôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez ſortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainſi fut dit, ainſi s'executa.
Dont le mari puis aprés ſe vanta;
Si que chacun gloſoit ſur ce myſtere.
Mieux eût valu touſſer aprés l'affaire,
(Dit à la Belle un des plus gros Bourgeois)
Vous euſſiez eu vôtre conte tous trois.
N'y manquez plus, ſauf aprés de ſe taire.
Mais qu'en eſt-il? or ça, Belle, entre nous.
Elle répond: Ah Monſieur! croyez-vous,
Que nous ayons tant d'eſprit que vos Dames?
(Notez qu'illec avec deux autres femmes
Du gros Bourgeois l'épouſe étoit auſſi)
Je penſe bien, continua la Belle,
Qu'en pareil cas Madame en uſe ainſi;
Mais quoy, chacun n'eſt pas ſi ſage qu'elle.



LE PAYSAN, QUI AVOIT OFFENSE' SON SEIGNEUR.

UN Païſan ſon Seigneur offenſa.
L'Hiſtoire dit que c'étoit bagatelle :
Et toutesfois ce Seigneur le tança
Fort rudement ; ce n'eſt choſe nouvelle.
Coquin, dit-il, tu mérites la hard :
Fay ton calcul d'y venir tôt ou tard ;

C'eſt

C'eſt une fin à tes pareils commune.
Mais je ſuis bon ; & de trois peines l'une
Tu peux choiſir. Ou de manger trente aulx,
J'entends ſans boire, & ſans prendre repos ;
Ou de ſouffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliquez ſur tes larges épaules ;
Ou de payer ſur le champ cent écus.
Le Païſan conſultant là-deſſus.
Trente aulx ſans boire ! ah, dit-il en ſoy même,
Je n'appris onc à les manger ainſi.
De recevoir les trente coups auſſi,
Je ne le puis ſans un peril extrême.
Les cent écus c'eſt le pire de tous.
Incertain donc il ſe mit à genous,
Et s'écria ; Pour Dieu, miſericorde.
Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde ;
Quoy le Galant m'oſe répondre encor ?
Le Païſan de peur qu'on ne le pende
Fait choix de l'ail ; & le Seigneur commande
Que l'on en cueüille, & ſur tout du plus fort.
Un aprés un luy-même il fait le conte :
Puis quand il void que ſon calcul ſe monte
A la trentaine ; il les met dans un plat,
Et cela fait le malheureux pied-plat
Prend le plus gros ; en pitié le regarde ;
Mange, & rechigne, ainſi que fait un chat
Dont les morceaux ſont frotez de moûtarde.
Il n'oſeroit de la langue y toucher.
Son Seigneur rit, & ſur tout il prend garde,
Que le Galant n'avale ſans mâcher.

Le premier passe; aussi fait le deuxiéme:
Au tiers il dit. Que le diable y ait part.
Bref il en fut à grand' peine au douziéme,
Que s'écriant, Haro la gorge m'ard;
Tôt, tôt, dit-il, que l'on mapporte à boire.
Son Seigneur dit: Ah ah, sire Gregoire,
Vous avez soif! je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas.
Or beuvez donc; & beuvez à vôtre aise:
Bon prou vous fasse: hola, du vin, hola.
Mais mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choisir aprés cela
Des cent écus, ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontez,
Que les aulx soient sur les coups précontez:
Car pour l'argent, par trop grosse est la somme:
Où la trouver moy qui suis un pauvre homme?
Hé bien, souffrez les trente horions,
Dit le Seigneur; mais laissons les oignons.
Pour prendre cœur le Vassal en sa panse
Loge un long trait; se munit le dedans;
Puis souffre un coup avec grande constance.
Au deux il dit, Donnez-moy patience,
Mon doux Jesus, en tous ces accidens.
Le tiers est rude, il en grince les dents,
Se courbe tout, & saute de sa place.
Au quart il fait une horrible grimace:
Au cinq un cri: mais il n'est pas au bout;
Et c'est grand cas s'il peut digerer tout.
On ne vit onc si cruelle avanture.

Deux

Deux forts paillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids & par meſure,
En obſervant la cadence & le ton.
Le malheureux n'a rien qu'une chanſon.
Grace, dit-il : mais las! point de nouvelle;
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, & tient ſa gravité,
Diſant toûjours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour ſa vie.
Aprés vingt coups d'un ton piteux il crie.
Pour Dieu ceſſez : helas! je n'en puis plus.
Son Seigneur dit. Payez donc cent écus,
Net & contant : je ſçais qu'à la deſſerre
Vous étes dur; j'en ſuis fâché pour vous.
Si tout n'eſt prêt, vôtre compere Pierre
Vous en peut bien aſſiſter entre nous.
Mais pour ſi peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux n'oſant preſque répondre
Court au magot, & dit, c'eſt tout mon fait.
On examine, on prend un trébuchet.
L'eau cependant luy coule de la face :
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que luy ſert? il convient tout payer.
C'eſt grand' pitié quand on fâche ſon maître!
Ce Païſan eut beau s'humilier;
Et pour un fait, aſſez leger peut-être,
Il ſe ſentit enflâmer le goſier,
Vuider la bourſe, émoucher les épaules;
Sans qu'il luy fût deſſus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait ſeulement grace d'un carolus.



LE MULETIER.

Nouvelle tirée de Bocace.

UN Roy Lombard (les Rois de ce Païs
Viennent ſouvent s'offrir à ma mémoire)
Ce dernier-ci, dont parle en ſes écrits
Maître Bocace Auteur de cette Hiſtoire,
Portoit le nom d'Agiluf en ſon temps.
Il épouſa Teudelingue la Belle,
Veuve du Roy dernier mort ſans enfans,
Lequel laiſſa l'Etat ſous la tutelle

De

e celui-ci, Prince ſage & prudent.
ulle beauté n'étoit alors égale
Teudelingue ; & la couche Royale
e part & d'autre étoit aſſurément
uſſi complette, autant bien aſſortie
u'elle fut onc. Quand Meſſer Cupidon
n badinant fit choir de ſon brandon
hez Agiluf, droit deſſus l'écurie :
ns prendre garde, & ſans ſe ſoucier
n quel endroit ; dont avecque furie
: feu ſe prit au cœur d'un Muletier.

: Muletier étoit homme de mine,
: démentoit en tout ſon origine,
en fait & beau, même ayant du bon ſens.
en le montra ; car s'étant de la Reine
mouraché, quand il eut quelque temps
it ſes efforts, & mis toute ſa peine
our ſe guerir, ſans pouvoir rien gagner,
: Compagnon fit un tour d'homme habile.
aître ne ſçais meilleur pour enſeigner
ue Cupidon ; l'ame la moins ſubtile
ous ſa ferule apprend plus en un jour,
u'un Maître és Arts en dix ans aux écoles.
ux plus groſſiers par un chemin bien court,
ſçait montrer les tours & les paroles.
e preſent Conte en eſt un bon témoin.
ôtre Amoureux ne ſongeoit prés ni loin
e dans l'abord à joüir de ſa Mie.
: déclarer de bouche ou par écrit

N'étoit

N'étoit pas ſeur. Si ſe mit dans l'eſprit,
Mourût ou non, d'en paſſer ſon envie;
Puis qu'auſſi bien plus vivre ne pouvoit;
Et mort pour mort, toûjours mieux luy valoit,
Auparavant que ſortir de la vie,
Eprouver tout, & tenter le hazard.
L'uſage étoit chez le peuple Lombard,
Que quand le Roy, qui faiſoit lit à part,
(Comme tous ſont) vouloit avec ſa femme
Aller coucher, ſeul il ſe preſentoit,
Preſque en chemiſe, & ſur ſon dos n'avoit
Qu'une ſimarre; à la porte il frappoit
Tout doucement; auſſi-tôt une Dame
Ouvroit ſans bruit; & le Roy luy mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit;
Clarté n'ayant grand' lueur ni grand' flâme.
D'abord la Dame éteignoit en ſortant
Cette clarté; c'étoit le plus ſouvent
Une lanterne, ou de ſimples bougies.
Chaque Royaume a ſes ceremonies.
Le Muletier remarqua celle-ci;
Ne manqua pas de s'ajuſter ainſi;
Se preſenta comme c'étoit l'uſage,
S'étant caché quelque peu le viſage.
La Dame ouvrit dormant plus d'à demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'avanture
Fors que le Roy ne vint pareillement.
Mais ce jour-là s'étant heureuſement
Mis à chaſſer, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.

Le

.e Muletier frais, gaillard, & diſpos,
:t parfumé, ſe coucha ſans rien dire.
Jn autre point, outre ce qu'avons dit,
C'eſt qu'Agiluf, s'il avoit en l'eſprit
Quelque chagrin, ſoit touchant ſon Empire,
)u ſa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne ſonnoit mot en prenant ſes ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Nôtre Amoureux fournit plus d'une traite:
Jn Muletier à ce jeu vaut trois Rois.
Dont Teudelingue entra par pluſieurs fois
En penſement; & crût que la colere
Rendoit le Prince outre ſon ordinaire
Plein de tranſport, & qu'il n'y ſongeoit pas.
En ſes preſens le Ciel eſt toûjours juſte:
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talens. Un Empereur auguſte
A les vertus propres pour commander:
Jn Avocat ſçait les points décider:
Au jeu d'Amour le Muletier fait rage:
Chacun ſon fait; nul n'a tout en partage.

Nôtre Galant s'étant diligenté,
Se retira ſans bruit & ſans clarté,
Devant l'Aurore. Il en ſortoit à peine,
Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine;
Voulut s'ébatre, & l'étonna bien fort.
Certes Monſieur, je ſçais bien, luy dit-elle,
Que vous avez pour moy beaucoup de zele;
Mais de ce lieu vous ne faites encor

Que

Que de ſortir : même outre l'ordinaire
En avez pris, & beaucoup plus qu'aſſez.
Pour Dieu Monſieur, je vous prie, aviſez
Que ne ſoit trop ; vôtre ſanté m'eſt chere.
Le Roy fut ſage, & ſe douta du tour ;
Ne ſonna mot, deſcendit dans la cour ;
Puis de la cour entra dans l'écurie;
Jugeant en luy que le cas provenoit
D'un Muletier, comme l'on luy parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors le Galant qui trembloit pour ſa vie.
Le Roy n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous ;
Crût que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au batement du poulx.
Pas ne faillit dedans ſa conjecture :
Et le ſecond qu'il tâta d'avanture
Etoit ſon homme ; à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou ſoit pour l'action,
Le cœur batoit, & le poulx tout enſemble.
Ne ſçachant pas où devoit aboutir
Tout ce miſtere, il feignoit de dormir.
Mais quel ſommeil ! Le Roy, pendant qu'il trembl
En certain coin va prendre des ciſeaux
Dont on coupoit le crain à ſes chevaux.
Faiſons, dit-il, au Galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du Monarque
Il ſe ſent tondre. Un toupet de cheveux
Luy fut coupé, droit vers le front du ſire.

t cela fait le Prince ſe retire.
oublia de ſerrer le toupet ;
ont le Galant s'aviſa d'un ſecret
ui d'Agiluf gâta le ſtratagême.
e Muletier alla ſur l'heure même
n pareil lieu tondre ſes compagnons.
e jour venu, le Roy vit ces garçons
ns poil au front. Lors le Prince en ſon ame :
u'eſt-ceci donc ! qui croiroit que ma femme
uroit été ſi vaillante au déduit ?
uoy Teudelingue a-t-elle cette nuit
ourni d'ébat à plus de quinze ou ſeize ;
utant en vit vers le front de tondus.
r bien, dit-il, qui l'a fait ſi ſe taiſe :
u demeurant qu'il n'y retourne plus.





LA SERVANTE JUSTIFIE'E.

Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.

BOCACE n'eſt le ſeul qui me fournit.
Je vas par fois en une autre boutique.
Il eſt bien vray que ce divin eſprit
Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puiſe encore en un vieux magazin;

Vieux,

Vieux, des plus vieux, ou Nouvelles Nouvelles
Sont jusqu'à cent, bien déduites & belles
Pour la plûpart, & de trés-bonne main.
Pour cette fois la Reine de Navarre,
D'un c'étoit moy naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces Vers le Lecteur.
Voici le fait quiconque en soit l'Auteur.
J'y mets du mien selon les occurrences :
C'est ma coûtume ; & sans telles licences
Je quitterois la charge de conteur.

Un homme donc avoit belle servante.
Il la rendit au jeu d'Amour sçavante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de suc, & donnant appetit ;
Ce qu'on appelle en François bonne ro bbe.
Par un beau jour cet homme se dérobe
D'avec sa femme ; & d'un trés-grand matin
S'en va trouver sa Servante au jardin.
Elle faisoit un bouquet pour Madame :
C'étoit sa fête. Voyant donc de la femme
Le bouquet fait, il commence à loüer
L'assortiment ; tâche à s'insinuer :
S'insinuer en fait de Chambriere,
C'est proprement couler sa main au sein :
Ce qui fut fait. La Servante soudain
Se défendit : mais de quelle maniére ?
Sans rien gâter : c'étoit une façon
Sur le marché ; bien sçavoit sa leçon.
La Belle prend les fleurs qu'elle avoit mises

En

En un monceau, les jette au Compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison :
Tant & si bien qu'ils en vinrent aux prises.
En cet étrif la Servante tomba.
Luy d'en tirer aussi-tôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis prés de là.
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voisine apperçût le mistere.
L'Epoux la vit, je ne sçais pas comment.
Nous voilà pris, dit-il, à sa Servante.
Nôtre voisine est languarde & méchante.
Mais ne soyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment :
Puis fait si bien que s'étant éveillée
Elle se leve ; & sur l'heure habillée,
Il continuë à joüer son rollet :
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
La pauvre Epouse au jardin est menée.
Là fut par luy procedé de nouveau.
Même debat, même jeu se commence.
Fleurs de voler ; tetons d'entrer en danse.
Elle y prit goût ; le jeu luy sembla beau.
Somme, que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre Dame alla l'apresdînée
Voir sa voisine, à qui ce secret là
Chargeoit le cœur : elle se soulagea
Tout dés l'abord. Je ne puis ma commere,
Dit cette femme avec un front severe,
Laisser passer sans vous en avertir

Ce

Ce que j'ay vû. Voulez-vous vous ſervir
Encor long-temps d'une fille perduë ?
A coups de pied, ſi j'étois que de vous,
Je l'envoyrois ainſi qu'elle eſt venuë.
Comment ! elle eſt auſſi brave que nous.
Or bien ; je ſçais celuy de qui procede
Cette piafe : apportez-y remede
Tout au plûtôt : car je vous avertis
Que ce matin étant à la fenêtre,
(Ne ſçais pourquoy) j'ay vû de mon logis
Dans ſon jardin vôtre mari paroître,
Puis la Galande ; & tous deux ſe ſont mis
A ſe jetter quelques fleurs à le tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta coy.
Je vous entends : dit-elle, c'étoit moy.

La voiſine.

Voire ! écoutez le reſte de la fête :
Vous ne ſçavez où je veux en venir.
Les bonnes gens ſe ſont pris à cueillir
Certaines fleurs que baiſers on appelle.

La femme.

C'eſt encor moi que vous preniez pour elle.

La voiſine.

Du jeu des fleurs à celuy des tetons
Ils ſont paſſez : aprés quelques façons
A pleine main l'on les a laiſſez prendre.

La femme.

Et pourquoy non ? c'étoit moy : vôtre Epoux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits ſur vous ?

La

La voiſine.

Cette perſonne enfin ſur l'herbe tendre
Eſt trébuchée, &, comme je le croy,
Sans ſe bleſſer ; vous riez ?

La femme.

C'étoit moy

La voiſine.

Un cotillon a paré la verdure.

La femme.

C'étoit le mien.

La voiſine.

Sans vous mettre en couroux :
Qui le portoit de la fille ou de vous ?
C'eſt là le point : car Monſieur vôtre Epoux
Juſques au bout a pouſſé l'avanture.

La femme.

Qui ? c'étoit moy : vôtre tête eſt bien dure.

La voiſine.

Ah ; c'eſt aſſez. Je ne m'informe plus :
J'ay pourtant l'œil aſſez bon ce me ſemble :
J'aurois juré que je les avois vûs
En ce lieu-là ſe divertir enſemble.
Mais excuſez ; & ne la chaſſez pas.

La femme.

Pourquoy chaſſer ? j'en ſuis trés-bien ſervie.

La voiſine.

Tant pis pour vous : c'eſt juſtement le cas.
Vous en tenez, ma commere m'amie.



LA GAGEURE DES TROIS COMMERES.

Où sont deux Nouvelles tirées de Bocace.

APRE'S bon vin, trois Commeres un jour
S'entretenoient de leurs tours & proüesses.
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les Maîtresses.

L'une

L'une disoit. J'ay le Roy des maris:
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas par tout m'ébatre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin,
Pour luy prouver que trois & deux font quatre.
Par mon serment, dit une autre aussi-tôt,
Si je l'avois j'en ferois une étreine;
Car quant à moy, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Vôtre Epoux va tout ainsi qu'on le meine:
Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.
Bien sçauroit prendre & le temps & le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme.
Le passe-temps en est d'autant plus doux:
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de Galant ni d'Epoux.
Sur ce debat la troisiéme Commere
Les mit d'accord; car elle fut d'avis
Qu'Amour se plaît avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine legere.

Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit. Pourquoy tant de paroles?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laissons à part les disputes frivoles:

ır nouveaux frais attrapons nos Epoux.
: moins bon tour payera quelque amande.
ous le voulons, c'eſt ce que l'on demande,
irent les deux. Il faut faire ſerment,
uc toutes trois, ſans nul déguiſement,
apporterons, l'affaire étant paſſée ;
: cas au vray ; puis pour le jugement
n en croira la Commere Macée.
inſi fut dit, ainſi l'on l'accorda.
oici comment chacune y proceda.

elle des trois qui plus étoit contrainte,
imoit alors un beau jeune garçon,
ais, delicat, & ſans poil au menton ;
e qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
:s pauvres gens n'avoient de leurs Amours
ncor joui, ſinon par échapées :
oûjours faloit forger de nouveaux tours,
oûjours chercher des maiſons empruntées,
our plus à l'aiſe enſemble ſe joüer,
ı bonne Dame habille en chambriere
: jouvenceau, qui vient pour ſe loüer,
'un air modeſte, & baiſſant la paupiere.
u coin de l'œil l'Epoux le regardoit,
t dans ſon cœur déja ſe propoſoit,
e rehauſſer le linge de la fille.
ien luy ſembloit, en la conſiderant,
'en avoir vû jamais de ſi gentille.
n la retient ; avec peine pourtant :
elle ſervante, & mari vert Galant,

C'étoit matiére à feindre du ſcrupule.
Les premiers jours le mari diſſimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas ſemblant
De regarder ſa Servante nouvelle ;
Mais tôt aprés il tourna tant la Belle,
Tant luy donna, tant encor luy promit,
Qu'elle feignit à la fin de ſe rendre ;
Et de jeu fait, à deſſein de le prendre,
Un certain ſoir la Galande luy dit :
Madame eſt mal, & ſeule elle veut être
Pour cette nuit : incontinent le Maître
Et la Servante ayant fait leur marché
S'en vont au lit, & le Drôle couché,
Elle en cornette, & dégrafant ſa jupe,
Madame vient : qui fut bien empêché,
Ce fut l'Epoux cette fois pris pour dupe.
Oh, oh, luy dit la Commere en riant,
Vôtre ordinaire eſt donc trop peu friand
A vôtre goût ; & par ſaint Jean, beau Sire,
Un peu plûtôt vous me le deviez dire :
J'aurois chez moy toûjours eu des tendrons.
De celle-ci pour certaines raiſons
Vous faut paſſer ; cherchez autre avanture.
Et vous, la Belle au deſſein ſi gaillard,
Merci, de moy, Chambriere d'un liard,
Je vous rendray plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moy :
J'en ſuis d'avis ; non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puiſſe en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir dequoy

Donne

Donner encore à quelqu'un dans dans la vûë ;
e ne ſuis pas à jetter dans la ruë.
aiſſons ce point ; je ſçais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ; diroit-on qu'elle y touche ?
Vîte, marchons, que du lit où je couche
ans marchander on prenne le chemin :
Vous chercherez vos beſognes demain.
i ce n'étoit le ſcandale & la honte,
e vous mettrois dehors en cet état.
Mais je ſuis bonne, & ne veux point d'éclat :
uis je rendrai de vous un trés-bon compte
A l'avenir, & vous jure ma foy
Que nuit & jour vous ſerez prés de moy.
Qu'ay-je beſoin de me mettre en alarmes,
uis que je puis empêcher tous vos tours ?
a Chambriere écoutant ce diſcours
ait la honteuſe, & jette une ou deux larmes ;
rend ſon pacquet, & ſort ſans conſulter ;
Ne ſe le fait par deux fois répéter ;
en va joüer un autre perſonnage ;
ait au logis deux métiers tour à tour ;
Galant de nuit, Chambriere de jour,
En deux façons elle a ſoin du ménage.
e pauvre Epoux ſe trouve tout heureux
Qu'à ſi bon compte il en ait été quite.
uy couché ſeul, nôtre couple Amoureux
D'un temps ſi doux à ſon aiſe profite.
Rien ne s'en perd ; & des moindres momens
Bons ménagers furent nos deux Amans,

C 2 Sçachant

Sçachant trés-bien que l'on n'y revient gueres.
Voilà le tour de l'une des Commeres.

L'autre de qui le mari croyoit tout,
Avecque luy sous un Poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise.
Leur grand Valet prés d'eux étoit debout,
Garçon bien-fait, beau parleur, & de mise,
Et qui faisoit les Servantes troter.
La Dame dit. Je voudrois bien goûter
De ce fruit là : Guillot, monte, & secouë
Nôtre Poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le Drôle fait semblant
Qu'il luy paroît que le mari se jouë
Avec la femme : aussi-tôt le Valet
Frotant ses yeux comme étonné du fait,
Vraiment, Monsieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez Madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et moy present du moins vous en passer.
Ceci me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
Si d'un Valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point ? attendez à tantôt :
Ces privautez en seront plus friandes ;
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'Eté sont encore assez grandes.
Pourquoi ce lieu ? vous avez pour cela

Tant

'ant de bons lits, tant de chambres ſi belles.
.a Dame dit. Que conte celuy-là ?
e crois qu'il rêve : où prend-il ces nouvelles ?
)u'entend ce fol avecque ſes ébats ?
)eſcends, deſcends, mon ami, tu verras.
;uillot deſcend. Hé bien luy dit ſon maître,
Jous joüons-nous ?

Guillot.

Non pas pour le preſent,

Le mary.

our le preſent ?

Guillot.

Oüi Monſieur, je veux être
.corché vif, ſi tout incontinent
'ous ne baiſiez Madame ſur l'herbette.

La femme.

Iieux te vaudroit laiſſer cette ſornette ;
e te le dis ; car elle ſent les coups.

Le mary.

Jon non, M'amie, il faut qu'avec les foûs
'out de ce pas par mon ordre on le mette.

Guillot.

:ſt-ce être foû que de voir ce qu'on voit ?

La femme.

:t qu'as-tu vû ?

Guillot.

J'ay vû, je le repete,
/ous & Monſieur qui dans ce même endroit
oüiez tous deux au doux jeu d'Amourette :
i ce Poirier n'eſt peut-être charmé.

La femme.

Voire, charmé ; tu nous fais un beau Conte.

Le mary.

Je le veux voir vraiment ; faut que j'y monte :
Vous en ſçaurez bien-tôt la verité.
Le Maître à peine eſt ſur l'arbre monté ,
Que le Valet embraſſe la Maîtreſſe.
L'Epoux qui voit comme l'on ſe careſſe
Crie, & deſcend en grand' hâte auſſi-tôt.
Il ſe rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la ſuite de l'affaire :
Et toutesfois il ne pût ſi bien faire
Que ſon honneur ne reçût quelque échec.
Comment, dit-il, quoi même à mon aſpect ?
Devant mon nez ? à mes yeux ? Sainte Dame,
Que vous faut-il ? qu'avez-vous ? dit la femme.

Le mary.

Oſes-tu bien le demander encor ?

La femme.

Et pourquoy non ?

Le mary.

Pourquoy ? n'ay-je pas tort
De t'accuſer de cette effronterie ?

La femme.

Ah ! c'en eſt trop, parlez mieux, je vous prie.

Le mary.

Quoy, ce coquin ne te careſſoit pas ?

La femme.

Moy ? vous rêvez.

Le mary.

D'où viendroit donc ce cas ?
Ai-je perdu la raiſon ou la vûë ?

La femme.

Me croyez-vous de ſens ſi dépourvûë,
Que devant vous je commiſſe un tel tour ?
Ne trouverois-je aſſez d'heures au jour
Pour m'égayer, ſi j'en avois envie ?

Le mary.

Je ne ſçai plus ce qu'il faut que j'y die.
Nôtre Poirier m'abuſe aſſurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'Epoux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois le mari void la danſe
Sans ſe fâcher, & deſcend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres cauſes ;
C'eſt ce Poirier, il eſt enſorcelé.
Puis qu'il fait voir de ſi vilaines choſes,
Reprit la femme, il faut qu'il ſoit brûlé.
Cours au logis ; di qu'on le vienne abattre.
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le Valet obéït.
Sur le pauvre arbre ils ſe mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre ſourdement,
Quel ſi grand crime à ce Poirier pû faire ?
La Dame dit, Abattez ſeulement ;
Quant au ſurplus ce n'eſt pas vôtre affaire.
Par ce moyen la ſeconde Commere
Vint au deſſus de ce qu'elle entreprit.
Paſſons au tour que la troiſiéme fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne luy manquoient non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étoient nouveaux déduits.
Nôtre Donzelle y tenoit ſa partie.
Un ſien Amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaiſir fût entier
S'il n'étoit libre, à la Dame propoſe
De ſe trouver ſeuls enſemble une nuit.
Deux, luy dit-elle, & pour ſi peu de choſe
Vous ne ſerez nullement éconduit.
Jà de par moy ne manquera l'affaire.
De mon mari je ſçaurai me défaire
Pendant ce temps. Auſſi-tôt fait que dit.
Bon beſoin eut d'être femme d'eſprit;
Car pour Epoux elle avoit pris un homme
Qui ne faiſoit en voyages grands frais;
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus prés.
Tout au rebours de la bonne Donzelle,
Qui pour montrer ſa ferveur & ſon zele,
Toûjours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pelerinage avoit fait ſon devoir
Plus d'une fois; mais c'étoit le vieux ſtile:
Il luy faloit, pour ſe faire valoir,
Choſe qui fût plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil dés ce ſoir
Un brin de fil, qui rendoit à la porte
De la maiſon; & puis ſe va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier.
(On appelloit ſon mari de la ſorte)

Elle

.lle fit tant qu'Henriet se tournant
entit le fil. Aussi-tôt il soupçonne
Quelque dessein, & sans faire semblant
D'être éveillé sur ce fait il raisonne ;
e leve enfin, & sort tout doucement,
De bonne foy son Epouse dormant,
Ce luy sembloit ; suit le fil dans la ruë ;
Conclud de là que l'on le trahissoit :
Que quelque Amant que la Donzelle avoit,
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertissant ainsi de sa venuë :
Que la Galande aussi-tôt descendoit,
Tandis que luy pauvre mari dormoit.
Car autrement, pourquoy ce badinage ?
Il faloit bien que Messer cocuage
Le visitât ; honneur dont à son sens
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents ;
Hors la maison fait le guet & la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le Lecteur sçaura
Que ce logis avoit sur le derriere
Dequoy pouvoir introduire l'ami :
Il le fut donc par une Chambriere.
Tout domestique en trompant un mari
Pense gagner indulgence pleniere.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne Dame, & le jeune Muguet
En sont aux mains, & Dieu sçait la maniére.
En grand soulas cette nuit se passa.

Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.
Tout fut des mieux graces à la Servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante,
Que le Galant tout à temps délogea.
L'Epoux revint quand le jour approcha ;
Reprit sa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours aprés la Commere ne faut
De mettre un fil ; Berlinguier aussi-tôt,
L'ayant senti, rentre en la même peine,
Cour à son poste, & nôtre Amant au sien.
Renfort de joye : on s'en trouva si bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse ;
Et Berlinguier prenant la même excuse
Sortit encore, & fit place à l'Amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en falut venir au dénoüement ;
Trois Actes eut sans plus la Comedie.
Sur le minuit l'Amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussi-tôt fut tiré
Par un des siens sur qui l'Epoux se rüe,
Et le contraint en occupant la rüe
D'entrer chez luy le tenant au collet,
Et ne sçachant que ce fût un Valet.
Bien à propos luy fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'Epoux.
Le Compagnon se jette à leurs genoux ;
Dit qu'il venoit trouver la Chambriere ;

Qu'avec

u'avec ce fil il la tiroit à ſoy
our faire ouvrir ; & que depuis n'aguere
ous deux s'étoient entredonnez la foy.
'eſt donc cela, pourſuivit la Commere,
n s'adreſſant à la fille en colere ,
ue l'autre jour je vous vis à l'orteil
n brin de fil : je m'en mis un pareil,
our attraper avec ce ſtratagême
ôtre Galant. Or bien, c'eſt vôtre Epoux :
la bonne heure : il faut cette nuit même
ortir d'ici. Berlinguier fut plus doux ;
it qu'il faloit au lendemain attendre.
n les dota l'un & l'autre amplement ;
'Epoux, la fille ; & le Valet, l'Amant :
uis au Moûtier le couple s'alla rendre ;
e connoiſſant tous deux de plus d'un jour.
e fut la fin qu'eut le troiſiéme tour.

equel vaut mieux ? Pour moy, je m'en rapporte.
açée ayant pouvoir de décider,
e ſçût à qui la victoire accorder ;
ant cette affaire à réſoudre étoit forte.
outes avoient eu raiſon de gager.
e procés pend, & pendra de la ſorte
ncor long-temps, comme l'on peut juger.



LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

Nouvelle tirée de Bocace.

PLUS d'une fois je me ſuis étonné,
Que ce qui fait la paix du mariage
En eſt le point le moins conſideré,
Lors que l'on met une fille en ménage.
Les pere & mere ont pour objet le bien;

Tout

Tout le ſurplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à Vieillards apparient.
Et cependant je voy qu'ils ſe ſoucient
D'avoir chevaux à leur Char attelez
De même taille, & même chiens couplez;
Ainſi des bœufs, qui de force pareille
Sont toûjours pris: car ce ſeroit merveille
Si ſans cela la charruë alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien ſouvent ne ſe rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.

On ſçait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte Fête à ſa femme allegua,
Mainte vigile, & maint jour feriable,
Et du devoir crût s'échaper par là.
Trés-lourdement il erroit en cela.
Cettuy Richard étoit Juge dans Piſe,
Homme ſçavant en l'étude des Loix,
Riche d'ailleurs; mais dont la barbe griſe
Montroit aſſez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu prés de même âge;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux ſéante, & la plus jeune d'ans
De la Cité, fille bien alliée,
Belle ſur tout; c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui parmi ſes parens
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile:

Et l'on disoit communément de luy,
Que ses enfans ne manqueroient de peres.
Tel fait métier de conseiller autruy,
Qui ne voit goute en ses propres affaires.
Quinzica donc n'ayant dequoy servir
Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuser, & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte, & son Calendrier,
Où l'on se pût sans scrupule appliquer
Au fait d'Hymen; chose aux vieillards commode;
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire trés-peu:
Encor ce peu luy donnoit de la peine.
Toute en feries il mettoit la semaine;
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la legende.
Le Vendredi, disoit-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sçait:
Pareillement il faut que l'on retranche
Le Samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du Dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au Lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une ame bien Chrêtienne,
Les autres jours autrement s'excusoit:
Et quand venoit aux fêtes solemnelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.

Long-temps devant toûjours il s'abſtenoit ;
Long-temps apres il en uſoit de même ;
Aux Quatre-temps autant il en faiſoit ;
Sans oublier l'Avent ni le Carême.
Cette ſaiſon pour le Vieillard étoit
Un temps de Dieu, jamais ne s'en laſſoit.
De Patrons même il avoit une liſte.
Point de quartier pour un Evangeliſte,
Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur :
Vierge n'étoit, Martyr, & Confeſſeur
Qu'il ne chommât ; tous les ſçavoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de ſon ſcrupule,
Il alleguoit les jours malencontreux,
Puis les broüillars, & puis la canicule ;
De s'excuſer n'étant jamais honteux.
La choſe ainſi preſque toûjours égale,
Quatre fois l'an, de grace ſpeciale,
Nôtre Docteur régaloit ſa moitié,
Petitement ; enfin c'étoit pitié.
A cela prés, il traitoit bien ſa femme :
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame ;
Mais tout cela n'eſt que pour amuſer
Un peu de temps des eſprits de poupée ;
Droit au ſolide alloit Bartholomée.
Son ſeul plaiſir dans la belle ſaiſon,
C'étoit d'aller à certaine maiſon
Que ſon mari poſſedoit ſur la côte :
Ils y couchoient tous les huit jours ſans faute.
Là quelquefois ſur la mer ils montoient ;

Et

Et le plaisir de la Pêche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc, qu'un jour de promenade,
Bartholomée & Messer le Docteur,
Prennent chacun une barque à Pêcheur,
Sortent sur mer; il avoient fait gagûre,
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure avanture
Dedans sa pêche, & n'avoient avec eux,
Dans chaque barque,en tout qu'un homme ou deux.

Certain Corsaire apperçût la chaloupe
De nôtre Epouse, & vint avec sa troupe
Fondre dessus; l'emmena bien & beau;
Laissa Richard: soit que prés du rivage
Il n'osât pas hazarder davantage;
Soit qu'il craignît, qu'ayant dans son Vaisseau
Nôtre Vieillard, il ne pût de sa proye
Si bien jouïr; car il aimoit la joye
Plus que l'argent, & toûjours avoit fait
Avec honneur son métier de Corsaire;
Au jeu d'Amour étoit homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toûjours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons.
On n'en voit point qui les fêtes allegue.
Or tel étoit celuy dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monégue.
La Belle fit son devoir de pleurer
Un demi jour, tant qu'il se pût étendre:

l Pagamin de la réconforter;
l nôtre Epouſe à la fin de ſe rendre.
l la gagna; bien ſçavoit ſon métier.
nour s'en mit, Amour ce bon Apôtre,
x mille fois plus Corſaire que l'autre,
vant de rapt, faiſant peu de quartier.
Belle avoit ſa rançon toute prête:
és-bien luy prit d'avoir dequoy payer;
ır là n'étoit ni Vigile ni Fête.
le oublia ce beau Calendrier
ıuge par tout, & ſans nul jour ouvrable:
: la ceinture on le luy fit tomber;
ıs n'en fut fait mention qu'à la table.
ôtre Legiſte eût mis ſon doigt au feu,
ıe ſon Epouſe étoit toûjours fidéle,
tiere, & chaſte; & que moyennant Dieu,
ur de l'argent on luy rendroit la Belle.
: Pagamin il prit un ſauf-conduit,
lla trouver, luy mit la carte-blanche.
gamin dit. Si je n'ay pas bon bruit,
eſt à grand tort: je veux vous rendre franche,
ſans rançon, vôtre chere moitié.
: plaiſe à Dieu que ſi belle amitié
it par mon fait de deſaſtre ainſi pleine.
:lle pour qui vous prenez tant de peine
ous reviendra ſelon vôtre deſir.
ne veux point vous vendre ce plaiſir.
ites-moy voir ſeulement qu'elle eſt vôtre;
ır ſi j'allois vous en rendre quelque autre,
omme il m'en tombe aſſez entre les mains,

Ce

Ce me feroit une efpece de blâme.
Ces jours paffez je pris certaine Dame ,
Dont les cheveux font quelque peu châtains,
Grande de taille , en bon point, jeune , & fraîche:
Si cette Belle aprés vous avoir vû
Dit être à vous , c'eft autant de conclu :
Reprenez-la : rien ne vous en empêche.
Richard reprit. Vous parlez fagement :
Et me traitez trop généreufement.
De fon métier il faut que chacun vive.
Mettez un prix à la pauvre captive ,
Je le payray contant , fans hefiter.
Le compliment n'eft ici neceffaire :
Voilà ma bourfe, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'euffiez vaincu
D'honnêteté ? non fera fur mon ame.
Vous le verrez. Car, quant à cette Dame ,
Ne doutez point qu'elle ne foit à moy.
Je ne veux pas que vous m'ajoûtiez foy ,
Mais aux baifers que de la pauvre femme
Je recevray , ne craignant qu'un feul point ;
C'eft qu'à me voir de joye elle ne meure.
On fait venir l'Epoufe toute à l'heure ,
Qui froidement & ne s'émouvant point ,
Devant fes yeux voit fon mari paroître ,
Sans témoigner feulement le connoître ,
Non plus qu'un homme arrivé du Perou.
Voyez , dit-il , la pauvrette eft honteufe

Devan

evant les gens; & ſa joye amoureuſe
'oſe éclater : ſoyez ſeur qu'à mon coû ,
j'etois ſeul , elle ſeroit ſautée.
ıgamin dit: Qu'il ne tienne à cela :
edans ſa chambre allez , conduiſez-la.
e qui fut fait : & la chambre fermée ;
ichard commence. Et là , Bartholomée ,
omme tu fais ! Je ſuis ton Quinzica ,
oûjours le même à l'endroit de ſa femme.
egarde-moy. Trouves-tu , ma chere ame ,
n mon viſage un ſi grand changement !
'eſt la douleur de ton enlevement
ui me rend tel ; & toy ſeule en es cauſe.
'ay-je jamais refuſé nulle choſe ,
ɔit pour ton jeu , ſoit pour tes vêtemens ?
n étoit-il quelqu'une de plus brave ?
'e ton vouloir ne me rendrois-je eſclave ?
'u le ſeras étant avec ces gens.
t ton honneur , que crois-tu qu'il devienne ?
'e qu'il pourra , répondit bruſquement
artholomée. Eſt-il temps maintenant
)'en avoir ſoin ? s'en eſt-on mis en peine ,
)uand malgré moy l'on m'a jointe avec vous ?
'ous vieux penard , moy fille jeune & druë ,
)ui méritois d'être un peut mieux pourvûë ,
t de goûter ce qu'Hymen a de doux.
our cet effet j'étois aſſez aimable ;
.t me trouvois auſſi digne , entre nous ,
)e ces plaiſirs , que j'en étois capable.
)r eſt le cas allé d'autre façon.

J'ay

J'ay pris mari qui pour toute chanſon
N'a jamais eu que ſes jours de ferie ;
Mais Pagamin, ſi-tôt qu'il m'eut ravie,
Me ſçût donner bien une autre leçon.
J'ay plus appris des choſes de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laiſſez-moy donc, Monſieur mon cher Epoux
Sur mon retour n'inſiſtez davantage.
Calendriers ne ſont point en uſage
Chez Pagamin : je vous en avertis.
Vous & les miens avez mérité pis ;
Vous pour avoir mal meſuré vos forces
En m'épouſant ; eux pour s'être mépris
En préferant les legeres amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
Il ne ſçait Loi, ni Digeſte, ni Code ;
Et cependant trés-bonne eſt ſa méthode.
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en ſus comme la choſe en va.
Un tel aveu vous ſurprend & vous touche :
Mais faire ici de la petite bouche
Ne ſert de rien ; l'on n'en croira pas moins.
Et puis qu'enfin nous voici ſans témoins :
Adieu vous dis, vous, & vos jours de Fête.
Je ſuis de chair, les habits rien n'y font :
Vous ſçavez bien, Monſieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires ſont.
A tant ſe tût. Richard tombé des nuës,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.

Bartholomée ayant ſes hontes bûës
Ne ſe fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre Epoux en eut tant de triſteſſe,
Outre les maux qui ſuivent la vieilleſſe,
Qu'il en mourut à quelques jours de là;
Et Pagamin prit à femme ſa Veuve.
Ce fut bien fait: nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choiſis l'un & l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris;
Sinon qu'ils ſoient d'humeur accommodante:
Car en ce cas Meſſieurs les favoris
Font leur ouvrage, & la Dame eſt contente.





A FEMME AVARI

GALANT ESCROC.

Nouvelle tirée de Bocace

QU'UN homme ſoit plumé par des Coqu
tes,
Ce n'eſt pour faire au miracle crier.
Gratis eſt mort : plus d'Amour ſans payer :
En beaux Loüis ſe content les fleuretes.
Ce que je dis des Coquetes s'entend.

Poı

ur nôtre honneur ſi me faut-il pourtant
ɔntrer qu'on peut nonobſtant leur adreſſe,
ı attraper au moins une entre cent;
lui joüer quelque tour de ſoûpleſſe.
choiſirai pour exemple Gulphar.
Drôle fit un trait de franc Soudar;
r aux faveurs d'une Belle il eut part
ıs débourſer, eſcroquant la Chrêtienne.
ɔtez ceci, & qu'il vous en ſouvienne
ılants d'épée; encor bien que ce tour
ur vous ſtiler ſoit fort peu néceſſaire;
trouverois maintenant à la Cour
ıs d'un Gulphar ſi j'en avois affaire.
:lui-ci donc chez ſire Gaſparin
ınt frequenta, qu'il devint à la fin
: ſon Epouſe amoureux ſans meſure.
le étoit jeune, & belle créature;
aiſoit beaucoup; fors un point qui gâtoit
ɔute l'affaire, & qui ſeul rebutoit
s plus ardens; c'eſt qu'elle étoit avare.
: n'eſt pas choſe en ce ſiécle fort rare.
l'ai jà dit; rien n'y font les ſoûpirs.
:lui-là parle une langue Barbare
ui l'or en main n'explique ſes deſirs.
: jeu, la jupe, & l'Amour des plaiſirs,
nt les reſſorts que Cupidon employe:
e leur boutique il ſort chez les François
us de Cocus, que du cheval de Troye
ne ſortit de Heros autrefois.
ɔur revenir à l'humeur de la Belle,

Le

Le compagnon ne pût rien tirer d'elle
Qu'il ne parlât. Chacun ſçait ce que c'eſt
Que de parler ; le Lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainſi la choſe.
Gulphar donc parle, & ſi bien qu'il propoſe
Deux cens écus. La Belle l'écouta :
Et Gaſparin à Gulphar les prêta ;
(Ce fut le bon :) puis aux champs s'en alla,
Ne ſoupçonnant aucunement ſa femme.
Gulphar les donne en preſence de gens.
Voilà, dit-il, deux cens écus contans ;
Qu'à vôtre Epoux vous donnerez, Madame.
La Belle crût qu'il avoit dit cela
Par politique, & pour joüer ſon rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de ſon mieux, en femme de parole.
Le Drôle en prit ce jour & les ſuivans
Pour ſon argent, & même avec uſure :
A bon payeur on fait bonne meſure.
Quand Gaſparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, ſon Epouſe preſente ;
J'ai vôtre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun beſoin comme je l'avois crû:
Déchargez-en vôtre livre de grace.
A ce propos auſſi froide que glace
Nôtre Galande avoüa le reçû.
Qu'eût-elle fait ? on eût prouvé la choſe.
Son regret fut d'avoir enflé la doze
De ſes faveurs ; c'eſt ce qui la fâchoit :

yez un peu la perte que c'étoit !
la quittant Gulphar alla tout droit
nter ce cas, le corner par la Ville,
publier, le prêcher ſur les toits.
l'en blâmer, il ſeroit inutile :
nſi vit-on chez nous autres François.





ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.

CERTAIN jaloux ne dormant que d'un œil,
Interdiſoit tout commerce à ſa femme.
Dans le deſſein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le ſexe ſçait faire.
Pauvre ignorant ! comme ſi cette affaire
N'étoit une hydre, à parler franchement.
Il captivoit ſa femme cependant,

e ses cheveux vouloit sçavoir le nombre,
faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,
r une vieille au corps tout rempli d'yeux,
ui la quittoit aussi peu que son ombre.
e foû tenoit son recueil fort entier:
le portoit en guise de Pseautier,
royant par-là les galans hors de game.
n jour de Fête arrive que la Dame,
ı revenant de l'Eglise, passa
és d'un logis, d'où quelqu'un lui jetta
rt à propos plein un panier d'ordure.
n s'excusa : la pauvre créature
oute vilaine entra dans le logis.
lui falut dépoüiller ses habits.
le envoya querir une autre jupe,
és en entrant, par cette doüagna,
ui hors d'haleine à Monsieur raconta
out l'accident. Foin, dit-il, celui-là
'est dans mon Livre, & je suis pris pour dupe:
ue le recueil au diable soit donné.
disoit bien ; car on n'avoit jetté
ette immondice, & la Dame gâté,
u'afin qu'elle eût quelque valable excuse
our éloigner son dragon quelque temps.
n sien Galant ami de là-dedans
out aussi-tôt profita de la ruse.
ous avons beau sur ce sexe avoir l'œil:
e n'est coup seur encontre tous esclandres.
aris jaloux, brûlez vôtre Recueil
ır ma parole, & faites-en des cendres.



LE GASCON PUN

Nouvelle.

UN Gaſcon pour s'être vanté
De poſſeder certaine Belle,
Fut puni de ſa vanité
D'une façon aſſez nouvelle.
Il ſe vantoit à faux, & ne poſſedoit rien.
Mais quoi! tout médiſant eſt Prophete en ce mon
On croit le mal d'abord; mais à l'égard du bien,
Il faut que la vûë en réponde.

Dame cependant du Gaſcon ſe moquoit :
ême au logis pour lui rarement elle étoit :
Et bien ſouvent qu'il la traitoit
D'incomparable, & de divine ;
La Belle auſſi-tôt s'enfuyoit,
S'allant ſauver chez ſa voiſine.
le avoit nom Philis, ſon voiſin Eurilas,
voiſine Cloris, le Gaſcon Dorilas,
n ſien ami Damon : c'eſt tout, ſi j'ai mémoire.
Damon, de Cloris, à ce que dit l'hiſtoire,
oit Amant aimé, Galant, comme on voudra,
ıelque choſe de plus encor que tout cela.
ur Philis, ſon humeur libre, gaye, & ſincere
Montroit qu'elle étoit ſans affaire,
Sans ſecret, & ſans paſſion.
n ignoroit le prix de ſa poſſeſſion :
ulement à l'uſer chacun la croyoit bonne.
le approchoit vingt ans ; & venoit d'enterrer
n mari (de ceux-là que l'on perd ſans pleurer,
ieux barbon qui laiſſoit d'écus plein une tonne.)
En mille endroits de ſa perſonne
ı Belle avoit dequoi mettre un Gaſcon aux Cieux,
Des attraits par deſſus les yeux,
Je ne ſçai quel air de pucelle,
Mais le cœur tant ſoit peu rebelle ;
ebelle toutesfois de la bonne façon.
Voilà Philis. Quant au Gaſcon,
Il étoit Gaſcon, c'eſt tout dire.
Je laiſſe à penſer ſi le ſire
nportuna la Veuve, & s'il fit des ſermens.

Ceux des Gaſcons & des Normans
Paſſent peu pour mots d'Evangile.
C'étoit pourtant choſe facile
De croire Dorilas de Philis amoureux ;
Mais il vouloit auſſi que l'on le crût heureux.
Philis diſſimulant, dit un jour à cet homme.
Je veux un ſervice de vous :
Ce n'eſt pas d'aller juſqu'à Rome ;
C'eſt que vous nous aidiez à tromper un jaloux.
La choſe eſt ſans peril, & même fort aiſée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Cloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant broüillée,
Il leur faut une nuit entiére, & par delà,
Pour démêler entre-eux tout ce differend-là.
Nôtre but eſt qu'Eurilas penſe,
Vous ſentant prés de luy, que ce ſoit ſa moitié.
Il ne luy touche point, vit dedans l'abſtinence,
Et ſoit par jalouſie, ou bien par impuiſſance,
A retranché d'Hymen certains droits d'amitié ;
Ronfle toûjours, fait la nuit d'une traite :
C'eſt aſſez qu'en ſon lit il trouve une cornette.
Nous vous ajuſterons : enfin, ne craignez rien :
Je vous récompenſeray bien.
Pour ſe rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gaſcon eût couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient, on le coëffe, on le met au grand lit,
On éteint les flambeaux, Eurilas prend ſa place ;
Du Gaſcon la peur ſe ſaiſit ;

Il devient auſſi froid que glace ;
N'oſeroit touſſer ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher :
Se fait petit, ſe ſerre, au bord ſe va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée :
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur cette nuit ſe retourna cent fois ;
Et juſques ſur le nez luy porta certains doigts
Que la peur luy fit trouver rudes.
Le pis de ces inquiétudes,
C'eſt qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari : tels cas ſont dangereux,
Lors que l'un des conjoints ſe ſent privé du ſomme.
Toûjours nouveaux ſujets allarmoient le pauvre homme.
L'on étendoit un pied ; l'on approchoit un bras :
Il crût même ſentir la barbe d'Eurilas.
Mais voici quelque choſe à mon ſens de terrible.
Une ſonnette étoit prés du chevet du lit :
Eurilas de ſonner, & faire un bruit horrible.
Le Gaſcon ſe pâme à ce bruit ;
Cette fois-là ſe croit détruit ;
Fait un vœu, renonce à ſa Dame ;
Et ſonge au ſalut de ſon ame.
Perſonne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour on ouvrit.
Philis l'avoit promis ; quand voici de plus belle
Un flambeau comble de tous maux.
Le Gaſcon aprés ces travaux
Se fût bien levé ſans chandelle.

Sa perte étoit alors un point tout aſſuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il luy pardonne.
Je le veux, dit une perſonne
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'étoit Philis qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, & qui ſans trop attendre
Tout en chemiſe s'alla rendre
Dans les bras de Cloris qu'accompagnoit Damon.
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gaſcon
La peine & la frayeur extrême;
Et qui pour l'obliger à ſe tuer ſoy-même,
En luy montrant ce qu'il avoit perdu,
Laiſſoit ſon ſein à demi nû.



LA FIANCÉE DU ROY DE GARBE.

Nouvelle.

IL n'eſt rien qu'on ne conte en diverſes façons :
On abuſe du vray comme on fait de la feinte :
Je le ſouffre aux recits qui paſſent pour chanſons ;
Chacun y met du ſien ſans ſcrupule & ſans crainte.
Mais aux évenemens de qui la verité
Importe à la poſterité,

Tels abus méritent censure.
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser ; on pourra me mécroire :
Tout cela n'est pas un grand mal:
Alaciel & sa mémoire
Ne sçauroient guere perdre à tout ce changement.
J'ay suivi mon Auteur en deux points seulement :
Points qui sont veritablement
Le plus important de l'histoire.
L'un est que par huit mains Alaciel passa
Avant que d'entrer dans la bonne :
L'autre que son Fiancé ne s'en embarassa,
Ayant peut-être en sa personne
Dequoy negliger ce point là.
Quoy qu'il en soit, la Belle en ses traverses,
Accidens, fortunes diverses,
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler ;
Changea huit fois de Chevalier :
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :
Ce n'étoit aprés tout que bonne intention,
Gratitude, ou compassion,
Crainte de pis, honnête excuse.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé.
Veuve de huit Galans, il la prit pour pucelle ;
Et dans son erreur par la Belle
Apparemment il fut laissé.
Qu'on n'y puisse être pris, la chose est toute claire,
Mais aprés huit, c'est une étrange affaire :
Je me rapporte de cela.

A quiconque a paſſé par là.

Zaïr Soudan d'Alexandrie,
Aima ſa fille Alaciel
Un peu plus que ſa propre vie :
Auſſi ce qu'on ſe peut figurer ſous le Ciel
De bon, de beau, de charmant & d'aimable,
D'accommodant, j'y mets encor ce point,
La rendoit d'autant eſtimable;
En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces Provinces,
Mamolin Roy de Garbe en devint amoureux.
Il la fit demander, & fut aſſez heureux
Pour l'emporter ſur d'autres Princes.
La Belle aimoit déja; mais on n'en ſçavoit rien.
Filles de Sang Royal ne ſe déclarent guere.
Tout ſe paſſe en leur cœur; cela les fâche bien;
Car elles ſont de chair ainſi que les Bergeres.
Hiſpal jeune Seigneur de la Cour du Soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaiſoit fort à la Dame, & d'un commun martyre
Tous deux brûloient, ſans oſer ſe le dire;
Ou s'ils ſe le diſoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient là, l'on accorda la Belle.
Il falut ſe réſoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer ſon Amant avec elle.
S'en fier à quelque-autre eût peut-être été mieux.

Aprés huit jours de traite, un Vaiſſeau de Corſaires
Ayant pris le deſſus du vent

Les attaqua ; le combat fut ſanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ſes affaires.
Les aſſaillans, faits aux combats de mer,
Etoient les plus experts en l'art de maſſacrer ;
Joignoient l'adreſſe au nombre : Hiſpal par ſa vaillance
Tenoit les choſes en balance.
Vingt Corſaires pourtant monterent ſur ſon bord.
Griſonio le Giganteſque
Conduiſoit l'horreur & la mort
Avecque cette Soldateſque.
Hiſpal en un moment ſe vit environné.
Maint Corſaire ſentit ſon bras déterminé.
De ſes yeux il ſortoit des éclairs & des flâmes.
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Griſonio courut à la chambre des femmes.
Il ſçavoit que l'Infante étoit dans ce Vaiſſeau ;
Et l'ayant deſtinée à ſes plaiſirs infames,
Il l'emportoit comme un moineau ;
Mais la charge pour luy n'étant pas ſuffiſante,
Il prit auſſi la caſſette aux bijoux,
Aux diamans, aux témoignages doux
Que reçoit & garde une Amante :
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hiſpal en ce voyage avoit fait à l'Infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux Corſaire emportant cette proye,
N'en eut pas long-temps de la joye.

Un des Vaiſſeaux, quoy qu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
'omme Grifonio paſſoit d'un bord à l'autre,
'n pied ſur ſon Navire, un ſur celuy d'Hiſpal,
e Heros d'un revers coupe en deux l'animal:
art du tronc tombe en l'eau, diſant ſa patenôtre,
t reniant Mahom, Jupin, & Tarvagant,
vec maint autre Dieu non moins extravagant:
art, demeure ſur pieds, en la même poſture.
On auroit ri de l'avanture,
la Belle avec luy n'eût tombé dedans l'eau.
'iſpal ſe jette aprés: l'un & l'autre Vaiſſeau
ſal-mené du combat, & privé de Pilote,
Au gré d'Eole & de Neptune flote.

a mort fit lâcher priſe au Geant pourfendu.
'Infante par ſa robbe en tombant ſoûtenuë,
Fut bien-tôt d'Hiſpal ſecouruë.
ſâger vers les Vaiſſeaux eût été temps perdu:
Ils étoient preſque à demi mile.
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers,
)ui d'ordinaire étoient la perte des Nochers,
t furent le ſalut d'Hiſpal & de l'Infante.
ucuns ont aſſuré comme choſe conſtante,
)ue même du peril la caſſette échapa;
Qu'à des cordons étant penduë,
La Belle aprés ſoy la tira;
Autrement elle étoit perduë.

'ôtre Nâgeur avoit l'Infante ſur ſon dos.

Le

Le premier roc gagné, non pas ſans quelque peine,
La crainte de la faim ſuivit celle des flots;
Nul Vaiſſeau ne parut ſur la liquide plaine.
Le jour s'acheve; il ſe paſſe une nuit;
Point de Vaiſſeau prés d'eux par le hazard conduit;
Point dequoy manger ſur ces roches:
Voilà nôtre couple réduit
A ſentir de la faim les premieres approches.
Tous deux privez d'eſpoir, d'autant plus malheureux,
Qu'aimez auſſi bien qu'Amoureux,
Ils perdoient doublement en leur meſavanture.
Aprés s'être long-temps regardez ſans parler,
Hiſpal, dit la Princeſſe, il ſe faut conſoler;
Les pleurs ne peuvent rien prés de la parque dure.
Nous n'en mourrons pas moins; mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ſes coups;
C'eſt tout ce qui nous reſte en ce malheur extrême.
Se conſoler! dit-il, le peut-on quand on aime?
Ah ſi......mais non, Madame, il n'eſt pas à propos
Que vous aimiez; vous ſeriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard & la faim & les flots;
Mais jettant l'œil ſur vous je trouve tout à craindre.
La Princeſſe à ces mots ne ſe pût plus contraindre.
Pleurs de couler, ſoûpirs d'être pouſſez,
Regards d'être au Ciel adreſſez,
Et puis ſanglots, & puis ſoûpirs encore:
En ce même langage Hiſpal luy repartit:
Tant qu'enfin un baiſer ſuivit:

S'il

S'il fut pris ou donné c'eſt ce que l'on ignore.

Aprés force vœux impuiſſans,
Le Heros dit : Puiſqu'en cette avanture
Mourir nous eſt choſe ſi ſeure,
Qu'importe que nos corps des oiſeaux raviſſans
Ou des monſtres marins deviennent la pâture ?
Sepulture pour ſepulture,
La mer eſt égale à mon ſens :
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languiſſante ?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots ?
J'ay de la force encor, la côte eſt peu diſtante,
Le vent y pouſſe ; eſſayons d'approcher ;
Paſſons de rocher en rocher :
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y réſolut ſans peine.
Les revoila ſur l'onde ainſi qu'auparavant,
La caſſette en leſſe ſuivant,
Et le nâgeur pouſſé du vent,
De roc en roc portant la Belle,
Façon de naviger nouvelle.
Avec l'aide du Ciel, & de ces repoſoirs,
Et du Dieu qui préſide aux liquides manoirs,
Hiſpal n'en pouvant plus, de faim, de laſſitude,
De travail, & d'inquiétude,
(Non pour luy, mais pour ſes amours)
Aprés avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixiéme traite,
Luy, la Princeſſe, & la caſſette.

Pour-

Pourquoy, me dira-t-on, nous ramener toûjours
Cette caſſette ? eſt-ce une circonſtance
Qui ſoit de ſi grande importance ?
Oüi ſelon mon avis ; on va voir ſi j'ay tort.
Je ne prens point ici l'eſſor,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord
Sans argent & ſans pierreries,
Seroient-ils pas demeurez court ?
On ne vit ni d'air ni d'amour.
Les Amans ont beau dire & faire,
Il en faut revenir toûjours au neceſſaire.
La caſſette y pourvût avec maint diamant.
Hiſpal vendit les uns, mit les autres en gages ;
Fit achat d'un Château le long de ces rivages ;
Ce Château, dit l'hiſtoire, avoit un parc fort grand,
Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages,
Sous ces ombrages nos Amans
Paſſoient d'agreables momens :
Voyez combien voilà de choſes enchaînées,
Et par la caſſette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre étoit,
Sourd & muet, & d'amoureuſe affaire ;
Sombre ſur tout ; la nature ſembloit
L'avoir mis là non pour autre miſtere.
Nos deux Amans ſe promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu ſolitaire.
Chemin faiſant Hiſpal expliquoit ſes deſirs,

Moitié

Ioitié par ses discours, moitié par ses soûpirs,
Plein d'une ardeur impatiente;
a Princesse écoutoit incertaine & tremblante.

ous voici, disoit-il, en un bord étranger,
Ignorez du reste des hommes;
rofitons-en; nous n'avons à songer
u'aux douceurs de l'Amour en l'état où nous sommes.
ui vous retient? on ne sçait seulement
nous vivons; peut-être en ce moment
out le monde nous croit au corps d'une Baleine.
Ou favorisez vôtre Amant,
Ou qu'à vôtre Epoux il vous meine.
ais pourquoi vous mener? vous pouvez rendre heureux
elui dont vous avez éprouvé la constance.
u'attendez-vous pour soulager ses feux?
N'est-il pas assez amoureux?
n'avez-vous point fait assez de résistance?

Hispal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres,
ndis qu'Alaciel à l'aide d'un poinçon
isoit semblant d'écrire sur les arbres.
Mais l'amour la faisoit rêver,
A d'autres choses qu'à graver
Des caractéres sur l'écorce.
n Amant & le lieu l'assuroient du secret:
C'étoit une puissante amorce.

Elle

Elle réſiſtoit à regret:
Le Printemps par malheur étoit lors en ſa force.
Jeunes cœurs ſont bien empêchez,
A tenir leurs deſirs cachez,
Etant pris par tant de maniéres.
Combien en voyons-nous ſe laiſſer pas à pas
Ravir juſqu'aux faveurs derniéres,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premiéres?
Amour, ſans qu'on y penſe, amene ces inſtans.
Mainte fille a perdu ſes gans,
Et femme au partir s'eſt trouvée,
Qui ne ſçait la plûpart du temps
Comme la choſe eſt arrivée.

Prés de l'antre venus, nôtre Amant propoſa
D'èntrer dedans; la Belle s'excuſa;
Mais malgré ſoi déja preſque vaincuë.
Les ſervices d'Hiſpal en ce même moment
Lui reviennent devant la vûë.
Ses jours ſauvez des flots, ſon honneur d'un Geant
Que lui demandoit ſon Amant?
Un bien dont elle étoit à ſa valeur tenuë.
Il vaut mieux, diſoit-il, vous en faire un amy,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever, Madame, ſongez-y;
L'on ne ſçait pour qui l'on le garde.
L'Infante à ces raiſons ſe rendant à demi,
Une pluye acheva l'affaire:
Il falut ſe mettre à l'abri:

Je laiſſe à penſer où. Le reſte du myſtére
Au fond de l'antre eſt demeuré.
Que l'on la blâme ou non, je ſçais plus d'une Belle
A qui ce fait eſt arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuſes qu'elle.

L'antre ne les vit ſeul de ces douceurs joüir :
Rien ne coûte en amour que la premiére peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel oüir
Ceux de ce bois ; car la foreſt n'eſt pleine
Que des monumens amoureux
Qu'Hiſpal nous a laiſſez glorieux de ſa proye :
On y verroit écrit. *Ici pâma de joye*
Des mortels le plus heureux :
Là mourut un Amant ſur le ſein de ſa Dame,
En cet endroit, mille baiſers de flâme
Furent donnez, & mille autres rendus.
Le Parc diroit beaucoup, le Château beaucoup plus,
Si Châteaux avoient une langue.
La choſe en vint au point, que las de tant d'amour
Nos Amans à la fin regretterent la Cour.
La Belle s'en ouvrit, & voici ſa harangue.

Vous m'étes cher, Hiſpal ; j'aurois du déplaiſir,
Si vous ne penſiez pas que toûjours je vous aime.
Mais qu'eſt-ce qu'un amour ſans crainte & ſans deſir?
Je vous le demande à vous-même.
Ce ſont des feux bien-tôt paſſez,
Que ceux qui ne ſont point dans leur cours traver-
ſez,

Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce ſejour ſi charmant
Ne nous ſoit un deſert, & puis un monument;
Hiſpal, ôtez-moi cette crainte.
Allez vous-en voir promptement,
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
Quand on ſçaura que nous ſommes en vie.
Déguiſez bien nôtre ſejour:
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoye une eſcorte ſi ſure,
Qu'il n'arrive plus d'avanture.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien:
Trouvez ſeulement le moyen,
De me ſuivre en ma deſtinée,
Ou de fillage, ou d'Hymenée,
Et tenez pour choſe aſſurée,
Que ſi je ne vous fais du bien,
Je ſerai de prés éclairée.

Que ce fût ou non ſon deſſein,
Pour ſe ſervir d'Hiſpal, il faloit tout promettre.
Dés qu'il trouve à propos de ſe mettre en chemin,
L'Infante pour Zaïr le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent
Il arrive à la Cour, où chacun lui demande,
S'il eſt mort, s'il eſt vivant,
Tant la ſurpriſe fut grande;
En quels lieux eſt l'Infante, enfin ce qu'elle fait.
Dés qu'il eut à tout ſatisfait,
On fit partir une eſcorte puiſſante.

Hiſpal

Hispal fut retenu ; non qu'on eût en effet
Le moindre soupçon de l'Infante.
Le Chef de cette escorte étoit jeune & bien fait.
Abordé prés du Parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux , laisse l'une au rivage,
Va droit avec l'autre au Château.
La beauté de l'Infante étoit beaucoup accrûë:
Il en devint épris à la premiére vûë;
Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fît beau,
Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.
Elle s'en tint fort offensée;
Et l'avertit de son devoir.
Témoigner en tels cas un peu de desespoir,
Est quelquefois une bonne récepte.
C'est ce que fait nôtre homme ; il forme le dessein
De se laisser mourir de faim ;
Car de se poignarder , la chose est trop tôt faite:
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,
Elle toûjours le détournant
D'une si terrible entreprise.
Le second jour commence à la toucher.
Elle rêve à cette avanture.
Laisser mourir un homme, & pouvoir l'empêcher!
C'est avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condescendit
Aux volontez du Capitaine;
Et cet office lui rendit,

Gay-

Gayment, de bonne grace, & ſans montrer de pein
Autrement le remede eût été ſans effet.
Tandis que le Galant ſe trouve ſatisfait,
Et remet les autres affaires;
Diſant tantôt que les vents ſont contraires;
Tantôt qu'il faut radouber ſes galeres,
Pour être en état de partir;
Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il eſt attendu des Corſaires.
Un Corſaire en effet arrive, & ſurprenant
Ses gens demeurez à la rade,
Les tuë, & va donner au Château l'eſcalade:
Du fier Grifonio c'étoit le Lieutenant.

Il prend le Château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le jeûneur maudit ſon ſort.
Le Corſaire apprend d'abord
L'avanture de la Belle,
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir ſa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tels cas.
Le mieux que vous puiſſiez faire,
Luy dit tout franc ce Corſaire,
C'eſt de m'avoir pour ami;
Je ſuis Corſaire & demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre miſerable
Qui ſe mouroit pour vous d'amour;

Vou

Vous jeûnerez à vôtre tour,
Ou vous me ſerez favorable.
La juſtice le veut : nous autres gens de mer
çavons rendre à chacun ſelon ce qu'il mérite ;
Attendez-vous de n'avoir à manger
Que quand de ce côté vous aurez été quitte.
Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-moi.
Qu'eût fait Alaciel ? force n'a point de loi.
'accommoder à tout eſt choſe néceſſaire.
Ce qu'on ne voudroit pas ſouvent il le faut faire.
Quand il plaît au deſtin que l'on en vienne là,
Augmenter ſa ſouffrance eſt une erreur extrême ;
i par pitié d'autrui la Belle ſe força,
Que ne point eſſayer par pitié de ſoi-même ;
Elle ſe force donc, & prend en gré le tout.
l n'eſt affliction dont on ne vienne à bout.
Si le Corſaire eût été ſage,
l eût mené l'Infante en un autre rivage.
Sage en amour ? Helas ! il n'en eſt point.
Tandis que celui-ci croit avoit tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune qui ne dort que lors que nous veillons,
Et Veille quand nous ſommeillons,
Lui trame en ſecret cet eſclandre.

Le Seigneur d'un Château voiſin de celui-ci,
Homme fort ami de la joye,
Sans nulle attache, & ſans ſouci
Que de chercher toûjours quelque nouvelle proye,

Ayant

Ayant eu le vent des beautez,
Perfections, commoditez,
Qu'en ſa voiſine on diſoit être,
Ne ſongeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maît
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit;
Pouvoit aſſembler deux mille hommes:
Il les aſſemble donc un beau jour, & leur dit:
Souffrirons-nous, braves gens que nous ſommes,
Qu'un Pirate à nos yeux ſe gorge de butin?
Qu'il traite comme eſclave une beauté divine?
Allons tirer nôtre voiſine
D'entre les griffes du mâtin.
Que ce ſoir chacun ſoit en armes;
Mais doucement, & ſans donner d'alarmes,
Sous les auſpices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre ſans bruit
Au pied de ce Château, dés la petite pointe
Du jour.
La ſurpriſe à l'ombre étant jointe
Nous rendra ſans hazard maîtres de ce ſejour.
Pour ma part du butin je ne veux que la Dame:
Non pas pour en uſer ainſi que ce voleur;
Je me ſens un deſir en l'ame,
De lui reſtituer ſes biens & ſon honneur.
Tout le reſte eſt à vous, hommes, chevaux, bagag
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
Dont ces Brigands ont empli la maiſon.
Je vous demande encore un don;
C'eſt qu'on pende aux creneaux haut & court
Corſaire.

Cet

Cette harangue militaire
Leur sçût tant d'ardeur inspirer,
Qu'il en falut un autre afin de moderer
Le trop grand desir de bien faire.
Chacun repaît le soir étant venu :
L'on mange peu ; l'on boit en récompense :
Quelques tonneaux sont mis sur cû.
Pour avoir fait cette dépense,
Il s'est gagné plusieurs combats,
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce Seigneur donc n'y manqua pas ;
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle est portée, & point d'autre embarras.
Point de tambours, force bons coûtelas.
On part sans bruit, on arrive en silence.
L'Orient venoit de s'ouvrir.
C'est un temps où le somme est dans sa violence,
Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.
Presque tout le peuple Corsaire
Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire
Fut assommé sans le sentir.

Le Chef pendu, l'on amene l'Infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa surprise & son épouvante,
Et les civilitez de son Liberateur
Ne luy permirent pas de répandre des larmes.
S[illegible]riere sauva la vie à quelques gens.
Et plaignit les morts, consola les mourans,
Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.

E Or

On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ſes deux derniers Galants ;
Je n'ay pas peine à le croire.

Son voiſin la reçût en un appartement,
Tout brillant d'or, & meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
Nouvel Hôte, & nouvel Amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre.
Grande chere ſur tout, & des vins fort exquis.
Les Dieux ne ſont pas mieux ſervis.
Alaciel qui de ſa vie
Selon ſa Loy n'avoit bû vin,
Goûta ce ſoir par compagnie
De ce breuvage ſi divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur ſi douce,
Inſenſiblement fit carrouſſe :
Et comme amour jadis lui troubla la raiſon,
Ce fut lors un autre poiſon.
Tous deux ſont à craindre des Dames.
Alaciel miſe au lit par ſes femmes,
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas
Quoy trouver, dira-t-on, d'immobiles appas ?
Si j'en trouvois autant je ſçaurois bien qu'en faire
Diſoit l'autre jour un certain :
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra ſi j'aurai recours à mon voiſin.
Bacchus donc, & Morphée, & l'Hôte de la Be[lle]
Cette nuit diſpoſerent d'elle.

es charmes des premiers diſſipez à la fin,
La Princeſſe au ſortir du ſomme
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur luy glaça la voix :
le ne pût crier, & de crainte ſaiſie
rmit tout à ſon Hôte, & pour un autrefois
Luy laiſſa lier la partie.
ne nuit, luy dit-il, eſt de même que cent ;
n'eſt que la premiere à quoy l'on trouve à dire.
aciel le crût. L'Hôte enfin ſe laſſant
Pour d'autres conquêtes ſoûpire.

Il part un ſoir, prie un de ſes amis
e faire cette nuit les honneurs du logis,
endre ſa place, aller trouver la Belle,
ndant l'obſcurité ſe coucher auprés d'elle,
Ne point parler ; qu'il étoit fort aiſé ;
qu'en s'acquitant bien de l'employ propoſé
Infante aſſeurément agréroit ſon ſervice.
autre bien volontiers luy rendit cet office.
moyen qu'un ami puiſſe être refuſé ?
ce nouveau venu la voilà donc en proye.
ne pût ſans parler contenir cette joye.
Belle ſe plaignit d'être ainſi leur joüet.
omment l'entend Monſieur mon Hôte ?
it-elle, & de quel droit me donner comme il fait ?
L'autre confeſſa qu'en effet
avoient tort ; mais que toute la faute
Etoit au maître du logis.
Pour vous venger de ſon mépris,

Pourſuivit-il, comblez moi de careſſes.
Encheriſſez ſur les tendreſſes
Que vous eûtes pour luy tant qu'il fut vôtre Amant:
Aimez-moy par dépit, & par reſſentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conſeil fut ſuivi, l'on pouſſa les affaires,
L'on ſe vangea, l'on n'omit rien.
Que ſi l'ami s'en trouva bien,
L'Hôte ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq ſi j'ai bien compté.
Le ſixiéme incident des travaux de l'Infante
Par quelques-uns eſt rapporté
D'une maniére differente.
Force gens concluront de là,
Que d'un Galant au moins je fais grace à la Belle.
C'eſt médiſance que cela:
Je ne voudrois mentir pour elle.
Son Epoux n'eut aſſeurément
Que huit Précurſeurs ſeulement.
Pourſuivons donc nôtre nouvelle.
L'Hôte revint quand l'ami fut content.
Alaciel luy pardonnant,
Fit entr'eux les choſes égales:
La clemence ſied bien aux perſonnes Royales.

Ainſi de main en main Alaciel paſſoit,
Et ſouvent ſe divertiſſoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la ſervoient, toutes aſſez gentilles.

Ile

e en aimoit fort une à qui l'on en contoit;
le conteur étoit un certain Gentilhomme
ce logis, bien fait & galant homme;
Mais violent dans ses desirs,
Et grand ménager de soûpirs,
ques à commencer prés de la plus severe,
Par où l'on finit d'ordinaire.
jour au bout du parc le Galant rencontra
Cette fillette;
dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute seulette.
L'Infante étoit fort prés de là:
is il ne la vit point, & crût en asseurance
Pouvoir user de violence.
médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,
Peste d'amour, & des douceurs
Dont il tire sa subsistance,
oit de ce Galant souvent grêlé l'espoir.
crainte lui nuisoit autant que le devoir.
tte fille l'auroit selon toute apparence
Favorisé,
Si la Belle eût osé.
Se voyant craint de cette sorte,
Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occasion;
Puis le Galant ferme la porte:
is en vain, car l'Infante avoit dequoy l'ouvrir,
fille voit sa faute, & tâche de sortir.
Il la retient: elle crie, elle appelle:
L'Infante vient, & vient comme il faloit,

Quand ſur ſes fins la Demoiſelle étoit.
Le Galant indigné de la manquer ſi belle
Perd tout reſpect, & jure par les Dieux.
Qu'avant que ſortir de ces lieux,
L'une ou l'autre payra ſa peine;
Quand il devroit leur attacher les mains.
Si loin de tous ſecours humains,
Dit-il, la réſiſtance eſt vaine.
Tirez au ſort ſans marchander;
Je ne ſçaurois vous accorder
Que cette grace;
Il faut que l'une ou l'autre paſſe
Pour aujourd'huy.
Qu'a fait Madame? dit la Belle,
Pâtira-t-elle pour autruy?
Oüi ſi le ſort tombe ſur elle,
Dit le Galant, prenez vous-en à luy.
Non non, reprit alors l'Infante,
Il ne ſera pas dit que l'on ait, moi preſente,
Violenté cette innocente.
Je me réſous plûtôt à toute extrêmité.
Ce combat plein de charité
Fut par le ſort à la fin terminé.
L'Infante en eut toute la gloire:
Il luy donna ſa voix, à ce que dit l'Hiſtoire:
L'autre ſortit; & l'on jura
De ne rien dire de cela.
Mais le Galant ſe ſeroit laiſſé pendre,
Plûtôt que de cacher un ſecret ſi plaiſant;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Qu

ne le temps qu'il faloit pour trouver ſeulement
Quelqu'un qui le voulut entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine;
Elle eut regret d'être l'Helene
D'un ſi grand nombre de Paris.
Auſſi l'Amour ſe joüoit d'elle.
Un jour entre-autres que la Belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hazard
n Chevalier errant, grand chercheur d'avantures,
: ces ſortes de gens que des palefrois
Les Belles ſuivoient autrefois,
Et paſſoient pour chaſtes & pures.
lui-ci qui donnoit à ſes deſirs l'eſſor,
mme faiſoient jadis Rogel & Galaor,
N'eût vû la Princeſſe endormie,
ie de prendre un baiſer il forma le deſſein:
ut prêt à faire choix de la bouche ou du ſein,
étoit ſur le point d'en paſſer ſon envie,
Quand tout d'un coup il ſe ſouvint
Des loix de la chevalerie.
A ce penſer il ſe retint,
Priant toutesfois en ſon ame
Toutes les puiſſances d'amour,
Qu'il pût courir en ce ſejour
Quelque avanture avec la Dame.
L'Infante s'éveilla ſurpriſe au dernier point.
Non non, dit-il, ne craignez point;

Je ne ſuis geant ni ſauvage ;
Mais Chevalier errant, qui rends graces aux Dieu
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pouroit rencontrer dans les Cie
Aprés ce compliment, ſans plus longue demeure
Il luy dit en deux mots l'ardeur qui l'embraſoit ;
C'étoit un homme qui faiſoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrein fut d'offrir ſa perſonne & ſon bras,
Et tout ce qu'en ſemblables cas
On a de coûtume de dire
A celles pour qui l'on ſoûpire.
Son offre fut reçûë, & la Belle luy fit
Un long Roman de ſon Hiſtoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,
Les ſix Galants. L'avanturier en prit
Ce qu'il crût à propos d'en prendre ;
Et comme Alaciel de ſon ſort ſe plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fut un mois
Dans Garbe ? non, reprit-elle, & pour cauſe
Si les Dieux avoient mis la choſe
Juſques à preſent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.
Pourvû qu'Amour me prête vie,
Vous les verrez, dit-il. C'eſt ſeulement à vous
D'apporter reméde à vos coups,
Et conſentir que mon ardeur s'appaiſe :
Si j'en mourois (à vos bontez ne plaiſe)
Vous demeureriez ſeule, & pour vous parler fran

Je tiens ce ſervice aſſez grand,
Pour me flater d'une eſperance
De récompenſe.
E : en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs,
Qu'afin que la choſe fût ſure,
Cette Princeſſe lui payroit,
Non tout d'un coup, mais à meſure
Que le voyage ſe feroit;
Tant chaque jour, ſans nulle faute.
Le marché s'étant ainſi fait,
La Princeſſe en croupe ſe met,
Sans prendre congé de ſon Hôte.
L'inconnu qui pour quelque temps
S'étoit défait de tous ſes gens,
rencontra bien-tôt. Il avoit dans ſa troupe
ſien neveu fort jeune avec ſon Gouverneur.
tre Heroïne prend en deſcendant de croupe
Un palefroy. Cependant le Seigneur
Marche toûjours à côté d'elle,
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'Amour,
Pour rendre le chemin plus court.

ec beaucoup de foy le traité s'execute :
Pas la moindre ombre de diſpute :
int de faute au calcul, non plus qu'entre Marchands.
e faveur en faveur (ainſi contoient ces gens)
ſqu'au bord de la mer enfin ils arriverent,

Et s'embarquerent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avoit été ; certain calme au contraire
Prolongeant le chemin, augmenta le ſalaire.
Sains & gaillards ils débarquerent tous
Au port de Joppe, & là ſe rafraichirent ;
Au bout de deux jours en partirent,
Sans autre eſcorte que leur train :
Ce fut aux Brigands une amorce :
Un gros d'Arabes en chemin
Les ayant rencontrez, ils cedoient à la force ;
Quand nôtre avanturier fit un dernier effort,
Repouſſa les Brigands, reçût une bleſſure
Qui le mit dans la ſepulture ;
Non ſur le champ ; devant ſa mort
Il pourvût à la Belle, ordonna du voyage,
En chargea ſon néveu jeune homme de courage,
Lui leguant par même moyen
Le ſurplus des faveurs, avec ſon équipage,
Et tout le reſte de ſon bien.
Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eût verſé certain nombre de larmes,
On ſatisfit au Teſtament du mort ;
On paya les faveurs, dont enfin la derniere
Echût juſtement ſur le bord
De la frontiere.
En cet endroit le néveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage ;
Et le Gouverneur la guida
Pendant le reſte du voyage.

Au Soudan il la présenta.
D'exprimer ici la tendresse,
Ou pour meux dire les transports,
Que témoigna Zaïr en voyant la Princesse,
Il faudroit de nouveaux efforts;
Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imite
Phœbus, qui sur la fin du jour
Tombe d'ordinaire si court
Qu'on diroit qu'il se précipite.
Le Gouverneur aimoit à se faire écouter;
Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
Monts & merveilles de la Dame
Qui rioit sans doute en son ame.

Seigneur, dit le bon homme, en parlant au Soudan,
Hispal étant parti, Madame incontinent,
Pour fuir oisiveté principe de tout vice,
Résolut de vacquer nuit & jour au service
D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ses Temples & ses Chapelles,
Nommez pour la plûpart alcoves & ruelles.
Les gens pour Idole ont un certain oiseau,
Qui dans ses portraits est fort beau,
Quoy qu'il n'ait des plumes qu'aux aîles.
Au contraire des autres Dieux,
Qu'on ne sert que quand on est vieux,
La jeunesse luy sacrifie.
Si vous sçaviez l'honnête vie
Qu'en le servant menoit Madame Alaciel,

Vous beniriez cent fois le Ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reste en ces Païs on vit d'autre façon
Que parmi vous ; les Belles vont & viennent :
Point d'Eunuques qui les retiennent ;
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame dés l'abord s'est faite à leur méthode,
Tant elle est de facile humeur ;
Et je puis dire à son honneur
Que de tout elle s'accommode.

Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulez,
La Princesse partit pour Garbe en grande escorte.
Les gens qui la suivoient furent tous régalez
De beaux presens : & d'une amour si forte
Cette Belle toucha le cœur de Mamolin,
Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
Pendant lequel, ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les mensonges qu'il luy plût.
Mamolin & sa Cour écoutoient en silence.
La nuit vint : on porta la Reine dans son lit.
A son honneur elle en sortit :
Le Prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris,
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires,
N'y viennent bien souvent qu'aprés les favoris,

Et

Et tout sçavans qu'ils sont ne s'y connoissent gueres.
Le plus seur toutesfois est de se bien garder,
Craindre tout, ne rien hazarder.
Filles maintenez-vous; l'affaire est d'importance.
Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France.
Vous voyez que l'Hymen y suit l'accord de prés:
C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les avantures.
Je tiens vos amitiez fort chastes & fort pures;
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons:
Rompez-luy toutes ses mesures:
Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons:
Ne m'allez point conter, c'est le droit des garçons,
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
Le remede sera de rire en son malheur.
Il est bon de garder sa fleur;
Mais pour l'avoir perduë, il ne se faut pas pendre.



LA



LA COUPE ENCHANTÉE.

Nouvelle tirée de l'Arioſte.

LES maux les plus cruels ne ſont que des chanſons,
Prés de ceux qu'aux Maris cauſe la jalouſie.
Figurez-vous un Foû chez qui tous les ſoupçons
Sont bien venus, quoy qu'on luy die.
Il n'a pas un moment de repos en ſa vie.

Si

i l'oreille luy tinte, ô Dieux! tout eſt perdu.
es ſonges ſont toûjours que l'on le fait cocu.
Pourvû qu'il ſonge, c'eſt l'affaire.
e ne vous voudrois pas un tel point garantir;
Car pour ſonger il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guere.
e moindre bruit éveille un mari ſoupçonneux:
Qu'alentour de ſa femme une mouche bourdonne,
C'eſt cocuage qu'en perſonne
Il a vû de ſes propres yeux.
i bien vû que l'erreur n'en peut être effacée.
veut à toute force être au nombre des ſots.
ſe maintient Cocu, du moins de la penſée,
S'il ne l'eſt en chair & en os.
auvres gens, dites-moy, qu'eſt-ce que cocuage?
Quel tort vous fait-il? quel dommage?
Qu'eſt-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juſte cauſe?
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien,
Quand on le ſçait, c'eſt peu de choſe.
ous croyez cependant que c'eſt un fort grand cas:
âchez donc d'en douter, & ne reſſemblez pas
celuy-là qui bût dans la Coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
cette hiſtoire peut ſoulager vôtre ennui,
Je vous l'auray bien-tôt contée.

Mais je vous veux premierement,
Prouver par bon raiſonnement,
Que ce mal dont la peur vous mine & vous conſume,

N'eſt

N'eſt mal qu'en vôtre idée, & non point dans l'effet.
En mettez-vous vôtre bonnet
Moins aiſément que de coûtume?
Cela s'en va-t-il pas tout net?
Voyez-vous qu'il en reſte une ſeule apparence?
Une tache qui nuiſe à vos plaiſirs ſecrets?
Ne retrouvez-vous pas toûjours les mêmes traits?
Vous appercevez-vous d'aucune difference?
Je tire donc ma conſequence,
Et dis malgré le peuple, ignorant & brutal,
Cocuage n'eſt point un mal.

Oüi, mais l'honneur eſt une étrange affaire!
Qui vous ſoûtient que non? ai-je dit le contraire?
Et bien l'honneur, l'honneur; je n'entens que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'eſt pas comme à Rome;
Le Cocu qui s'afflige y paſſe pour un ſot;
Et le Cocu qui rit, pour un fort honnête homme:
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'eſt point un mal.

Prouvons que c'eſt un bien: la choſe eſt fort facile.
Tout vous rit; vôtre femme eſt ſouple comme un gan;
Et vous pourriez avoir vingt Mignonnes en Ville,
Qu'on n'en ſonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'eſt dit notable:
On vous met le premier à table:
C'eſt pour vous la place d'honneur,

Pour vous le morceau du Seigneur:
eureux qui vous le sert! la Blondine Chiorme
fin de vous gagner n'épargne aucun moyen:
ous étes le Patron; donc je conclus en forme,
Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche;
Iême vôtre homme écarte & ses As & ses Rois.
vez-vous sur les bras quelque Monsieur Dimanche,
Iille bourses vous sont ouvertes à la fois.
joûtez que l'on tient vôtre femme en haleine,
lle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas:
Ienelas rencontra des charmes dans Helene,
u'avant qu'être à Paris la Belle n'avoit pas.
insi de vôtre Epouse: on veut qu'elle vous plaise:
ui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
ıcapable en amour d'apprendre jamais rien.
our toutes ces raisons je persiste en ma these,
Cocuage est un bien.

Si ce Prologue est long, la matiére en est cause:
e n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
enons à nôtre histoire. Il étoit un Quidam,
ont je tairay le nom, l'état, & la patrie:
Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que de sa vie
emme ne luy seroit autre que bonne amie,
impheʃi vous voulez, Bergere, & cetera;
our épouse, jamais il n'en vint jusques-là.

S'il

S'il eut tort ou raiſon, c'eſt un point que je paſſe.
Quoy qu'il en ſoit, Hymen n'ayant pû trouver grac
Devant cet homme, il falut que l'amour
Se mêlat ſeul de ſes affaires,
Eût ſoin de le fournir des choſes neceſſaires,
Soit pour la nuit, ſoit pour le jour.
Il luy procura donc les faveurs d'une Belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit Pere, & mourut: le pauvre homme en pleura
Se plaignit, gemit, soûpira,
Non comme qui perdroit ſa femme:
Tel deüil n'eſt bien ſouvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous ſes meilleurs amis,
Son plaiſir, ſon cœur, & ſon ame.
La fille crût, ſe fit; on pouvoit déja voir
Hauſſer & baiſſer ſon mouchoir.
Le temps coule, on n'eſt pas ſi-tôt à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raiſonne, on devient grandelette,
Puis grande tout à fait, & puis le ſerviteur.
Le Pere avec raiſon eut peur
Que ſa fille chaſſant de race
Ne le prévint, & ne prévint encor
Prêtre, Notaire, Himen, accord;
Choſes qui d'ordinaire ôtent toute la grace
Au preſent que l'on fait de ſoy.
La laiſſer ſur ſa bonne foy
Ce n'étoit pas choſe trop ſûre.
Il vous mit donc la Créature
Dans un Couvent: là cette belle apprit

qu'on apprend, à manier l'éguille.
Point de ces livres qu'une fille
lit qu'avec danger & qui gâtent l'esprit :
langage d'amour étoit jargon pour elle.
On n'eût sçû tirer de la Belle
Un seul mot que de sainteté.
En spiritualité
e auroit confondu le plus grand personnage.
'une des Nonains la loüoit de beauté,
n Dieu fi, disoit-elle, ah ma sœur ! soyez sage :
considerez point des traits qui périront :
st terre que cela, les vers le mangeront.
reste elle n'avoit au monde sa pareille
A manier un cannevas,
oit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
pissoit mieux qu'Arachne, & mainte autre mer-
veille.
agesse, son bien, le bruit de ces beautez,
is le bien plus que tout y fit mette la presse ;
r la belle étoit là comme en lieux empruntez,
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse
Les bons partis, qui vont souvent
Au Moûtier sortant du Couvent.
us sçaurez que le Pere avoit long-temps devant
Cette fille legitimée ;
liste (c'est le nom de nôtre Renfermée)
eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.
Il se presenta des Blondins,
De bons Bourgeois, des Paladins,
s gens de tous Etats, de tout poil, de tout âge ;
La

La Belle en choisit un, bien fait, beau personnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla,
Et pour gendre aussi-tôt le Pere l'agréa.
La dot fut ample; ample fut le doüaire:
La fille étoit unique, & le garçon aussi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;
Les mariez n'avoient souci
Que de s'aimer & de se plaire.

Deux ans de Paradis s'étant passez ainsi,
L'enfer des enfers vint en suite.
Une jalouse humeur saisit soudainement
Nôtre Epoux qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un Amant, qui sans luy se seroit morfondu.
Sans luy le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la Dame.
Quoy que pour la gagner il tentât tout moyen.
Que doit faire un mari quand on aime sa femme?
Rien.
Voici pourquoy je luy conseille
De dormir s'il se peut d'un & d'autre côté.
Si le Galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on luy ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du Blondin la Belle n'a souci;
Vous le luy faites naître, & la chance se tourne.
Volontiers où soupçon sejourne,
Cocuage sejourne aussi.

Damon

›amon, c'eſt nôtre Epoux, ne comprit pas ceci.
: l'excuſe & le plains; d'autant plus que l'ombrage
Luy vint par conſeil ſeulement.
Il eût fait un trait d'homme ſage,
S'il n'eût crû que ſon mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'Enchantereſſe Nerie
Fleuriſſoit lors; & Circé
Au prix d'elle en diablerie
N'eût été qu'à l'A. B. C.
Car Nerie eut à ſes gages
Les Intendans des Orages,
Et tint le deſtin lié.
Les Zephirs étoient ſes pages;
Quant à ſes Valets de pied,
C'étoient Meſſieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats ſouventes-fois,
Gens diſpos, mais peu courtois.

Avec toute ſa ſcience
lle ne pût trouver de reméde à l'Amour.
›amon la captiva: celle dont la puiſſance
Eût arrêté l'Aſtre du jour,
rûle pour un mortel, qu'en vain elle ſouhaite
oſſeder une nuit à ſon contentement.
i Nerie eût voulu des baiſers ſeulement,
C'étoit une affaire faite.
Iais elle alloit au point, & ne marchandoit pas.
Damon,

Damon, quoy qu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidéle à sa moitié;
Et vouloit que l'Enchanteresse
Se tint aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris? la race en est cessée:
Et même je ne sçay si jamais on en vit.
L'Histoire en cet endroit est selon ma pensée
Un peu sujette à contredit:
L'Hipogrife n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la lance enchantée:
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit:
Il passera pourtant, j'en ay fait passer d'autres.
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtr;
On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nerie
Employa philtres & brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin n'omit aucuns secrets.
Damon à ces ressorts opposoit l'Himenée.
Nerie en fut fort étonnée.
Elle luy dit un jour, Vôtre fidélité
Vous paroît heroïque & digne de loüange,
Mais je voudrois sçavoir comment de son côté.
Caliste en use, & luy rendre le change.
Quoy donc, si vôtre femme avoit un favori,
Vous seriez l'homme chaste auprés d'une Maîtres?
Et pendant que Caliste attrappant son mari

Poi-

oufferoit jufqu'au bout ce qu'on nomme tendreffe,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
t ne vous tenois pas homme de mariage.
aiffez les bons Bourgeois fe plaire en leur ménage;
'eft pour eux feuls qu'Himen fit les plaifirs permis.
lais vous! ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis!
es plaifirs défendus n'auront rien qui vous pique!
t vous les bannirez de vôtre République!
on non, je veux qu'ils foient deformais vos amis.
Faites-en feulement l'épreuve;
s vous feront trouver Califte toute neuve,
Quand vous reviendrez au logis.
pprenez tout au moins fi vôtre femme eft chafte.
Je trouve qu'un certain Erafte
Va chez vous fort affidûment.
Seroit-ce en qualité d'Amant,
Reprit Damon, qu'Erafte nous vifite?
eft trop mon ami pour toucher ce point-là.
Vôtre ami tant qu'il vous plaira,
Dit Nerie honteufe & dépite,
alifte a des appas, Erafte a du mérite;
u côté de l'adreffe il ne leur manque rien;
Tout cela s'accommode bien.

e difcours porta coup, & fit fonger nôtre homme.
ne Epoufe fringante, & jeune, & dans fon feu,
Et prenant plaifir à ce jeu,
Qu'il n'eft pas befoin que je nomme:
n perfonnage expert aux chofes de l'amour,
Hardi

Hardi comme un homme de Cour,
Bien fait, & promettant beaucoup de ſa perſonne
Où Damon alors avoit-il mis ſes yeux !
Car d'amis ! moquez-vous ; c'eſt une bagatelle.
En eſt-il de Religieux,
Juſqu'à deſemparer alors que la Donzelle
Montre à demi ſon ſein, ſort du lit un bras blanc
Se tourne, s'inquiéte, & regarde un Galant
En cent façons, de qui la moins friponne,
Veut dire, il y fait bon, l'heure du Berger ſonne
Etes-vous ſourd ? Damon a dans l'eſprit
Que tout cela s'eſt fait, du moins qu'il s'eſt pû fai.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage & mainte chimere.
Nerie en a bien-tôt le vent,
Et pour tourner en certitude
Le ſoupçon & l'inquiétude
Dont Damon s'eſt coiffé ſi malheureuſement,
L'Enchantereſſe luy propoſe
Une choſe.
C'eſt de ſe frotter le poignet
D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le ſecret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphoſe,
Ou des miracles autrement.
Cette drogue en moins d'un moment,
Luy donneroit d'Eraſte & l'air, & le viſage,
Et le maintien, & le corſage,
Et la voix ; Et Damon ſous ce feint perſonnage
Pourroit voir ſi Caliſte en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage.

l se frote, il devient l'Erafte le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme;
Iet la fleurette au vent; & cachant son ennui,
Que vous étes belle aujourd'hui!
Lui dit-il: Qu'avez-vous, Madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de Printemps?
'alifte qui sçavoit les propos des Amans
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs & soûpirs furent tentez,
Et pleurs & soûpirs rebutez.
alifte étoit un roc; rien n'émouvoit la Belle.
our derniére machine, à la fin nôtre Epoux
ropofa de l'argent; & la somme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excusable.
Califte enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raison.
chafteté plia; car comment tenir bon
Contre ce dernier adverfaire?
tout ne s'enfuivit, il ne tint qu'à Damon.
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
e bien-heureux métal, l'argent maître du monde?
oyez beau, bien-disant, ayez perruque blonde,
'omettez un seul petit point;
n Financier viendra qui fur vôtre mouftache
nlevera la Belle; & dés le premier jour

Il sera present du panache ;
Vous languirez encore aprés un an d'amour.

L'argent sçut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher disparut : un mouton succéda ;
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitabl
Mouton qui sur le point de ne rien refuser
Donna pour arrhes un baiser.
L'Epoux ne voulut pas pousser plus loin la chose ;
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme ; & dit à sa moitié ;
Ah ! Caliste autrefois de Damon si chérie,
Caliste que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle ?
Je dévrois dans ton sang éteindre ce forfait :
Je ne puis ; & je t'aime encor tout infidéle :
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Nôtre Epouse voyant cette métamorphose
Demeura bien surprise : elle dit peu de chose :
Les pleurs furent son seul recours.
Le mari passa quelques jours
A raisonner sur cette affaire :
Un Cocu se pouvoit-il faire
Par la volonté seule & sans venir au point ?
L'étoit-il, ne l'étoit-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nerie.

vous étes, dit-elle, en doute de cela,
Bûvez dans cette coupe-là.
On la fit par tel art que dés qu'un perſonnage
Dûment atteint de cocuage
veut porter la lévre, auſſi-tôt tout s'en va:
n'en avale rien, & répand le brûvage
ur ſon ſein, ſur ſa barbe, & ſur ſon vêtement.
ue s'il n'eſt point cenſé Cocu ſuffiſamment,
Il boit tout ſans répandre goute.
Damon pour éclaircir ſon doute
orte la lévre au vaſe; il ne ſe répand rien.
'eſt, dit-il, réconfort; & pourtant je ſçais bien
u'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ay-je affaire de coupe?
Faites-moi place en vôtre troupe
eſſieurs de la grand' bande: Ainſi diſoit Damon,
iſant à ſa femelle un étrange ſermon.
iſerables humains, ſi pour des cocuages
faut en ces païs faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages.

amon de peur de pis établit des Argus
l'entour de ſa femme, & la rendit Coquette.
Quand les Galands ſont défendus,
C'eſt alors que l'on les ſouhaite.
. malheureux époux s'informe, s'inquiéte,
: de tout ſon pouvoir court au devant d'un mal
ue la peur bien ſouvent rend aux hommes fatal.
e quart d'heure en quart d'heure il conſulte la taſſe.
Il boit huit jours ſans diſgrace.

Mais à la fin il y boit tant,
Que le brûvage se répand.
Ce fut bien-là le comble. O science fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale.
Lui-même est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une Tour quarrée;
Lui va soir & matin reprocher son forfait:
Cette honte qu'auroit le silence enterrée,
Court le païs, & vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant meine une triste vie.
Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie,
Le Géolier fut fidéle; elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuse
Prend son temps que Damon plein d'ardeur amoureuse
Etoit d'humeur à l'écouter.
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable:
Mais quoi, suis-je la seule? helas non, peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable:
Que le moins entaché se moque un peu de vous:
Pourquoi donc être inconsolable?
Hé bien, reprit Damon, je me consoleray,
Et même vous pardonneray,
Tout incontinent que j'auray
Trouvé de mes pareils une telle legende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeller Royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me sçût vos secrets révéler.

: mari ſans tarder executant la choſe
ttire les paſſans ; tient table en ſon Château.
r la fin des repas à chacun il propoſe
eſſai de cette coupe, eſſai rare & nouveau.
a femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre ;
Voulez-vous ſçavoir ſi la vôtre
ous eſt fidéle ? il eſt quelquefois bon
'apprendre comme tout ſe paſſe à la maiſon.
n voici le moyen ; bûvez dans cette taſſe.
Si vôtre femme de ſa grace
Ne vous donne aucun ſuffragant,
Vous ne répandrez nullement.
Mais ſi du Dieu nommé Vulcan
ous ſuivez la baniére, étant de nos confreres
En ces redoutables myſtéres,
De part & d'autre la boiſſon
Coulera ſur vôtre menton.

ıtant qu'il s'en rencontre à qui Damon propoſe
Cette pernicieuſe choſe,
ıtant en font l'eſſai : preſque tous y ſont pris.
el en rit, tel en pleure ; & ſelon les eſprits
Cocuage en plus d'une ſorte
Tient ſa morgue parmi ſes gens:
Déja l'armée eſt aſſez forte
Pour faire corps, & battre aux champs.
La voila tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils ſeront pendus,
Si de tenir ils ont l'audace :

 Car

Car pour être Royale il ne lui manque plus
Que peu de gens : c'eſt une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.
Les differens degrez où monte cocuage
Réglent le pas & les emplois:
Ceux qu'il n'a viſité ſeulement qu'une fois
Sont Fantaſſins pour tout potage.
On fait les autres Cavaliers.
Quiconque eſt de ſes familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou Capitaine, ou Lieutenant,
Ou l'on lui donne un Régiment;
Selon qu'entre les mains du ſire
Ou plus ou moins ſubitement
La liqueur du vaſe s'épand.
Un verſa tout en un moment;
Il fut fait Général : & croyez que l'armée
De hauts Officiers ne manqua :
Plus d'un Intendant ſe trouva;
Cette charge fut partagée.

Le nombre des ſoldats étant preſque complet,
Et plus que ſuffiſant pour ſe mettre en campagne;
Renaud neveu de Charlemagne
Paſſe par ce Château : l'on l'y traite à ſouhait:
Puis le Seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon; granmerci de la coupe.

Je crois ma femme chaſte ; & cette foi ſuffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il, cela ſera-t-il cauſe
De me faire dormir de plus que de deux yeux ?
Je dors autant graces aux Dieux :
Puis-je demander autre choſe ?
Que ſçai-je ? par hazard ſi le vin s'épandoit ?
Si je ne tenois pas vôtre vaſe aſſez droit ?
Je ſuis quelquefois mal adroit :
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?
Meſſire Damon, je ſuis vôtre :
Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainſi Renaud partit, & ne hazarda point.
Damon dit : Celui-ci, Meſſieurs, eſt bien plus ſage
Que nous n'avons été : conſolons-nous pourtant :
Nous avons des pareils ; c'eſt un grand avantage.
Il s'en rencontra tant & tant,
Que l'armée à la fin Royale devenuë,
Caliſte eut liberté, ſelon le convenant ;
Par ſon mari chére tenuë
Tout de même qu'auparavant.

Epoux, Renaud vous montre à vivre.
Pour Damon, gardez de le ſuivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'oſt,
Que ſçait-on ? nul mortel, ſoit Roland, ſoit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne ſe peut croire.
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.



LE FAUCON.

Nouvelle tirée de Bocace.

JE me ſouviens d'avoir damné jadis
L'Amant avare ; & je ne m'en dédis.
Si la raiſon des contraires eſt bonne ;
Le liberal doit être en Paradis :
Je m'en rapporte à Meſſieurs de Sorbonne.
Il étoit donc autrefois un Amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer ? c'étoit ſi follement,
Que pour luy plaire il eût vendu ſon ame.

S'agiſſe-

agiſſoit-il de divertir la Dame ;
pleines mains il vous jettoit l'argent :
çachant trés-bien qu'en amour comme en guerre
)n ne doit plaindre un métal qui fait tout ;
enverſe murs jette portes par terre ;
l'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;
ait taire chiens ; & quand il veut ſervantes ;
t quand il veut les rend plus éloquentes
)ue Ciceron, & mieux perſuadantes :
ref ne voudroit avoir laiſſé debout
ucune place, & tant forte fût-elle.
i laiſſa-t-il ſur ſes pieds nôtre Belle.
lle tint bon ; Federic échoüa
rés de ce roc, & le nez s'y caſſa ;
ans fruit aucun vendit & fricaſſa
'out ſon avoir ; comme l'on pourroit dire
elles Comtez, beaux Marquiſats de Dieu ;
)u'il poſſedoit en plus & plus d'un lieu.
vant qu'aimer on l'appelloit Meſſire
longue queuë ; enfin grace à l'Amour
l ne fut plus que Meſſire tout court.
ien ne reſta qu'une ferme au pauvre homme ;
t peu d'amis ; même amis, Dieu ſçait comme.
e plus zelé de tout ſe contenta,
omme chacun, de dire c'eſt dommage.
hacun le dit, & chacun s'en tint-là :
ar de prêter, à moins que ſur bon gage,
oint de nouvelle : on oublia les dons,
t le mérite, & les belles raiſons
)e Federic, & ſa premiére vie.

Le Proteſtant de Madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le Bal, la Comedie
Ne manqua point à cet heureux objet :
De maints tournois elle fut le ſujet ;
Faiſant gagner marchands de toutes guiſes,
Faiſeurs d'habits, & faiſeurs de deviſes,
Muſiciens, gens du ſacré valon :
Federic eut à ſa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence,
Qui n'employât pour débaucher le cœur
Du Cavalier, l'une un mot ſuborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelqu'autre avance
Mais tout cela ne faiſoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Helene favorable.
Concluſion, qu'il ne la pût fléchir.

Or en ce train de dépenſe effroyable,
Il envoya les Marquiſats au diable
Premiérement ; puis en vint au Comtez,
Titres par luy plus qu'aucuns regretez,
Et dont alors on faiſoit plus de conte.
De-là les monts chacun veut être Comte,
Ici Marquis, Baron peut-être ailleurs.
Je ne ſçay pas leſquels ſont les meilleurs :
Mais je ſçay bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé :
Prenez le titre, & laiſſez-moy la rente.

Clitie avoit auſſi beaucoup de bien.
Son mari même étoit grand terrien.
Ainſi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons; mais ſouffrit la dépenſe,
Et les cadeaux; ſans croire pour cela
Etre obligée à nulle récompenſe.
S'il m'en ſouvient, j'ay dit qu'il ne reſta
Au pauvre Amant rien qu'une métairie,
Chétive encor, & pauvrement bâtie.
Là Federic alla ſe confiner;
Honteux qu'on vît ſa miſere en Florence;
Honteux encor de n'avoir ſçû gagner
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par ſix ans de devoirs & de ſoins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à ſon peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres ſujets,
Plainte de luy ni grande ni petite.
Nôtre amoureux ſubſiſta comme il pût
Dans ſa retraite; où le pauvre homme n'eut
Pour le ſervir qu'une vieille édentée;
Cuiſine froide & fort peu fréquentée;
A l'écurie un cheval aſſez bon,
Mais non pas fin: ſur la perche un Faucon,
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt Marquis s'en alloit ſans valets
Sacrifiant à ſa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais
Des cruautez de Madame Clitie.

Ainsi vivoit le malheureux Amant ;
Sage si s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant ;
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit ; toûjours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui.
Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'Epoux dont les biens étoient grands
Avoit toûjours consideré sa femme ;
Par testament il déclare la Dame
Son héritiére, arrivant le décés
De l'enfançon ; qui peu de temps aprés
Devint malade. On sçait que d'ordinaire
A ses enfans mere ne sçait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux ;
Zele souvent aux enfans dangereux.
Celle-ci tendre & fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Luy demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce joüet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoy que l'on luy propose
Il le refuse ; & pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le Faucon
De Federic ; pleure & meine une vie
A faire gens de bon cœur détester :
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
Incontinent il faut l'executer,

i l'on ne veut l'ouïr toûjours crier.
)r il eſt bon de ſçavoir que Clitie,
, cinq cens pas de cette métairie,
.voit du bien, poſſedoit un Château:
.inſi l'enfant avoit pû de l'oiſeau
)uïr parler: on en diſoit merveilles;
)n en contoit des choſes nompareilles:
)ue devant luy jamais une perdrix
Ie ſe ſauvoit, & qu'il en avoit pris
'ant ce matin, tant cette apreſdînée:
on maître n'eût donné pour un treſor,
'n tel Faucon. Qui fut bien empêchée,
'e fut Clitie. Aller ôter encor
Federic l'unique & ſeule choſe
ui luy reſtoit! Et ſuppoſé qu'elle oſe
uy demander ce qu'il a pour tout bien,
uprés de luy méritoit-elle rien?
lle l'avoit payé d'ingratitude:
oint de faveurs; toûjours hautaine & rude
n ſon endroit. De quel front s'en aller
prés cela le voir & luy parler,
yant été cauſe de ſa ruïne?
'autre côté l'enfant s'en va mourir;
efuſe tout; tient tout pour médecine:
fin qu'il mange il faut l'entretenir
e ce Faucon: il ſe tourmente, il crie:
il n'a l'oiſeau c'eſt fait que de ſa vie.
es raiſons-ci l'emporterent enfin.
hez Federic la Dame un beau matin
en va ſans ſuite, & ſans nul équipage.

Federic

Federic prend pour un Ange des Cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux.
Mais cependant, il a honte, il enrage,
De n'avoir pas chez soy pour luy donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa Dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoy venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautez ont rendus amoureux !
Un Villageois, un haire, un miserable !
C'est trop d'honneur ; vôtre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos nôtre veuve repart :
Non non, Seigneur, c'est pour vous la visite.
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ay, dit-il, cuisinier ni marmite :
Que vous donner ? n'avez-vous pas du pain,
Reprit la Dame. Incontinent luy-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre Amant en ce besoin extrême
Void son Faucon, sans raisonner le prend,
Luy tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, & court de place en place.
Tandis la vieille a soin du demeurant ;
Foüille au bahu ; choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;
Met le couvert ; va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.

Pour abreger, on ſert la fricaſſée.
La Dame en mange, & feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme réſoud
De hazarder l'incivile Requête,
Et parle ainſi : Je ſuis folle, Seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur
Encor un coup : il ne m'eſt guere honnête
De demander à mon défunt Amant
L'oiſeau qui fait ſon ſeul contentement :
Doit-il pour moy s'en priver un moment ?
Mais excuſez une mere affligée,
Mon fils ſe meurt : il veut vôtre Faucon :
Mon procédé ne mérite un tel don :
La raiſon veut que je ſois refuſée.
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Vôtre repos, vôtre honneur, vôtre bien,
S'en ſont allez aux plaiſirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que vôtre propre vie.
A cet amour j'ay trés-mal répondu :
Et je m'en viens pour comble d'injuſtice
Vous demander... & quoi ? c'eſt temps perdu ;
Vôtre Faucon. Mais non, plûtôt périſſe
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaiſir ſi grand.
Souffrez ſans plus que cette triſte mere,
Aimant d'amour la choſe la plus chere
Que jamais femme au monde puiſſe avoir,
Un fils unique, une unique eſperance,
S'en vienne au moins s'acquiter du devoir
De la nature ; & pour toute allegeance

En vôtre ſein décharge ſa douleur.
Vous ſçavez bien par vôtre experience
Que c'eſt d'aimer, vous le ſçavez Seigneur.
Ainſi je crois trouver chez vous excuſe.
Helas ! reprit l'Amant infortuné,
L'oiſeau n'eſt plus ; vous en avez dîné.
L'oiſeau n'eſt plus ! dit la veuve confuſe.
Non, reprit-il, plût au Ciel vous avoir
Servi mon cœur, & qu'il eût pris la place
De ce Faucon ! mais le ſort me fait voir
Qu'il ne ſera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon pailler rien ne m'étoit reſté :
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ay vû l'oiſeau ; je l'ay tué ſans peine :
Rien coûte-il quand on reçoit ſa Reine ?
Ce que je puis pour vous eſt de chercher
Un bon Faucon ; ce n'eſt choſe ſi rare
Que dés demain nous n'en puiſſions trouver :
Non Federic, dit-elle, je déclare
Que c'eſt aſſez. Vous ne m'avez jamais
De vôtre amour donné plus grande marque.
Que mon fils ſoit enlevé par la parque,
Ou que le Ciel le rende à mes ſouhaits,
J'auray pour vous de la reconnoiſſance.
Venez me voir, donnez m'en l'eſperance.
Encore un coup venez nous viſiter :
Elle partit, non ſans luy preſenter
Une main blanche ; unique témoignage
Qu'Amour avoit amolli ce courage.

Le pauvre Amant prit la main, la baiſa.
Et de ſes pleurs quelque temps l'arroſa.
Deux jours apres l'enfant ſuivit le pere.
Le deüil fut grand : la trop dolente mere
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais comme il n'eſt peine d'ame ſi forte
Qu'il ne s'en faille à la fin conſoler ;
Deux Médecins la traiterent de ſorte
Que ſa douleur eut un terme aſſez court,
L'un fut le Temps, & l'autre fut l'Amour.
On épouſa Federic en grand' pompe ;
Non ſeulement par obligation ;
Mais qui plus eſt par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on ſe trompe
A cet exemple, & qu'un pareil eſpoir
Nous faſſe ainſi conſumer nôtre avoir.
Femmes ne ſont toutes reconnoiſſantes.
A cela prés ce ſont choſes charmantes.
Sous le Ciel n'eſt un plus bel animal.
Je n'y comprens le ſexe en general.
Loin de cela j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci quand elles ſont aimantes,
J'ay les deſſeins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à ſe pourvoir ailleurs.



LE PETIT CHIEN

Qui fecouë de l'argent & des pierreries.

LA clef du coffre fort & des cœurs c'eſt la mêm
Que ſi ce n'eſt celle des cœurs,
C'eſt du moins celle des faveurs.
Amour doit à ce ſtratagême
La plus grand' part de ſes exploits:
A-t-il épuiſé ſon carquois,
Il met tout ſon ſalut en ce charme ſuprême.
Je tiens qu'il a raiſon ; car qui hait les preſens?

Tou

Tous les humains en ſont friands,
inces, Rois, Magiſtrats : ainſi quand une belle
En croira l'uſage permis,
ıand Venus ne fera que ce que fait Themis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire ſans celle-là.

n Juge Mantoüan belle femme épouſa.
s'appelloit Anſelme ; on la nommoit Argie ;
ıi déja vieux barbon, elle jeune & jolie,
Et de tous charmes aſſortie.
Epoux non content de cela,
Fit ſi bien par ſa jalouſie,
u'il rehauſſa de prix celle-là qui d'ailleurs
Méritoit de ſe voir ſervie
Par les plus beaux & les meilleurs.
le le fut auſſi : d'en dire la maniére,
Et comment s'y prit chaque Amant,
ſeroit long ; ſuffit que cet objet charmant
:s laiſſa ſoûpirer, & ne s'en émût guere.

mour établiſſoit chez le Juge ſes loix ;
uand l'Etat Mantoüan, pour choſe de grand poids,
éſolut d'envoyer Ambaſſade au Saint Pere.
omme Anſelme étoit Juge, & de plus Magiſtrat,
Vivoit avec aſſez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas ſans réſiſter
u'au choix qu'on fit de lui conſentit le bon homme:

L'affaire

L'affaire étoit longue à traiter;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, & plus encor ; que ſçavoit-il combien ?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien :
Longue Ambaſſade & long voyage
Aboutiſſent à cocuage.
Dans cette crainte nôtre Epoux
Fit cette harangue à la Belle.
On nous ſépare Argie ; adieu, ſoyez fidéle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez le moi ; car entre nous
J'ai ſujet d'être un peu jaloux.
Que fait au tour de nôtre porte
Cette ſoûpirante cohorte ?
Vous me direz que juſqu'ici
La cohorte a mal réüſſi :
Je le crois ; cependant pour plus grande aſſurance,
Je vous conſeille en mon abſence
De prendre pour ſejour nôtre maiſon des champs :
Fuyez la Ville & les Amans,
Et leurs preſens;
L'invention en eſt damnable ;
Des machines d'Amour c'eſt la plus redoutable :
De tout temps le monde a vû Don
Etre le pere d'abandon.
Déclarez-lui la guerre ; & ſoyez ſourde, Argie,
A ſa ſœur la cajolerie.
Dés que vous ſentirez approcher les blondins,
Fermez vîte vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera ; je vous fais la maîtreſſe
I

e tout ce que le Ciel m'a donné de richesse :
enez, voilà les clefs de l'argent, des papiers ;
Faites-vous payer des fermiers ;
Je ne vous demande aucun conte :
Suffit que je puisse sans honte
pprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour qu'à vôtre Epoux
'ous garderez entiers pour son retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon homme :
Ielas il permettoit tous plaisirs, hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
on Epouse lui fit promesse solemnelle
D'être sourde, aveugle, & cruelle ;
Et de ne prendre aucun present :
l la retrouveroit au retour toute telle,
Qu'il la laissoit en s'en allant,
Sans nul vestige de Galant.

Anselme étant parti, tout aussi-tôt Argie
S'en alla demeurer aux champs ;
Et tout aussi-tôt les Amans
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya ; ces gens l'embarassoient,
L'atiédissoient, l'affadissoient,
L'endormoient en contant leur flâme :
Ils déplaisoient tous à la Dame,
Horsmis certain jeune blondin,
Bien fait, & beau par excellence ;
Mais qui ne pût par sa souffrance
Amener à son but cet objet inhumain.

Son

Son nom c'étoit Atis, ſon métier Paladin :
    Il ne plaignit en ſon deſſein
    Ni les ſoûpirs ni la dépenſe.
    Tout moyen par lui fut tenté :
Encor ſi des ſoûpirs il ſe fut contenté ;
    La ſource en eſt inépuiſable ;
    Mais de la dépenſe c'eſt trop.
Le bien de nôtre Amant s'en va le grand galop ;
    Voilà mon homme miſerable.
Que fait-il ? il s'éclipſe, il part, il va chercher
    Quelque deſert pour ſe cacher.
    En chemin il rencontre un homme,
Un Manant, qui foüillant avecque ſon bâton,
Vouloit faire ſortir un ſerpent d'un buiſſon ;
    Atis s'enquit de la raiſon.
C'eſt, reprit le Manant, afin que je l'aſſomme.
    Quand j'en rencontre ſur mes pas,
    Je leur fais de pareilles fêtes.
Ami, reprit Atis, laiſſe-le ; n'eſt-il pas
Créature de Dieu comme les autres bêtes ?
Il eſt à remarquer que nôtre Paladin
N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
Contre la gent reptile, & toute ſon eſpece.
    Dans ſes armes il en portoit ;
    Et de Cadmus il deſcendoit,
Celui-là qui devint ſerpent ſur ſa vieilleſſe.
Force fut au Manant de quitter ſon deſſein.
Le ſerpent ſe ſauva ; nôtre Amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, ſolitaire :

Le

Le ſilence y faiſoit ſa demeure ordinaire ;
    Hors quelque oiſeau qu'on entendoit,
    Et quelque Echo qui répondoit.
    Là le bonheur & la miſere
Ne ſe diſtinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité.
Son amour l'y ſuivit ; & cette ſolitude
Bien loin d'être un reméde à ſon inquiétude
    En devint même l'aliment
Par le loiſir qu'il eut d'y plaindre ſon tourment.
Il s'ennuya bien-tôt de ne plus voir ſa Belle.
Retournons, ce dit-il, puis que c'eſt nôtre ſort :
    Atis il t'eſt plus doux encor
    De la voir ingrate & cruelle,
    Que d'être privé de ſes traits,
    Adieu ruiſſeaux, ombrages frais,
    Chants amoureux de Philomele ;
Mon inhumaine ſeule attire à ſoi mes ſens :
Eloigné de ſes yeux je ne vois ni n'entends.
L'eſclave fugitif ſe va remettre encore
En ſes fers quoi que durs, mais helas ! trop cheris.
Il approchoit des murs qu'une Fée a bâtis,
Quand ſur les bords du Mince, à l'heure que l'Au-
  rore,
Commence à s'éloigner du ſejour de Thetis,
    Une Nimphe en habit de Reine,
Belle, majeſtueuſe, & d'un regard charmant,
Vint s'offrit tout d'un coup aux yeux du pauvre
  Amant

Qui rêvoit alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis que vous soyez heureux :
Je le veux, je le puis, étant Manto la Fée
Vôtre amie & vôtre obligée ;
Vous connoissez ce nom fameux.
Mantouë en tient le sien : jadis en cette terre,
J'ai posé la premiére pierre
De ces murs, en durée égaux aux bâtimens
Dont Memphis void le Nil laver les fondemens.
La Parque est inconnuë à toutes mes pareilles :
Nous operons mille merveilles ;
Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine :
Nous devenons serpens un jour de la semaine.
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine ?
C'étoit moi qu'un Manant s'en alloit assommer ;
Vous me donnâtes assistance :
Atis je veux pour récompense
Vous procurer la jouïssance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir, je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos presens
Argie & tous ses surveillans.
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde,
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point, c'est pour vous le tresor

Que

Que Lucifer me garde en ſa grotte profonde.
Vôtre Belle ſçaura quel eſt nôtre pouvoir.
Même pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faiſant mille tours ſur l'herbette;
Et vous en pelerin joüant de la muſette,
Me pourrez à ce ſon mener chez la beauté
Qui tient vôtre cœur enchanté.

Auſſi-tôt fait que dit; nôtre Amant & la Fée
Changent de forme en un inſtant:
Le voilà pelerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faiſant tours & ſautant.
Ils vont au Château de la Belle.
Valets & gens du lieu s'aſſemblent autour d'eux:
Le petit chien fait rage; auſſi fait l'amoureux;
Chacun danſe, & Guillot fait ſauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, & ſa Nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à ſon tour
Le Roy des épagneux, charmante créature,
Et vray miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danſe, il fait cent tours:
Madame en fera ſes amours;
Car veüille ou non ſon Maître, il faut qu'il le luy vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La Nourrice en fait la demande.
Le Pelerin ſans tant tourner
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la choſe;

Et voici ce qu'il luy propoſe.

Mon chien n'eſt point à vendre, à donner encor moins,
Il fournit à tous mes beſoins:
Je n'ay qu'à dire trois paroles,
Sa pate entre mes mains fait tomber à l'inſtant
Au lieu de puces des piſtoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant.
C'eſt un prodige enfin: Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoye.
Pourvû que j'aye cette joye
De coucher avec elle une nuit ſeulement,
Favori ſera ſien dés le même moment.

La propoſition ſurprit fort la Nourrice.
Quoy Madame l'Ambaſſadrice!
Un ſimple Pelerin! Madame à ſon chevet
Pourroit voir un bourdon! & ſi l'on le ſçavoit!
Si cette même nuit quelque Hôpital avoit
Hebergé le Chien & ſon Maître!
Mais ce Maître eſt bien fait, & beau comme le jour;
Cela fait paſſer en amour
Quelque bourdon que ce puiſſe être.
Atis avoit changé de viſage & de traits.
On ne le connut pas, c'étoient d'autres attraits.
La Nourrice ajoûtoit: à gens de cette mine
Comment peut-on refuſer rien?
Puis celui-ci poſſede un Chien
Que le Royaume de la Chine
Ne payeroit pas de tout ſon or:

Une

Une nuit de Madame auſſi c'eſt un treſor.
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à ſon Chien feignit de parler bas :
Il tombe auſſi-tôt dix ducats
Qu'à la Nourrice offre le Sire.
Il tombe encore un diamant.
Atis en riant le ramaſſe.
C'eſt, dit-il, pour Madame ; obligez-moy de grace
De le luy preſenter avec mon compliment.
Vous direz à ſon Excellence
Que je luy ſuis acquis. La Nourrice à ces mots
Court annoncer en diligence
Le petit Chien & ſa ſcience,
Le Pelerin & ſon propos.
Il ne s'en falut rien qu'Argie
Ne battît ſa Nourrice. Avoir l'effronterie
De luy mettre en l'eſprit une telle infamie !
Avec qui ? Si c'étoit encor le pauvre Atis !
Helas ! mes cruautez ſont cauſe de ſa perte.
Il ne me propoſa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un Roy cette choſe ſoufferte ;
Quelque don que l'on pût m'offrir,
Et d'un porte-bourdon je la pourrois ſouffrir,
Moy qui ſuis une Ambaſſadrice !
Madame, reprit la Nourrice,
Quand vous ſeriez Imperatrice,
Je vous dis que ce Pelerin
A dequoy marchander non pas une mortelle,
Mais la Déeſſe la plus belle.
Atis vôtre beau Paladin

Ne vaut pas ſeulement un doigt du perſonnage.
Mais mon mari m'a fait jurer!
Eh quoi? de lui garder la foi de mariage.
Bon jurer? ce ſerment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait? qui l'ira déclarer?
Qui le ſçaura? j'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainſi, j'oſe vous l'aſſurer,
Si ſur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle choſe eſt arrivée:
Cela nous fait-il empirer
D'une ongle ou d'un cheveu? non Madame il faut être
Bien habile pour reconnoître,
Bouche ayant employé ſon temps & ſes appas
D'avec bouche qui s'eſt tenuë à ne rien faire;
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce ſera toûjours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les treſors de l'Amour?
Pour celui qui je crois ne s'en ſervira guere;
Vous n'aurez pas grand' peine à fêter ſon retour.
La fauſſe vieille ſçût tant dire,
Que tout ſe réduiſit ſeulement à douter
Des merveilles du Chien, & des charmes du ſire:
Pour cela l'on les fit monter:
La Belle étoit au lit encore.
L'Univers n'eut jamais d'aurore
Plus pareſſeuſe à ſe lever.
Nôtre fin Pelerin traverſa la ruelle,
Comme un homme ayant vû d'autres gens que des Saints.

Son compliment parut, galand & des plus fins :
Il ſurprit & charma la Belle.
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A S. Jacques de Compoſtelle.
Cependant pour la régaler,
Le Chien à ſon tour entre en lice.
On eût vû ſauter Favori
Pour la Dame & pour la Nourrice,
Mais point du tout pour le Mari.
Ce n'eſt pas tout ; il ſe ſecoüe :
Auſſi-tôt perles de tomber,
Nourrice de les ramaſſer,
Soubrettes de les enfiler,
Pelerin de les attacher
A de certains bras, dont il loüe
La blancheur & le reſte. Enfin il fait ſi bien,
Qu'avant que partir de la place
On traite avec lui de ſon Chien.
On lui donne un baiſer pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit ; & la nuit vint,
Auſſi-tôt que le drôle tint
Entre ſes bras Madame Argie,
Il redevint Atis ; la Dame en fut ravie ;
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter Monſieur l'Ambaſſadeur.
Cette nuit eut des ſœurs, & même en trés-bon nombre.
Chacun s'en apperçût ; car d'enfermer ſous l'ombre
Une telle aiſe, le moyen ?

Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voye ?
A quelques mois de là le S. Pere renvoye
Anſelme avec force Pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens & les honneurs pleuvoient ſur ſa perſonne.
De ſon vicegerent il apprend tous les ſoins :
Bons certificats des voiſins :
Pour les Valets, nul ne lui donne
D'éclairciſſement ſur cela.
Monſieur le Juge interrogea
La Nourrice avec les Soubrettes
Sages perſonnes & diſcretes ;
Il n'en pût tirer ce ſecret.
Mais comme parmi les femelles
Volontiers le Diable ſe met,
Il ſurvint de telles querelles,
La Dame & la Nourrice eurent de tels debats,
Que celle-ci ne manqua pas
A ſe venger de l'autre, & déclarer l'affaire.
Dût-elle auſſi ſe perdre, il falut tout conter.
D'exprimer juſqu'où la colere
Ou plûtôt la fureur de l'Epoux pût monter,
Je ne tiens pas qu'il ſoit poſſible ;
Ainſi je m'en tairay : on peut par les effets
Juger combien Anſelme étoit homme ſenſible.
Il choiſit un de ſes Valets,
Le charge d'un billet, & mande que Madame
Vienne voir ſon Mari malade en la Cité :

La

La Belle n'avoit point ſon Village quitté :
L'époux alloit, venoit, & laiſſoit là ſa femme.
Il te faut en chemin écarter tous ſes gens,
Dit Anſelme au porteur de ces ordres preſſans,
La perfide a couvert mon front d'ignominie.
Pour ſatisfaction je veux avoir ſa vie.
    Poignarde-la; mais prend ton temps:
Tâche de te ſauver : voilà pour ta retraite;
Prend cet or : ſi tu fais ce qu'Anſelme ſouhaite,
    Et punis cette offenſe-là,
Quelque part que tu ſois rien ne te manquera.

    Le valet va trouver Argie,
    Qui par ſon Chien eſt avertie.
Si vous me demandez comme un Chien avertit;
    Je crois que par la jupe il tire;
    Il ſe plaint, il jappe, il ſoûpire,
Il en veut à chacun; pour peu qu'on ait d'eſprit,
    On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus; & tout bas il apprit
    Un tel peril à ſa Maîtreſſe.
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien:
Repoſez-vous ſur moi; j'en empêcherai bien
    Ce valet a l'ame traîtreſſe.
Ils étoient en chemin, prés d'un bois qui ſervoit
    Souvent aux voleurs de refuge:
Le Miniſtre cruel des vengeances du Juge
Envoye un peu devant le train qui les ſuivoit;
    Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La Dame diſparoît aux yeux du perſonnage:

Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'Epoux,
Lui conte le miracle; & ſon Maître en courroux
Va lui-même à l'endroit. O prodige! ô merveille!
Il y trouve un Palais de beauté ſans pareille:
Une heure auparavant c'étoit un champ tout nû.
Anſelme à ſon tour éperdu,
Admire ce Palais bâti, non pour des hommes,
Mais apparamment pour des Dieux:
Appartemens dorez, meubles trés-précieux,
Jardins & bois delicieux;
On auroit peine à voir en ce ſiécle où nous ſommes
Choſe ſi magnifique & ſi riante aux yeux.
Toutes les portes ſont ouvertes;
Les chambres ſans hôte, & deſertes;
Pas une ame en ce Louvre; excepté qu'à la fin
Un More trés-lippu, trés-hideux, trés-vilain,
S'offre aux regards du Juge, & ſemble la copie
D'un Eſope d'Ethiopie.
Nôtre Magiſtrat l'ayant pris
Pour le Balayeur du logis,
Et croyant l'honorer lui donnant cet office:
Cher ami, lui dit-il, apprend-nous à quel Dieu
Appartient un tel édifice;
Car de dire un Roi, c'eſt trop peu.
Il eſt à moi, reprit le More.
Nôtre Juge à ces mots ſe proſterne, l'adore,
Lui demande pardon de ſa témérité.
Seigneur, ajoûta-t-il, que vôtre Déïté
Excuſe un peu mon ignorance.

Certe

Certe tout l'Univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre ici. Le More lui répond :
Veux-tu que je t'en faſſe un don ?
De ces lieux enchantez je te rendray le Maître,
A certaine condition.
Je ne ris point ; tu pourras être
De ces lieux abſolu Seigneur,
Si tu me veux ſervir deux jours d'enfant d'honneur.
.... Entens-tu ce langage,
Et ſçais-tu quel eſt cette uſage ?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'Echanſon du Monarque des Dieux ?

Anſelme.

Ganimede ?

Le More.

Celui-là même.
Prend que je ſois Jupin le Monarque ſuprême ;
Et que tu ſois le Jouvenceau :
Tu n'eſt pas tout à fait ſi jeune ni ſi beau.

Anſelme.

Ah ! Seigneur, vous raillez, c'eſt choſe par trop ſure :
Regardez la vieilleſſe, & la magiſtrature.

Le More.

Moi railler ? point du tout.

Anſelme.

Seigneur.

Le More.

Ne veux-tu point ?

Anſelme.

Seigneur... Anſelme ayant examiné ce point

Consent à la fin au mystére.
Maudite amour des dons que ne fais-tu pas faire!
En Page incontinent son habit est changé:
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausse troussé
La barbe seulement demeure au personnage.
L'enfant d'honneur Anselme avec cet équipage
Suit le More par tout. Argie avoit ouï
Le Dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoit Manto la Fée,
Par son art métamorphosée,
Et par son art ayant bâti
Ce Louvre en un moment, par son art fait un Page.
Sexagenaire & grave. A la fin au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout d'un coup: est-ce Anselme, dit-elle
Que je vois ainsi déguisé?
Anselme? il ne se peut; mon œil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon?
C'est lui pourtant. Oh oh! Monsieur nôtre barbon,
Nôtre Législateur, nôtre homme d'ambassade,
Vous étes à cet âge homme de mascarade?
Homme de... la pudeur me défend d'achever.
Quoi vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultére!
Du moins n'ay-je pas pris un More pour Galant:
Tout me rend excusable, Atis, & son mérite,
Et la qualité du present.
Vous verrez tout incontinent

Si

Si femme qu'un tel don à l'amour ſolicite
Peut réſiſter un ſeul moment.
More devenez Chien. Tout auſſi-tôt le More
Redevient petit Chien encore.
Favori que l'on danſe ; à ces mots Favori
Danſe, & tend la pate au mari.
Qu'on faſſe tomber des piſtoles ;
Piſtoles tombent à foiſon :
Eh bien qu'en dites-vous ? ſont-ce choſes frivoles ?
C'eſt de ce Chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maiſon.
Puis faites-moi trouver au monde une Excellence,
Une Alteſſe, une Majeſté,
Qui refuſe ſa joüiſſance
A dons de cette qualité ;
Sur tout quand le donneur eſt bien fait, & qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé.
En échange du Chien l'on me vouloit moi-même ;
Ce que vous poſſedez de trop je l'ay donné ;
Bien entendu, Monſieur, ſuis-je choſe ſi chere ?
Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagere
Si je laiſſois aller tel Chien à ce prix-là.
Sçavez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà ?
Le Louvre pour lequel . . . mais oublions cela ;
Et n'ordonnez plus qu'on me tuë,
Moy qu'Atis ſeulement en ſes lacs a fait cheoir ;
Je le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattuë.
Touchez-là mon mari ; la paix ; car auſſi bien
Je vous défie ayant ce Chien :

Le fer, ni le poiſon pour moi ne ſont à craindre :
Il m'avertit de tout, il confond les jaloux ;
Ne le ſoyez donc point ; plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'aſſurer de nous.

Anſelme accorda tout : qu'eût fait le pauvre Sire ?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été Page. Un tel cas étant tû,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ſes franches coudées.
Argie en rendit grace : & compenſations
D'une & d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le Palais ? dira quelque critique.
Le Palais ? que m'importe ? il devint ce qu'il pût.
A moi ces queſtions ! ſuis-je homme qui ſe pique
D'être ſi régulier ? le Palais diſparut.
Et le Chien ? le Chien fit ce que l'Amant voulut.
Mais que voulut l'Amant ? cenſeur, tu m'importunes.
Il voulut par ce Chien tenter d'autres fortunes.
D'une ſeule conquête eſt-on jamais content ?
Favori ſe perdoit ſouvent :
Mais chez ſa premiére Maîtreſſe
Il revenoit toûjours. Pour elle, ſa tendreſſe
Devint bonne amitié. Sur ce pied nôtre Amant
L'alloit voir fort aſſidûment :
Et même en l'accommodement
Argie à ſon Epoux fit un ſerment ſincere

De

De n'avoir plus aucune affaire.
L'Epoux jura de ſon côté
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage ;
Et qu'il vouloit être foüetté
Si jamais on le voyoit Page.



PATÉ



PATE' D'ANGUILLE.

MESME beauté, tant ſoit exquiſe,
Raſſaſie, & ſoûle à la fin.
Il me faut d'un & d'autre pain;
Diverſité c'eſt ma deviſe.
Cette maîtreſſe un tantet bize
Rit à mes yeux; pourquoy cela?
C'eſt qu'elle eſt neuve; & celle-la
Qui depuis long-temps m'eſt acquiſe,
Blanche qu'elle eſt, en nulle guiſe
Ne me cauſe d'émotion.

Son

Son cœur dit oüi ; le mien dit non ;
D'où vient ? en voici la raiſon,
Diverſité c'eſt ma deviſe.
Je l'ay jà dit d'autre façon,
Car il eſt bon que l'on déguiſe,
Suivant la Loy de ce dicton,
Diverſité c'eſt ma deviſe.
Ce fut celle auſſi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle.
Il ſe trouva bien-tôt gueri
De l'amour qu'il avoit pour elle.
L'Hymen, & la poſſeſſion
Etcignirent ſa paſſion.
Un ſien Valet avoit pour femme
Un petit bec aſſez mignon :
Le maître étant bon compagnon,
Eut bien-tôt empaumé la Dame.
Cela ne plût pas au Valet,
Qui les ayant pris ſur le fait,
Vendiqua ſon bien de couchette,
A ſa moitié chanta goguette,
L'appella tout net & tout franc . . . .
Bien ſot de faire un bruit ſi grand
Pour une choſe ſi commune ;
Dieu nous gard de plus grand fortune !
Il fit à ſon Maître un ſermon.
Monſieur, dit-il, chacun la ſienne
Ce n'eſt pas trop ; Dieu & raiſon
Vous recommandent cette Antienne.
Direz-vous, je ſuis ſans Chrêtienne ?

Vous

Vous en avez à la maiſon
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine :
C'eſt pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut ſi gros Monſieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs ;
Je m'en rapporte aux connoiſſeurs :
Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
Qu'ainſi que vous je diſpoſaſſe
De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une Reine ne voudrois.
Mais puis qu'on ne ſçauroit défaire
Ce qui s'eſt fait, je voudrois bien,
(Ceci ſoit dit ſans vous déplaire,)
Que content de vôtre ordinaire
Vous ne goûtaſſiez plus du mien.
Le Patron ne voulut lui dire
Ni oüi ni non ſur ce diſcours ;
Et commanda que tous les jours
On mît aux repas, prés du ſire,
Un pâté d'Anguille ; ce mets
Lui châtoüilloit fort le palais.
Avec un appetit extrême
Une & deux fois il en mangea :
Mais quand ce vint à la troiſiéme,
La ſeule odeur le dégoûta.
Il voulut ſur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha.

Mon-

Monſieur, dit-on, nous le commande :
Tenez-vous-en à ce mets-là :
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire ?
M'en voilà ſoû, reprit le Sire.
Et quoi toûjours pâtez au bec !
Pas une Anguille de rôtie !
Pâtez tous les jours de ma vie !
J'aimerois mieux du pain tout ſec.
Laiſſez-moi prendre un peu du vôtre :
Pain de par Dieu, ou de par l'autre :
Au Diable ces pâtez maudits ;
Ils me ſuivront en Paradis,
Et par delà, Dieu me pardonne.
Le Maître accourt ſoudain au bruit,
Et prenant ſa part du déduit,
Mon Ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets ſi plein de bonté
Vous ſoyez ſi-tôt dégoûté.
Ne vous ay-je pas oüi dire
Que c'étoit vôtre grand ragoût ?
Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,
Vous ayez bien changé de goût ?
Qu'ay-je fait qui fût plus étrange ?
Vous me blâmez lors que je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant.
Mon doux Ami, je vous apprend
Que ce n'eſt pas une ſottiſe,
En fait de certains apetits,
De changer ſon pain blanc en bis :

Diver-

Diverſité c'eſt ma deviſe.
Quand le Maître eut ainſi parlé,
Le Valet fut tout conſolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque choſe encor là-deſſus:
Car aprés tout doit-il ſuffire
D'alleguer ſon plaiſir ſans plus?
J'aime le change; A la bonne heure,
On vous l'accorde; mais gagnez
S'il ſe peut les intéreſſez:
Cette voye eſt bien la meilleure:
Suivez-la donc. A dire vray,
Je croy que l'Amateur du change
De ce Conſeil tenta l'eſſay.
On dit qu'il parloit comme un Ange,
De mots dorez uſant toûjours:
Mots dorez font tout en Amours.
C'eſt une maxime conſtante:
Chacun ſçait quelle eſt mon entente:
J'ay rebatu cent & cent fois
Ceci dans cent & cent endroits,
Mais la choſe eſt ſi neceſſaire,
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et rediray juſques au bout,
Mots dorez en Amours font tout.
Ils perſuadent la Donzelle,
Son petit chien, ſa Demoiſelle,
Son Epoux quelquefois auſſi.
C'eſt le ſeul qu'il faloit ici
Perſuader; il n'avoit l'ame

Sourd

ourde à cette éloquence ; & Dame
.es Orateurs du temps jadis
N'en n'ont de telle en leurs écrits.
Nôtre jaloux devint commode.
Même on dit qu'il ſuivit la mode
De ſon Maître, & toûjours depuis
Changea d'objets en ſes déduits.
Il n'étoit bruit que d'avantures
Du Chrêtien & de Créatures.
Les plus nouvelles ſans manquer
Etoient pour luy les plus gentilles;
Par où le drôle en pût croquer,
Il en croqua, femmes & filles,
Nimphes, Griſettes, ce qu'il pût.
Toutes étoient de bonne priſe;
Et ſur ce point, tant qu'il vécut,
Diverſité fut ſa deviſe.

LE



LE MAGNIFIQUE.

UN peu d'eſprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de liberalité,
C'eſt en amour une triple machine
Par qui maint fort eſt bien-tôt emporté ;
Rocher fût-il ; rochers auſſi ſe prennent.
Qu'on ſoit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourſe ne tiennent ;
Je vous le dis, la place eſt au galant.
On la prend bien quelquefois ſans ces choſes.
Bon fait avoir néanmoins quelques doſes

D'en-

D'entendement, & n'être pas un ſot:
Quant à l'avare, on le hait : le magot
A grand beſoin de bonne rétorique :
La meilleure eſt celle du libéral.
Un Florentin nommé le Magnifique
La poſſedoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna ; bien l'avoit mérité :
Son train de vivre, & ſon honnêteté,
Ses dons ſur tout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel ; propre, bien fait, bien mis,
L'eſprit galant, & l'air des plus polis.
Il ſe piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le deſir :
Rien n'y manquoit, la gloire & le plaiſir.
Aldobrandin étoit de cette Dame
Mari jaloux ; non comme d'une femme,
Mais comme qui depuis peu jouïroit
D'une Filis. Cet homme la veilloit
De tous ſes yeux ; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce ſoin occupez :
Amour le rend, quand il veut, inutile ;
Ces Argus-là ſont fort ſouvent trompez.
Aldobrandin ne croyoit pas poſſible
Qu'il le fût onc ; il défioit les gens.
Au demeurant il étoit fort ſenſible
A l'intéreſt, aimoit fort les preſens.
Son concurrent n'avoit encor ſçû dire
Le moindre mot à l'objet de ſes vœux :

On

On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'Amoureux martire ;
(Car c'est toûjours une même chanson)
Si l'on l'eût sçû, qu'eût-on fait ? que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à nôtre pauvre Amant,
Il n'avoit sçû dire un mot seulement
Au Medecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre, & point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas,
Ni d'entrouïr la voix de sa Maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit nôtre assiégeant.
Je pense avoir déja dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à presens étoit ;
Non qu'il en fit, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un Cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas :
Il l'appelloit à cause de son pas
La haquenée. Aldobrandin le loüe :
Ce fut assez ; nôtre Amant proposa
De le troquer ; l'Epoux s'en excusa :
Non pas, dit-il, que je ne vous avoüe
Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchez
Je perds toûjours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit ; eh bien, faisons mieux ; ne troquez ;

Ma

Mais pour le prix du Cheval permettez
Que vous present j'entretienne Madame.
C'eſt un deſir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sçachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart d'heure ſans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là-deſſus ;
J'en ſuis d'avis ; je livreray ma femme ?
Ma foy mon cher gardez vôtre Cheval.
Quoi, vous preſent ? Moi preſent. Et quel mal
Encore un coup peut-il en la preſence
D'un mari fin comme vous arriver ?
Aldobrandin commence d'y rêver :
Et raiſonnant en ſoy ; quelle apparence
Qu'il en mévienne en effet moi preſent ?
C'eſt marché ſeur, il eſt fol ; à ſon dam ;
Que prétend-il ? pour plus grande aſſurance,
Sans qu'il le ſçache, il faut faire défenſe
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'Epoux, j'y conſens. La diſtance
De vous à nous, pourſuivit nôtre Amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y conſent encore :
Puis va querir ſa femme en ce moment.
Quand l'autre void celle-là qu'il adore,
Il ſe croit être en un enchantement.
Les ſaluts faits, en un coin de la ſale
Ils ſe vont ſeoir. Nôtre galant n'étale
Un long narré ; mais vient d'abord au fait.
Je n'ay le lieu ni le temps à ſouhait,
Com-

Commença-t-il ; puis je tiens inutile
De tant tourner, il n'eſt que d'aller droit.
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Vôtre beauté juſqu'au vif m'a touché.
Penſeriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,
De trop bon ſens. Si j'avois le loiſir,
Je ferois voir par les formes ma flâme,
Et vous dirois de cet ardent deſir
Tout le menu : mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, & me diſe aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en ſix mois,
Il me convient le faire en un quart d'heure :
Et plus encor ; car ce n'eſt pas-là tout.
Froid eſt l'Amant qui ne va juſqu'au bout,
Et par ſotiſe en ſi beau train demeure.
Vous vous taiſez ? pas un mot ! qu'eſt-ce là ?
Renvoirez-vous de la ſorte un pauvre homme ?
Le Ciel vous fit, il eſt vray, ce qu'on nomme
Divinité ; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie ?
Je vois, je vois, c'eſt une tricherie
De vôtre Epoux : il m'a joüé ce trait ;
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché : mais j'y ſçais un ſecret.
Rien n'y fera pour le ſeur ſa défenſe.
Je ſçauray bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil par ſon langage doux
Rompt à mon ſens quelque peu le ſilence.
J'y lis ceci. Ne croyez pas, Monſieur,

Que la Nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Jouxtes, tournois; devises, serenades,
M'ont avant vous déclaré vôtre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée;
Je vous diray que dés le premier jour
J'y répondis, & me sentis blessée
Du même trait; mais que nous sert ceci?
Ce qu'il nous sert? je m'en vais vous le dire:
Etant d'accord, il faut cette nuit ci
Goûter le fruit de ce commun martyre;
De vôtre Epoux nous vanger & nous rire;
Bref le payer du soin qu'il prend ici;
De ces fruits là le dernier n'est le pire.
Vôtre jardin viendra comme de cire:
Descendez-y; ne doutez du succés:
Vôtre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos doüagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jetter une robe fourrée
Sur vôtre dos, & viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée.
Je monteray par la cour du voisin:
Je l'ay gagné: la ruë est trop publique.
Ne craignez rien. Ah! mon cher Magnifique
Que je vous aime! & que je vous sçais gré
De ce dessein! venez, je descendray.
C'est vous qui parle; & plût au Ciel Madame,

Qu'on vous osât embrasser les genoux !
Mon Magnifique, à tantôt ; vôtre flâme
Ne craindra point les regards d'un jaloux
L'Amant la quitte ; & feint d'être en couroux ;
Puis tout grondant : Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin ; je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque personne
Que d'être avecque Madame que voilà.
Si vous trouvez Chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre sur ma parole.
Le mien hannit du moins ; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart d'heure
N'a qu'à parler ; j'en feray juste prix.
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toûjours quelque haute entreprise.
Nôtre féal vous lâchez trop tôt prise ;
Avec le temps on en viendroit à bout.
J'y tiendray l'œil ; car ce n'est pas-là tout ;
Nous y sçavons encor quelque rubrique :
Et cependant, Monsieur le Magnifique,
La haquenée est nettement à nous :
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dés aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs
Il n'y manqua, sur le soir ; & nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquerent.

Dire

Dire comment les choſes s'y paſſerent,
C'eſt un détail trop long ; Lecteur prudent
Je m'en remets à ton bon jugement.
La Dame étoit jeune, fringante, & belle,
L'Amant bien fait, & tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup ſur coup furent pris ;
Moins n'en valoit ſi gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux doüagnas, & bonne ſentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos ; Meſſire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet uſage.
Concluſion qu'il prit en cocuage
Tous ſes degrez : un ſeul ne lui manqua ;
Tant ſçût joüer ſon jeu la haquenée :
Content ne fut d'une ſeule journée
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
Trois jours entiers ; ſans doute ni ſcrupule.
J'en connois bien qui ne ſont ſi chanceux ;
Car ils ont femme, & n'ont Cheval ni Mule,
Sçachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.



LA MATRONE D'EPHESE.

S'IL est un conte usé, commun, & rebatu,
C'est celuy qu'en ces Vers j'accommode à ma
guise.
Et pourquoy donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déja produit assez d'écrits ?

Quell

Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes Vers je l'auray rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois
Une Dame en sagesse & vertus sans égale,
Et selon la commune voix,
Ayant sçû rafiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!
Chaque mere à sa brû l'alleguoit pour Patron?
Chaque époux la prônoit à sa femme cherie;
D'elle descendent ceux de la Prudoderie,
Antique & celebre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole;
Il mourut, & son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que cheri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci par ses cris mettoit tout en allarme;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs;

Bien qu'on ſçache qu'en ces malheurs
De quelque deſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toûjours moins forte que la plainte,
Toûjours un peu de faſte entre parmi les pleurs.
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée
Que tout a ſa meſure & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excés:
Chacun rendit par-là ſa douleur rengrégée.
Enfin ne voulant plus joüir de la clarté
Que ſon époux avoit perduë,
Elle entre dans ſa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers deſcenduë.
Et voyez ce que peut l'exceſſive amitié;
(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie)
Une eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entens bien; c'eſt à dire, en un mot
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et juſques à l'effet courageuſe & hardie.
L'eſclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entraimoient, & cette paſſion
Etoit crûë avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eut fourni deux modéles
D'une telle inclination.
Comme l'eſclave avoit plus de ſens que la Dame,
Elle laiſſa paſſer les premiers mouvemens
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs ſentimens.
Aux conſolations la veuve inacceſſible,
S'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible

De

De ſuivre le défunt aux noirs & triſtes lieux :
Le fer auroit été le plus court & le mieux,
Mais la Dame vouloit paître encore ſes yeux
Du treſor qu'enfermoit la biére,
Froide dépoüille, & pourtant chere
C'étoit-là le ſeul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de ſortes,
Nôtre veuve choiſit pour ſortir d'ici bas.
Un jour ſe paſſe & deux ſans d'autre nourriture
Que ſes profonds ſoûpirs, que ſes fréquens helas !
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le ſort, & toute la nature.
Enfin ſa douleur n'obmit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore une autre mort faiſoit ſa réſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien differemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un ſoldat bien récompenſé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par Ordonnance
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le ſoldat nonchalant, endormi
Rempliroit auſſi-tôt ſa place,
C'étoit trop de ſeverité ;
Mais la publique utilité

Défendoit que l'on fit au garde aucune grace.
Pendant la nuit il vid aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la Dame
Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoy ces cris, pourquoy ces pleurs,
Pourquoy cette triſte muſique.
Pourquoy cette maiſon noire & mélancolique.
Occupée à ſes pleurs ; à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles,
Le mort pour elle y répondit ;
Cet objet ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajoûta la ſuivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fut mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention ;
Et déja l'autre paſſion
Se trouvoit un peu ralentie :
Le temps avoit agi. Si la foy du ſerment
Pourſuivit le ſoldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moy manger ſeulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel temperament
Ne déplût pas aux deux femelles,
Concluſion qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé ;
Ce qu'il fit ; & l'eſclave eut le cœur fort tenté

De

De renoncer dés-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'eſt venu:
Qu'importe à vôtre époux que vous ceſſiez de vivre?
Croyez-vous que luy-même il fut homme à vous ſuivre
Si par vôtre trépas vous l'aviez prévenu?
Non Madame, il voudroit achever ſa carriére.
La nôtre ſera longue encor ſi nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biére?
Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.
On ne meurt que trop tôt; qui nous preſſe? attendons;
Quant à moy je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous ſervira-t-il d'en être regardée?
Tantôt en voyant les treſors
Dont le Ciel prit plaiſir d'orner vôtre viſage,
Je diſois, helas! c'eſt dommage,
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce diſcours flateur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit ſon temps; il tira
Deux traits de ſon carquois; de l'un il entama
Le Soldat juſqu'au vif; l'autre effleura la Dame:
Jeune & belle, elle avoit ſous ſes pleurs de l'éclat,
Et des gens de goût delicat
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.
Le garde en fut épris: les pleurs & la pitié,

Sorte d'amours ayant ſes charmes,
Tout y fit : Une belle alors qu'elle eſt en larmes
En eſt plus belle de moitié.
Voilà donc nôtre veuve écoutant la loüange,
Poiſon qui de l'amour eſt le premier degré ;
La voilà qui trouve à ſon gré
Celuy qui le luy donne ; il fait tant qu'elle mange.
Il fait tant que de plaire, & ſe rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toûjours par degrez, comme l'on peut penſer :
De l'un à l'autre il fait cette femme paſſer ;
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari ;
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant cheri.

Pendant cet hymenée un voleur ſe hazarde
D'enlever le dépôt commis aux ſoins du garde.
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;
Mais en vain, la choſe étoit faite.
Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſçachant où trouver retraite.
L'eſclave alors luy dit le voyant éperdu :
L'on vous a pris vôtre pendu ?
Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si Madame y conſent, j'y remedieray bien.
Mettons nôtre mort en la place,
Les paſſans n'y connoîtront rien.
La Dame y conſentit. O volages femelles !
La femme eſt toûjours femme, il en eſt qui ſont belles,

Il en eſt qui ne le ſont pas.
S'il en étoit d'aſſez fidéles,
Elles auroient aſſez d'appas.

Prudes vous vous devez défier de vos forces.
Ne vous vantez de rien. Si vôtre intention
Eſt de réſiſter aux amorces,
La nôtre eſt bonne auſſi; mais l'execution
Nous trompe également; témoin cette Matrone.
Et n'en déplaiſe au bon Petrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux
Qu'il en dût propoſer l'exemple à nos neveux
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on luy vid faire,
Qu'au deſſein de mourir mal conçû, mal formé;
Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une ſi grande affaire.
Cela luy ſauvoit l'autre; & tout conſideré,
Mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré.





BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

A
MADEMOISELLE
DE CHAMMELAY.

DE vôtre nom j'orne le frontiſpice
Des derniers Vers que ma Muſe à polis.
Puiſſe le tout, ô charmante Philis,

Aller

Aller ſi loin que nôtre los franchiſſe
La nuit des temps : nous la ſçaurons dompter,
Moy par écrire, & vous par reciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire ;
Vous regnerez long-temps dans la mémoire,
Aprés avoir régné juſques ici
Dans les eſprits, dans les cœurs même auſſi.
Qui ne connoît l'inimitable Actrice
Repreſentant ou Phedre, ou Berenice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur ?
Eſt-il quelqu'un que vôtre voix n'enchante ?
S'en trouve-t-il une autre auſſi touchante ?
Une autre enfin allant ſi droit au cœur ?
N'attendez-pas que je faſſe l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait ;
Comme il n'eſt point de grace qui n'y loge,
Ce ſeroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous feriez la premiere.
Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'euſſe plus préſumé ;
Mais en aimant qui ne veut être aimé,
Par des tranſports n'eſperant pas vous plaire,
Je me ſuis dit ſeulement vôtre ami ;
De ceux qui ſont Amans plus d'à demi :
Et plût au ſort que j'euſſe pû mieux faire !
Ceci ſoit dit : venons à nôtre affaire.

Un jour Satan, Monarque des enfers,
Faiſoit paſſer ſes ſujets en revûë.
Là confondus tous les états divers,

Princes

Princes & Rois, & la tourbe menuë,
Jettoient maint pleur, poussoient maint & maint cri
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en passant à chaque ame :
Qui t'a jettée en l'éternelle flame ?
L'une disoit, helas ! c'est mon mari ;
L'autre aussi-tôt répondoit c'est ma femme.
Tant & tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein Consistoire :
Si ces gens-ci disent la verité
Il est aisé d'augmenter nôtre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le verifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque demon plein d'art & de prudence ;
Qui non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre experience.
Le Prince ayant proposé sa sentence,
Le noir Senat suivit tout d'une voix.
De Belphegor aussi-tôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On luy donna mainte & mainte remise,
Toutes à vûë, & qu'en lieux differens
Il pût toucher par des correspondans.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs & les peines,

Bref

Bref ce qui ſuit nôtre condition,
Fut une annexe à ſa legation.
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours, & par ſon induſtrie,
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain temps:
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le Ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit;
Il n'en mit guere, un moment y conduit.
Nôtre Demon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe & de dépenſe.
Même il la crût propre pour le trafic.
Là ſous le nom du Seigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla, comme un riche homme;
Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtez
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptez,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa
Fut la loüange: Apollon l'encenſa;
Car il eſt maître en l'art de flaterie.
Diable n'eût onc tant d'honneurs en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit: il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits

Pour

Pour le gagner, tant ſauvage fût-elle :
Car de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main
Par les preſens s'aplanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ay jà dit, & le redis encor ;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.
Nôtre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux differens ;
L'un des époux ſatisfaits & contens,
Si peu rempli que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par luy-même.
Certaine fille à Florence étoit lors ;
Belle, & bien faite, & peu d'autres treſors ;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroiſſoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le Pere dit que Madame Honneſta,
C'étoit ſon nom, avoit eu juſques-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic preferer,
Et demandoit temps pour déliberer.
On en convient. Le pourſuivant s'applique
A gagner celle où ſes vœux s'adreſſoient.
Fêtes & bals, ſerenades, Muſique,
Cadeaux, feſtins, bien fort appetiſſoient,

Alte-

Alteroient fort le fonds de l'ambaſſade.
Il n'y plaint rien, en uſe en grand Seigneur,
S'épuiſe en dons: L'autre ſe perſuade
Qu'elle luy fait encor beaucoup d'honneur.
Concluſion qu'aprés forces prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un oüi de Madame Honneſta.
Auparavant le Notaire y paſſa:
Dont Belphegor ſe mocquant en ſon ame,
Hé quoy, dit-il, on acquiert une femme
Comme un Château! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raiſon: ôtez d'entre les hommes
La ſimple foy, le meilleur eſt ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous ſommes,
Dans les procés en prenant le revers.
Les ſi, les car, les Contrats ſont la porte
Par où la noiſe entra dans l'Univers:
N'eſperons pas que jamais elle en ſorte.
Solemnitez & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats,
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reſte eſt inutile.
Qu'ainſi ne ſoit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuſe, tout paſſe;
Chez les Amans tout plaît, tout eſt parfait;
Chez les Epoux tout ennuye, & tout laſſe.
Le devoir nuit, chacun eſt ainſi fait.
Mais, dira-t-on, n'eſt-il en nulles guiſes
D'heureux ménage? aprés meur examen,
J'appelle un bon, voir un parfait hymen,

Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point là c'est assez raisonné.
Dés que chez luy le Diable eût amené
Son épousée, il jugea par luy-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel demon:
Toûjours débats, toûjours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel que Madame Honnesta
Plus d'une fois les voisins éveilla:
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il luy falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle, un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse:
J'en ay regret, & si je faisois bien...
Il n'est pas seur qu'Honnesta ne fit rien:
Ces prudes là nous en font bien accroire.
Nos deux Epoux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement
D'Eté, d'Hyver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regreter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin Roderic épousa
La Parenté de Madame Honnesta,
Ayant sans cesse & le pere, & la mere,

: la grand' ſœur, avec le petit frere ;
e ſes deniers mariant la grand' ſœur,
: du petit payant le Precepteur.
n'ay pas dit la principale cauſe
e ſa ruïne infaillible accident ;
: j'oubliois qu'il eut un Intendant.
n Intendant ? qu'eſt-ce que cette choſe ?
définis cet être, un animal
ui comme on dit, ſçait pêcher en eau trouble,
: plus le bien de ſon maître va mal,
us le ſien croît, plus ſon profit redouble ;
ant qu'aiſément luy-même acheteroit
e qui de net au Seigneur reſteroit :
ont par raiſon bien & dûment déduite
n pourroit voir chaque choſe réduite
n ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
autre devint l'Intendant à ſon tour,
ar regagnant ce qu'il eut étant maître,
s reprendroient tous deux leur premier être.
e ſeul recours du pauvre Roderic,
n ſeul eſpoir, étoit certain trafic
u'il prétendoit devoir remplir ſa bourſe,
poir douteux, incertaine reſſource.
étoit dit que tout ſeroit fatal
nôtre époux, ainſi tout alla mal.
s agents tels que la plûpart des nôtres,
n abuſoient : il perdit un vaiſſeau,
: vid aller le commerce à vau-l'eau,
rompé des uns, mal ſervi par les autres.
emprunta. Quand ce vint à payer,

Et

Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force luy fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, ou de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez luy le tourmentoit,
Ses créanciers, & sa femme encor pire:
Qu'il n'y sçavoit remède que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon: iroit-on là le prendre?
Dame Honnesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre.
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Si-tôt que luy Matheo l'en prieroit;
Trois fois sans plus, & ce pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence:
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essay fut une fille unique
Où le Galand se trouvoit assez bien;
Mais Matheo moyennant grosse somme
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naples, il se transporte à Rome;
Saisit un corps: Matheo l'en bannit,
Le chasse encore: autre somme nouvelle.

Tr s

rois fois enfin, toûjours d'un corps femelle,
emarquez bien, nôtre Diable sortit.
e Roy de Naples avoit lors une fille,
onneur du sexe, espoir de sa famille:
laint jeune Prince étoit son poursuivant.
à d'Honnesta Belphegor se sauvant,
n ne le pût tirer de cet asile.
n'étoit bruit aux champs comme à la ville
ue d'un Manant qui chassoit les esprits.
ent mille écus d'abord luy sont promis.
ien affligé de manquer cette somme
Car les trois fois l'empêchoient d'esperer
Que Belphegor se laissât conjurer)
la refuse: il se dit un pauvre homme,
auvre pecheur, qui sans sçavoir comment,
ans dons du Ciel, par hazard seulement,
De quelques corps a chassé quelque Diable,
pparemment chetif, & miserable,
t ne connoît celui-ci nullement.
l a beau dire; on le force, on l'ameine,
On le menace, on luy dit que sous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
n un gibet, il faut que sa puissance
e manifeste avant la fin du jour.
Dés l'heure même on vous met en presence
Nôtre Demon & son Conjurateur.
D'un tel combat le Prince est spectateur.
Chacun y court; n'est fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet & la hart,

Cent

Cent mille écus bien comptez d'autre part.
Matheo tremble , & lorgne la finance.
L'eſprit malin voyant ſa contenance
Rioit ſous cape , alleguoit les trois fois ;
Dont Matheo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit , prioit , conjuroit avec larmes.
Le tout en vain : Plus il eſt en alarmes ,
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit
Que ſur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape , & meine à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance ,
Neceſſité luy ſuggera ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour ,
Ce qui fut fait , dequoy l'eſprit immonde
Un peu ſurpris au Manant demanda :
Pourquoy ce bruit ? coquin,qu'entens-je là ?
L'autre répond : C'eſt Madame Honneſta
Qui vous reclame , & va par tout le monde
Cherchant l'Epoux que le Ciel luy donna.
Incontinent le Diable décampa ,
S'enfuit au fonds des enfers , & conta
Tout le ſuccés qu'avoit eu ſon voyage.
Sire , dit-il, le nœud du mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres états.
Vôtre grandeur void tomber ici bas ,
Non par flocons , mais menu comme pluye ,
Ceux que l'hymen fait de ſa confrairie ,
J'ay par moy-même examiné le cas.
Non que de ſoy la choſe ne ſoit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux deſtin ;

[M]ais comme tout se corrompt à la fin,
[Pl]us beau fleuron n'est en vôtre Couronne.
[Sa]tan le crût: il fut récompensé;
[E]ncor qu'il eut son retour avancé;
[C]ar qu'eût-il fait? ce n'étoit pas merveilles
[Q]u'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles,
[T]oûjours le même, & toûjours sur un ton,
[Il] fût contraint d'enfiler la venelle;
[D]ans les enfers encore en change-t-on;
[L]'autre peine est à mon sens plus cruelle.
[J]e voudrois voir quelque Saint y durer.
[E]lle eût à Job fait tourner la cervelle.
[D]e tout ceci que prétens-je inferer?
[P]remierement je ne sçay pire chose
[Q]ue de changer son logis en prison:
[E]n second lieu, si par quelque raison
[V]ôtre ascendant à l'hymen vous expose,
[N]'épousez point d'Honnesta s'il se peut;
[N]'a pas pourtant une Honnesta qui veut.



LA



LA CLOCHETTE

Conte.

O Combien l'homme eſt inconſtant, divers,
Foible, leger, tenant mal ſa parole!
J'avois juré, même en aſſez beaux Vers,
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand juré? c'eſt ce qui me confond.
Depuis deux jours j'ay fait cette promeſſe.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un ſeul moment. Dieu ne fit la ſageſſe

Pou

Pour les cerveaux qui hantent les neuf ſœurs;
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'aſſez de douceurs,
Mais d'être ſurs, ce n'eſt là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Température pour accorder ce point;
Et ſuppoſé que quant à la matiére
J'euſſe failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme en tous cas?
Voyons ceci. Vous ſçaurez que naguere
Dans la Touraine un jeune Bachelier
(Interprétez ce mot à vôtre guiſe:
L'uſage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe griſe;
Ores ce ſont ſuppôts de Sainte Egliſe)
Le nôtre ſoit ſans plus un jouvençeau
Qui dans les prez, ſur le bord d'un ruiſſeau,
Vous cajeoloit la jeune Bachelette,
Aux blanches dents, aux pieds nûs, au corps gent,
Pendant qu'Io portant une clochette
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Nôtre galant vous lorgne une fillette.
De celles la que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y ſoit inhabile;
Même les loix ont avançé ce temps:
Les loix ſongeoient aux perſonnes de ville,
Bien que l'amour ſemble né pour les champs.
Le Bachelier déploya ſa ſcience.

Ce fut en vain ; le peu d'experience,
L'humeur farouche, ou bien l'averſion,
Ou tous les trois firent que la Bergere,
Pour qui l'amour étoit langue étrangere,
Répondit mal à tant de paſſion.
Que fit l'Amant ? croyant tout artifice
Libre en amours, ſur le coy de la nuit
Le compagnon détourne une geniſſe
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant non compté par la belle
(Jeuneſſe n'a les ſoins qui ſont requis)
Prit auſſi-tôt le chemin du logis.
Sa mere étant moins oublieuſe qu'elle,
Vid qu'il manquoit une piece au troupeau.
Dieu ſçait la vie ; elle tançe Iſabeau ;
Vous la renvoye ; & la jeune puçelle
S'en va pleurant, & demande aux Echos
Si pas un d'eux ne ſçait nulle nouvelle
De celle la, dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette ;
Puis il la prit, puis la faiſant ſonner
Il ſe fit ſuivre, & tant que la fillette
Au fonds d'un bois ſe laiſſa détourner.
Jugez lecteur quelle fut ſa ſurpriſe
Quand elle oüit la voix de ſon Amant.
Belle, dit-il, toute choſe eſt permiſe
Pour ſe tirer de l'amoureux tourment.
A ce diſcours la fille tout en tranſe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentez.
Nul n'accourut. O belles évitez
Le fonds des bois, & leur vaſte ſilence.



LE GLOUTON.

Conte tiré d'Athenée.

A Son ſouper un glouton,
Commande que l'on apprête
Pour luy ſeul un Eſturgeon,
Sans en laiſſer que la tête.
Il ſoupe ; il créve ; on y court :
On luy donne maints cliſteres.
On luy dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ſes affaires.

Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu ;
Et puis qu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson.





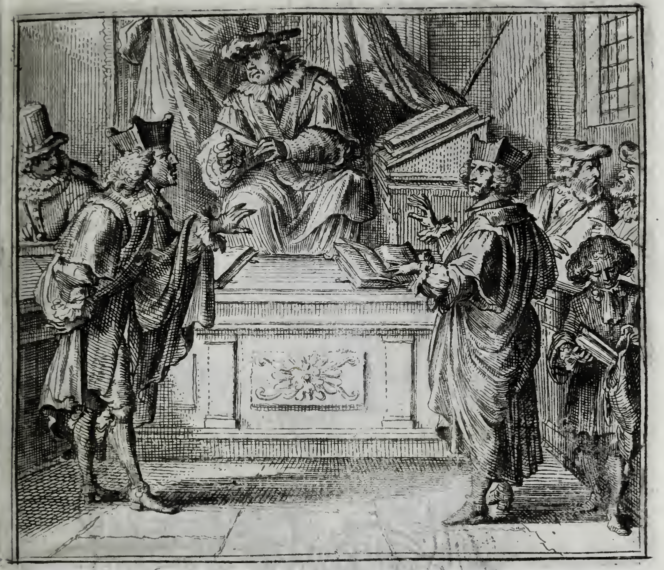
LES DEUX AMIS.

AXIOCUS avec Alcibiades
Jeunes, bien faits, galants, & vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il ? l'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la Donzelle,
Qu'il en nâquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Pût pratiquer les leçons de sa mere ;

Chacun des deux en voulut être Amant ;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
Frere, dit l'un, ah ! vous ne ſçauriez faire,
Que cet enfant ne ſoit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il eſt à vous compere :
Je prends ſur moy le hazard du peché.



LE



LE

JUGE DE MESLE.

DEUX Avocats qui ne s'accordoient point,
Rendoient perplex un Juge de Province.
Si ne pût onc découvrir le vray point;
Tant luy ſembloit que fut obſcur & mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur:
Du doigt les ſerre; il avoit bonne pince.
La longue échet ſans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gay comme un Prince.

La Cour s'en plaint, & le Juge repart:
Ne me blâmez, Meſſieurs, pour cet égard:
De nouveauté dans mon fait il n'eſt maille:
Maint d'entre vous ſouvent juge au hazard,
Sans que pour ce, tire à la courte-paille.





ALIX MALADE.

ALIX malade, & se sentant presser;
Quelqu'un luy dit, il faut se confesser:
Voulez-vous pas mettre en repos vôtre ame?
Oüi je le veux, luy répondit la Dame:
Qu'à Pere André l'on aille de ce pas;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un Messager y court en diligence;
Sonne au Couvent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander? luy dit-on.
C'est Pere André, celuy qui d'ordinaire

Entend Alix dans sa confession :
Vous demandez , reprit alors un Frere ,
Le Pere André le Confesseur d'Alix ?
Il est bien loin : Helas le pauvre Pere
Depuis dix ans confesse en Paradis.





LE BAISER RENDU.

GUILLOT passoit avec sa mariée.
Un Gentilhomme à son gré la trouvant
Qui t'a, dit-il, donné telle Epousée?
Que je la baise à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'instant.
Elle est, Monsieur, fort à vôtre service.
Le Monsieur donc fait alors son office
En appuyant; Perronnelle en rougit.
Huit jours aprés ce Gentilhomme prit
Femme à son tour: à Guillot il permit

Même faveur. Guillot tout plein de zele,
Puisque Monsieur, dit-il, est si fidéle,
J'ay grand regret, & je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.



ALIX



SOEUR JEANNE.

SOEUR Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en ſainte fille ;
Toûjours étoit en oraiſon ;
Et toûjours ſes Sœurs à la grille.
Un jour donc l'Abeſſe leur dit ;
Vivez comme Sœur Jeanne vit ;
Fuyez le monde & ſa ſequelle.
Toutes reprirent à l'inſtant :
Nous ſerons auſſi ſages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant.



IMITATION D'ANACREON.

O Toy qui peins d'une façon galante,
Maître paſſé dans Cytere & Paphos,
Fais un effort ; peins nous Iris abſente.
Tu n'as point vû cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'inſtruire en peu de mots,
Premierement mets des lys & des roſes ;
Aprés cela des Amours & des Ris.

Mais

Mais à quoy bon le détail de ces choſes ?
D'une Venus tu peux faire une Iris.
Nul ne ſçauroit découvrir le myſtere :
Traits ſi pareils jamais ne ſe ſont vûs :
Et tu pourras à Paphos & Cytere
De cette Iris refaire une Venus.





AUTRE IMITATION D'ANACREON.

J'Etois couché mollement ;
Et contre mon ordinaire
Je dormois tranquillement ;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :

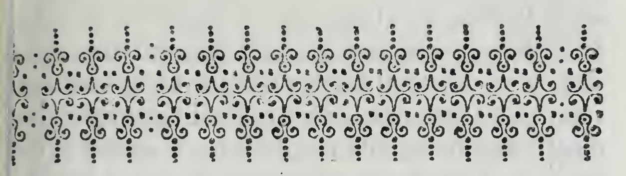
Le

Le vent, le froid, & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nû.
Moy charitable & bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu;
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le diray tantôt,
Repartit-il; car il faut
Qu'auparavant je m'essuye.
J'allume aussi-tôt du feu.
Il regarde si la pluye
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois;
Et de l'enfant prends les doigts;
Les réchauffe: & dans moy-même
Je dis; Pourquoy craindre tant?
Que peut-il? c'est un enfant:
Ma coüardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroy,
Que seroit-ce si chez moy
J'avois reçû Poliphême?
L'enfant, d'un air enjoüé,
Ayant un peu secoüé
Les piéces de son armure,
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toy bien de Climene,

Et de l'Amour ; c'eſt mon nom.
Ah ! je vous connois, luy dis-je,
Ingrat & cruel garçon,
Faut-il que qui vous oblige
Soit traite de la façon ?
Amour fit une gambade ;
Et le petit ſcelerat
Me dit, pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon état;
Mais ton cœur eſt bien malade.



DISSER



DISSERTATION SUR LA JOCONDE.

A Monsieur B. * * *

MONSIEUR,

Vôtre gageure eſt ſans doute fort plaiſante, & 'ay ri de tout mon cœur de la bonne foi avec la-quelle vôtre Ami ſoûtient une opinion auſſi peu aiſonnable que la ſienne : mais cela ne m'a point lu tout ſurpris ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les lus méchans Ouvrages ont trouvé de ſinceres pro-ecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de ombattre la raiſon à force ouverte. Et pour ne ous point citer ici d'exemples du commun ; il n'eſt pas que vous n'ayez oui parler du goût bizarre de cet Empereur qui préféra les écrits d'un je ne ſçay quel

quel Poëte, aux Ouvrages d'Homere, & qui ne vouloit pas que tous les hommes ensemble pendant prés de vingt siécles eussent eu le sens commun. Le sentiment de vôtre Ami a quelque chose d'aussi monstrueux. Et certainement quand je songe à la chaleur avec laquelle il va le Livre à la main défendre la Joconde de Mr. Boüillon, il me semble voir Marfise dans l'Arioste (puis qu'Arioste y a) qui veut faire confesser à tous les Chevaliers errans que cette Vieille qu'elle a en croupe est un chef-d'œuvre de beauté. Quoy qu'il en soit, s'il n'y prend garde, son opiniâtreté luy coûtera un peu cher ; & quelque mauvais passe-temps qu'il y ait pour luy à perdre cent pistolles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de sa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a raison de dire qu'il n'y a point de comparaison entre les deux Ouvrages dont vous étes en dispute ; puis qu'il n'y a point de comparaison entre un Conte plaisant, & une narration froide ; entre une invention fleurie & enjoüée, & une traduction seche & triste. Voilà en effet la proportion qui est entre ces deux Ouvrages. Monsieur de la Fontaine a pris à la verité son sujet d'Arioste ; mais en même temps il s'est rendu maître de sa matiére : ce n'est point une copie qu'il ait tirée un trait aprés l'autre sur l'original ; c'est un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste luy a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homere ; Terence, Menandre ; & le Tasse, Virgile ; Au contraire on peut

.eut dire de Monsieur B... que c'est un Valet timide qui n'oseroit faire un pas sans le congé de son Maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus suivre : c'est un Traducteur maigre & décharné, les plus belles fleurs qu'Arioste luy fournit deviennent seches entre ses mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'est ni Italien ni François.

Voilà à mon avis ce qu'on doit penser de ces deux Piéces. Mais je passe plus avant, & je soûtiens que non seulement la Nouvelle de Monsieur de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur, mais qu'elle est même plus agréablement contée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire sans doute, & je voy bien que par là je vais m'attirer sur les bras tous les amateurs de ce Poëte. C'est pourquoy vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, sans l'appuyer de quelques raisons.

Premierement donc je ne vois pas par quelle licence Poëtique Arioste a pû dans un Poëme heroïque & sérieux, mêler une fable & un conte de vieille, pour ainsi dire, aussi Burlesque qu'est l'Histoire de Joconde. *Je sçay bien*, dit un Poëte, grand Critique, *qu'il y a beaucoup de choses permises aux Poëtes & aux Peintres ; qu'ils peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination ; & qu'il ne faut pas toûjours les resserrer dans les bornes de la raison étroite & rigoureuse ; bien loin de leur vouloir ravir ce privilege, je le leur accorde pour*

pour eux, & je le demande pour moy. Ce n'e pas à dire toutefois qu'il leur ſoit permis pour cel de confondre toutes choſes, de renfermer dans u même corps mille eſpeces differentes, auſſi confuſe que les rêveries d'un malade, de mêler enſembl des choſes incompatibles, d'accoupler les Oiſeau avec les Serpens, les Tygres avec les Agneaux
Comme vous voyez, Monſieur, ce Poëte avoi fait le Procés à Arioſte plus de mille ans avan qu'Arioſte eût écrit. En effet ce corps compoſ de mille eſpeces differentes, n'eſt-ce pas propre ment l'image du Poëme de Roland le furieux Qu'y a-t-il de plus grave & de plus heroïque qu certains endroits de ce Poëme? Qu'y a-t-il d plus bas & de plus bouffon que d'autres? & ſan chercher ſi loin, peut-on rien voir de moins ſé rieux que l'Hiſtoire de Joconde & d'Aſtolfe? Le avantures de Buſcon & de Lazarille, ont-elle quelque choſe de plus extravagant? Sans menti une telle baſſeſſe eſt bien éloignée du goût de l'Antiquité; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu! ſi à la deſcente d'Enée dans l'Italie, il lu avoit fait conter par un Hôtelier l'Hiſtoire de Peau d'Ane, ou les contes de ma Mere l'Oye? Je di les contes de ma Mere l'Oye, car l'Hiſtoire de Joconde n'eſt guere d'un autre rang. Que ſi Homere a été blâmé dans ſon Odiſſée (qui eſt pourtant un Ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Ariſtote) ſi, dis-je, il a été repris par de fort habiles Critiques, pour avoir mêlé dans cet Ouvrage

vrage l'Hiſtoire des Compagnons d'Uliſſe changez en Pourceaux, comme étant indigne de la maeſté de ſon ſujet ; que diroient ces Critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un Poëme Heroïque ? N'auroient-ils pas raiſon de s'écrier, que i cela eſt reçû, le bon ſens ne doit plus avoir de uriſdiction ſur les Ouvrages d'eſprit, & qu'il ne aut plus parler d'Art ni de Régles ? Ainſi, Monieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconle de l'Arioſte, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais examinons un peu cette Hiſtoire en ellenême. Sans mentir j'ay de la peine à ſouffrir le érieux avec lequel Arioſte écrit un conte ſi bouffon. Vous diriez que non ſeulement, c'eſt une Hiſtoire trés-veritable, mais que c'eſt une choſe rés-noble & trés-heroïque qu'il va raconter : Et ertes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Aſtolfo Re de' Longobardi, quello
A cui laſciò il fratel monaco il Regno,
Fu ne la giovanezza ſua ſi bello,
Che mai poch' altri giunſero à quel ſegno.
N'havria à fatica un tal fatto à pennello
Appelle, Zeuſi, ò ſe v'è alcun più degno.

Le bon Meſſer Ludovico ne ſe ſouvenoit pas, ou plûtôt ne ſe ſoucioit pas du precepte de ſon Horace.

Verſibus

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il eſt certain que ce précepte eſt fondé ſur la pure raiſon, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une choſe grande en ſtile bas, auſſi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une Hiſtoire comique & abſurde en termes graves & ſérieux : à moins que ce ſérieux ne ſoit affecté tout exprés, pour rendre la choſe encore plus burleſque. Le ſecret donc en contant une choſe abſurde, eſt de s'énoncer d'une telle maniére, que vous faſſiez concevoir au Lecteur, que vous ne croyez pas vous-même la choſe que vous luy contez. Car alors il aide luy-même à ſe decevoir, & ne ſonge qu'à rire de la plaiſanterie agréable d'un Auteur qui ſe joüe & ne luy parle pas tout de bon. Et cela eſt ſi veritable, qu'on dit même aſſez ſouvent des choſes qui choquent directement la raiſon, & qui ne laiſſent pas néanmoins de paſſer, à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hyperbole d'un ancien Poëte Comique, pour ſe moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étenduë : *Il poſſedoit*, dit ce Poëte, *une terre à la Campagne qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacedemonien*, y a-t-il rien, ajoûte un Ancien Rheteur, de plus abſurde que cette penſée ? Cependant elle ne laiſſe pas de paſſer pour vray-ſemblable, parce qu'elle touche la paſſion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'eſt-ce pas en effet ce qui a rendu ſi agréables certaines Lettres de Voiture,

Voiture, comme celles du Brochet & de la Berne, dont l'invention est absurde d'elle-même, mais dont il a caché les absurditez par l'enjoûment de sa narration, & par la maniére plaisante dont il dit toutes choses? C'est ce que M. D. L. F. a observé dans sa Nouvelle, il a crû que dans un conte, comme celuy de Joconde, il ne faloit pas badiner sérieusement, il rapporte à la verité des avantures extravagantes, mais il les donne pour telles, par tout il rit & il jouë, & si le Lecteur luy veut faire un procés sur le peu de vray-semblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne va pas comme Arioste les appuyer par des raisons forcées, & plus absurdes encore que la chose même, mais il s'en sauve en riant, & en se joüant du Lecteur, qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortius; & melius magnas plerumq; secat res.

Ainsi lors que Joconde par exemple trouve sa Femme couchée entre les bras d'un Valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce Valet; comment est-ce donc qu'Arioste sauve cela? Il dit que la violence de l'amour ne luy permit pas de faire ce déplaisir à sa Femme.

Ma, da l'amor che porta al suo dispetto,
All'ingrata moglier, li fu interdetto.

K Voilà

Voilà, ſans mentir, un Amant bien parfait; & Celadon ni Silvandre ne ſont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plûtôt là une raiſon, non ſeulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit aſſez pour luy faire poignarder dans la rage ſa Femme, ſon Valet & ſoy-même. Puis qu'il n'y a point de paſſion plus tragique & plus violente que la jalouſie qui naît d'une extrême amour. Et certainement ſi les hommes les plus ſages & les plus moderez, ne ſont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette paſſion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter juſqu'à l'excés pour des ſujets fort legers; que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accés d'une jalouſie auſſi bien fondée que la ſienne? Etoit-il en état de garder encore des meſures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des ſentimens d'horreur & de mépris? M. D. L. F. a bien vû l'abſurdité qui s'en ſuivoit de là; il s'eſt donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'une amour Romaneſque & extravagant, cela ne ſerviroit de rien, & une paſſion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractere dont Joconde nous eſt dépeint, ni avec ſes avantures amoureuſes. Il l'a donc repreſenté ſeulement comme un homme perſuadé à fonds de la vertu & de l'honnêteté de ſa Femme: Ainſi quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette Femme, il peut fort bien par un ſentiment d'honneur, comme le ſuppoſe Mon-

ſieur

ſieur de la Fontaine n'en rien témoigner, puis qu'il n'y a rien qui faſſe plus de tort à un homme d'honneur en ces ſortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moindre bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié :
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne, &c.

Que ſi Arioſte n'a ſuppoſé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui luy vint en ſuite, cela n'étoit point neceſſaire, puis que la ſeule penſée d'un affront n'eſt que trop ſuffiſante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoûtez à toutes ces raiſons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous eſt repreſenté dans l'Arioſte, a quelque choſe de tragique, & qui ne vaut rien dans un conte pour rire : au lieu que la peinture d'un mari qui ſe réſout à ſouffrir diſcretement les plaiſirs de ſa femme, comme l'a dépeint Monſieur de la Fontaine n'a rien que de plaiſant & d'agréable, & c'eſt le ſujet ordinaire de nos Comedies. Arioſte n'a pas mieux

réüssi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roy l'abandonnement de sa femme avec le plus laid monstre de sa Cour. Il n'est pas vray-semblable que le Roy n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela ? Il dit que Joconde avant que de découvrir ce secret au Roy, le fit jurer sur le saint Sacrement, ou sur l'Agnus Dei, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable ? Et le saint Sacrement n'est-il pas là bien placé ? il n'y a que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, & de pareilles sottises ne se souffrent point en Latin ni en François. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurditez qui s'ensuivent de là ? Où est-ce que Joconde trouve si vîte une Hostie sacrée pour faire jurer le Roy ? Et quelle apparence qu'un Roy s'engage ainsi legerement à un simple Gentilhomme, par un serment si execrable ? Avoüons que M. D. L. F. s'est bien plus sagement tiré de ce pas par la plaisanterie de Joconde, qui propose au Roy pour le consoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Cesars qui avoient souffert un semblable malheur avec une constance toute heroïque, & peut-on en sortir plus agréablement qu'il fait par ces Vers ?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux luy seul que tout le sérieux de l'Arioste ? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pû. Et on peut dire de luy, ce que Quintilien dit de Demosthene : *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse*, Qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de son stile il tombe dans des bassesses à peine digne du Burlesque. En effet qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue Genealogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçût de sa femme en partant ? cette raillerie contre la Religion n'est-elle pas bien en son lieu ? Que peut-on voir de plus sale que cette Métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux, de laquelle Astolfe & Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur paillardise ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il employe à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit allé à Corneto.

Credeano che da lor si fosse tolto
Per gire à Roma, è gito era à Corneto.

Si M. D. L. F. avoit mis une semblable sottise dans toute sa piéce, trouveroit-il grace auprés de ses censeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son Ouvrage, quelques beautez qu'il eût eu d'ailleurs ?

mais certes il ne faloit pas apprehender cela de luy. Un homme formé comme je vois bien qu'il l'est, au goût de Terence & de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple & naturel, & ce que j'estime sur tout en luy, c'est une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoissent, & qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui à été tant estimée dans les écrits d'Horace & de Terence, à laquelle ils se sont étudiez particuliérement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait M. D. L. F. en beaucoup d'endroits : En effet c'est ce *molle* & ce *facetum*, qu'Horace attribuë à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples?

Marié depuis peu, content, je n'en sçay rien :
    Sa femme avoit de la jeunesse,
    De la beauté, de la delicatesse;
Il ne tenoit qu'à luy, qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit simplement que Joconde vivoit content avec sa femme, son discours auroit été assez froid, mais par ce doute où il s'embarasse luy-même, & qui ne veut pourtant dire que la même chose, il enjoüe sa narration, & occupe agréablement le Lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ses Eglogues, à propos de Médée,

Médée, à qui une fureur d'amour & de jalousie avoit fait tuer ses enfans :

Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.

Il en est de même encore de cette réflexion que fait M. D. L. F. à propos de la desolation que fait paroître la femme de Joconde quand son mari est prest à partir.

Vous autres bonnes gens auriez crû que la Dame,
Une heure aprés eut rendu l'ame;
Moy qui sçay ce que c'est que l'esprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne serviroit de rien pour convaincre vôtre ami; ces sortes de beautez sont de celles qu'il faut sentir, & qui ne se prouvent point, c'est ce je ne sçay quoy qui nous charme, & sans lequel la beauté même n'auroit ni grace, ni beauté; mais aprés tout c'est un je ne sçay quoy, & si vôtre ami est aveugle, je ne m'engage pas à luy faire voir clair : & c'est aussi pourquoy vous me dispenserez s'il vous plaît de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites; ce seroit combattre des Fantômes qui s'évanoüissent d'eux-mêmes, & je n'ay pas entrepris de dissiper toutes les chimeres

qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultez, dites-vous, qui vous ont été proposées par un fort galant homme, & qui sont capables de vous embarasser. La premiére regarde l'endroit où ce Valet d'Hôtellerie trouve moyen de coucher avec la commune Maîtresse d'Astolfe, & de Joconde, au milieu de ces deux Galants ; cette avanture, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle se passe dans une Hôtellerie où Astolfe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain, qui est une raison suffisante pour obliger ce Valet à ne point perdre de temps, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puisse être, pour jouïr de sa Maîtresse ; parce que s'il laisse echapper cette occasion, il ne la pourra plus recouvrer, au lieu que dans la Nouvelle de M. D. L. F. tout ce mistére arrive chez un Hôte où Astolfe & Joconde font un assez long séjour : ainsi ce Valet logeant avec celle qu'il aime, & étant avec elle tous les jours, vrai-semblablement il pouvoit trouver d'autres voyes plus sûres pour coucher avec elle, que celle dont il se sert. A cela je répons, que si ce Valet a recours à celle-ci, c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous est representé par M. D. L. F. & tel qu'il devoit être en effet, pour faire une entreprise comme celle-là, est fort capable de hasarder tout pour se satisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit

avoir

avoir un honnête homme. Il y auroit quelque chose à dire, si M. D. L. F. nous l'avoit representé comme un amoureux de Roman, tel qu'il est dépeint dans Arioste, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendresse & de passion qu'il lui met dans la bouche, sont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je soûtiens en second lieu que la même raison qui dans Arioste empêche tout un jour ce Valet & cette Fille de pouvoir executer leur volonté, cette même raison, dis-je, a pû subsister plusieurs jours, & qu'ainsi étant continuellement observez l'un & l'autre par les gens d'Astolfe & de Joconde, & par les autres Valets de l'Hôtellerie, il n'est pas en leur pouvoir d'accomplir leur dessein, si ce n'est la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. D. L. F. n'a-t-il point exprimé cela ? Je soûtiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela se suppose aisément de soi-même, & que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi par exemple quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puis que cela s'ensuit de là nécessairement. De même lors que dans la Nouvelle de M. D. L. F. la Fille dit au Valet qu'elle ne lui peut pas accorder sa demande, parce que si elle le faisoit, elle perdroit infailliblement l'anneau qu'Astolfe & Joconde lui avoient promis : il s'ensuit de là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder

demande ſans être découverte, autrement l'anneau n'auroit couru aucun riſque. Qu'étoit-il donc beſoin que M. D. L. F. allât perdre en paroles inutiles, le temps qui eſt ſi cher dans une narration ? On me dira peut-être que M. D. L. F. aprés tout n'avoit que faire de changer ici l'Arioſte, mais qui ne voit au contraire que par là il a évité une abſurdité manifeſte, c'eſt à ſçavoir ce marché qu'Aſtolfe & Joconde font avec leur Hôte par lequel ce Pere vend ſa Fille à beaux deniers contans. En effet ce marché n'a-t-il pas quelque choſe de choquant, ou plûtôt d'horrible ? Ajoûtez que dans la Nouvelle de Monſieur de la Fontaine, Aſtolfe & Joconde ſont trompez bien plus plaiſamment, parce qu'ils regardent tous deux cette Fille, qu'ils ont abuſée, comme une jeune innocente, à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiere leçon du plaiſir amoureux.

Au lieu que dans l'Arioſte c'eſt une infame qui va courir le païs avec eux, & qu'ils ne ſçauroient regarder que comme une garſe publique.

Je viens à la ſeconde objection. Il n'eſt pas vray ſemblable, vous a-t-on dit, que quand Aſtolfe & Joconde, prennent réſolution de courir enſemble le païs, le Roy dans la douleur où il eſt, ſoit le premier qui s'aviſe d'en faire la propoſition, & il ſemble qu'Arioſte ait mieux réüſſi de la faire

faire faire par Joconde. Je dis que c'eſt tout le contraire, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un ſimple Gentilhomme faſſe à un Roy une propoſition ſi étrange que celle d'abandonner ſon Royaume, & d'aller expoſer ſa perſonne en des Païs éloignez, puiſque même la ſeule penſée en eſt coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'eſprit d'un Roy, qui ſe voit ſenſiblement outragé en ſon honneur, & qui ne ſçauroit plus voir ſa Femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa Cour pour quelque temps, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne luy peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monſieur, voilà vos doutes aſſez bien réſolus ; ce n'eſt pas pourtant que de là je veüille inferer que Monſieur de la Fontaine ait ſauvé toutes les abſurditez qui ſont dans l'Hiſtoire de Joconde, il y auroit eu de l'abſurdité à luy-même d'y penſer ; ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement, puis qu'en effet toute cette Hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingenieuſe, continuée depuis un bout juſqu'à l'autre : ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur. Aprés tout néanmoins il faut avoüer que c'eſt à Arioſte qu'il doit ſa principale invention ; ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajoûtées de luy-même ne pûſſent entrer en paralelle avec tout

ce qu'il y a de plus ingenieux dans l'Hiſtoire de Joconde. Telle eſt l'invention du livre blanc que nos deux Avanturiers emporterent pour mettre les noms de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs vœux, car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du Conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante conteſtation qui s'émût entre Aſtolfe & Joconde pour le pucelage de leur commune Maîtreſſe, qui n'étoit pourtant que les reſtes d'un Valet. Mais, Monſieur, je ne veux point chicanner mal à propos, donnons ſi vous voulez à Arioſte toute la gloire de l'invention; ne lui dénions pas le prix qui lui eſt juſtement dû pour l'élégance, la netteté, & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu de mots; ne rabaiſſons point malicieuſement en faveur de nôtre Nation le plus ingenieux Auteur des derniers ſiécles, mais que les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchantent pas de telle ſorte qu'il nous empêche de voir les fautes de jugement qu'il a faites en pluſieurs endroits; & quelque harmonie de Vers dont il nous frappe l'oreille, confeſſons que Monſieur de la Fontaine ayant conté plus plaiſamment une choſe trés-plaiſante, il a mieux compris l'idée & le caractére de la narration.

Aprés cela, Monſieur, je ne penſe pas que vous vouluſſiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les defauts qui ſont dans la Piéce de Monſieur Boüillon, j'aimerois autant être condamné

né à faire l'analyse exacte d'une Chanson du Pont-neuf par les régles de la Poëtique d'Aristote. Jamais stile ne fut plus vicieux que le sien, & jamais stile ne fut plus éloigné de celui de Monsieur de la Fontaine. Ce n'est pas, Monsieur, que je veüille faire passer ici l'Ouvrage de Monsieur de la Fontaine pour un Ouvrage sans defauts ; je le tiens assez Galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer, & où ne s'en rencontre-t-il point ? Il suffit pour moi que le bon y passe infiniment le mauvais, & c'est assez pour faire un Ouvrage excellent.

Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Il n'en est pas ainsi de Monsieur Boüillon, c'est un Auteur sec & aride, toutes ses expressions sont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit, & bien qu'il bronche à chaque ligne, son Ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont, que pour l'esprit & le genie qui n'y est pas. Je ne doute point que vos sentimens en cela ne soient d'accord avec les miens, mais s'il vous semble que j'aille trop avant, je veux bien pour l'amour de vous me faire un effort, & en examiner seulement une page.

Astolfe Roi de Lombardie,
A qui son frere plein de vie

Laissa

Laiſſa l'Empire glorieux
Pour ſe faire Religieux:
Nâquit d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis, & le grand Apelle;
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que dites-vous de cette longue Periode ? n'eſt-ce pas bien entendre la maniére de conter, qui doit être ſimple & coupée, que de commencer une narration en Vers, par un enchaînement de paroles à peine ſupportable dans l'exorde d'une Oraiſon ?

A qui ſon frere *plein de vie.*

Plein de vie eſt une cheville, d'autant plus qu'il n'eſt pas du texte. Mr. Boüillon l'a ajoûté de ſa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laiſſa l'Empire *glorieux.*

Ne ſemble-t-il pas que ſelon Mr. Boüillon il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Romains, & qu'il a dit l'Empire *glorieux* comme un autre diroit l'Empire Ottoman ? ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là eſt une cheville, & une cheville groſſiere & ridicule.

Pour

Pour se faire Religieux.

Cette matiére de parler est basse, & nullement Poëtique.

Nâquit d'une forme si belle.

Pourquoy *nâquit* ? n'y a-t-il pas des gens qui naissent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la suite du temps ? & au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge en suite embellit ?

Que Zeuxis & *le grand* Apelle.

On peut bien dire qu'Apelle étoit un grand Peintre ; mais qui a jamais dit *le grand* Apelle ? cet épitete de *grand* tout simple ne se donne jamais qu'à des Conquerans & à nos Saints. On peut-bien appeller Ciceron un grand Orateur ; mais il seroit ridicule de dire le grand Ciceron ; & cela auroit quelque chose d'enflé & de puerile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis* pour demeurer sans épitete, tandis qu'Apelle est *le grand* Apelle ? sans mentir il est bien malheureux que la mesure du Vers ne l'ait pas permis, car il auroit été du moins le brave Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de si beau.

Il a voulu exprimer ici la penſée de l'Arioſte, que quand Zeuxis & Apellés auroient épuiſé tous leurs efforts pour peindre une beauté doüée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Aſtolfe. Mais qu'il y a mal réüſſi ! & que cette façon de parler eſt groſſiere ! *n'ont jamais rien fait de ſi beau, de leur Pinceau.*

Mais ſi ſa grace *ſans pareille.*

Sans pareille, eſt là une cheville ; & le Poëte n'a pas pû dire cela d'Aſtolfe, puis qu'il déclare dans la ſuite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que luy ; c'eſt à ſçavoir Joconde.

Etoit *du monde la merveille.*

Cette tranſpoſition ne ſe peut ſouffrir.

Ni les avantages que *donne*
Le Royal éclat de ſon ſang.

Ne diriez-vous pas que le ſang des Aſtolfes de Lombardie eſt ce qui donne ordinairement de l'éclat ? Il faloit dire, ni les avantages que luy donnoit le Royal éclat de ſon ſang.

Dans les *Italiques* Provinces.

Cette

Cette maniére de parler ſent le Poëme Epique, où même elle ne ſeroit pas fort bonne, & ne vaut rien du tout dans un Conte où les façons de parler doivent être ſimples & naturelles.

Elevoient *au deſſus des Anges.*

Pour parler François, il faloit dire, élevoient au deſſus de ceux des Anges.

Au prix des charmes *de ſon corps.*

De ſon corps; eſt dit baſſement, & pour rimer il faloit dire, *de ſa beauté.*

Si jamais il avoit vû *naître.*

Naître eſt maintenant auſſi peu neceſſaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fut comparable à luy.

Ne voilà-t-il pas un joli Vers?

Sire je crois que le Soleil
N'a jamais rien fait de pareil,
Si ce n'eſt mon Frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Boüillon s'eſt terriblement embaraſſé dans

dans ces termes de pareil, & de ſans pareil ; il a dit là bas que la beauté d'Aſtolfe n'a point de pareille, ici il dit que c'eſt la beauté de Joconde qui eſt ſans pareille : de là il conclud que la beauté ſans pareille du Roy, n'a de pareille que la beauté ſans pareille de Joconde. Mais ſauf l'honneur de l'Arioſte que Monſieur Boüillon a ſuivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puis qu'il n'eſt pas vray-ſemblable qu'un Courtiſan aille de but en blanc dire à un Roy qui ſe pique d'être le plus bel homme de ſon ſiécle, J'ay un Frere plus beau que vous. M. D. L. F. a bien fait d'éviter cela, & de dire ſimplement que ce Courtiſan prit cette occaſion de loüer la beauté de ſon Frere, ſans l'élever néanmoins au deſſus de celle du Roy. Comme vous voyez, Monſieur, il n'y a pas un Vers où il n'y ait quelque choſe à reprendre, & que Quintilien n'envoyât rebattre ſur l'enclume. Mais en voilà aſſez, & quelque réſolution que j'aye priſe d'examiner la page entiere, vous trouverez bon que je me faſſe grace à moy-même, & que je ne paſſe pas plus avant. Et que ſeroit-ce, bon Dieu ! ſi j'allois rechercher toutes les impertinences de cet Ouvrage, les mauvaiſes façons de parler, les rudeſſes, les incongruitez, les choſes froides & platement dites qui s'y rencontrent par tout ? Que dirions-nous *de ces murailles dont les ouvertures baillent* ? *De ces erremens qu'Aſtolfe & Joconde ſuivent dans les Païs Flamans* ? Suivre des erremens, juſte Ciel ! Quelle langue eſt-

est-ce là ? sans mentir, je suis honteux pour Monsieur de la Fontaine de voir qu'il ait pû être mis en paralelle avec un tel Auteur ; mais je suis encore plus honteux pour vôtre Ami, je le trouve bien hardi sans doute d'oser ainsi hazarder cent pistoles sur la foy de son jugement ; s'il n'a point de meilleure caution, & qu'il fasse souvent de semblables gagûres, il est au hazard de se ruïner. Voilà ; Monsieur, la maniére d'agir ordinaire des demi-Critiques ; de ces gens, dis-je, qui sous ombre d'un sens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, loüent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ay peur que vôtre Ami ne soit un peu de ce nombre, je luy pardonne cette haute estime qu'il fait de la piéce de M. B. je luy pardonne même d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet Ouvrage : mais je ne luy pardonne pas la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde confirmera son sentiment : Pense-t-il donc que trois des plus Galants hommes de France aillent de gayeté de cœur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens pour luy faire gagner cent pistoles ? Et depuis Midas d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde que celuy qu'il attend d'eux ? Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a assez long-temps que je vous entretiens, & ma Lettre pourroit à la fin passer pour une Dissertation prémé-

préméditée : Que voulez-vous ? c'eſt que vôtre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aiſe de vous juſtifier à vous-même le droit que vous avez ſur les cent piſtoles de vôtre Ami, j'eſpere que cela ſervira à vous faire voir avec combien de paſſion je ſuis, &c.

Fin de la Premiére Partie.



CONTES
ET
NOUVELLES
EN VERS.

De Monsieur DE LA FONTAINE.

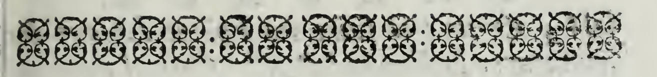
Nouvelle Edition enrichie de Tailles-Douces.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez HENRY DESBORDES dans le
Kalver-Straat, prés le Dam.

M. DC. LXXXV.



PREFACE DE L'AUTEUR,

Sur le second Tome de ces Contes.

VOICI les derniers Ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'Auteur ; & par consequent la derniére occasion de justifier ses hardiesses, & les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des Vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision ; ni en général de ces sortes de négligences qu'il ne se pardonneroit pas lui-même en un autre genre de Poësie ; mais qui sont inséparables, pour ainsi dire, de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de Contes en de longs détours, en des recits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles ; & lui feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands su-

jets, & ne pas faire un Poëme Epique des avantures de Renaud d'Aſt. Quand celui qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le ſoin & l'exactitude qu'on lui demande; outre que ce ſoin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y eſt moins néceſſaire, & que cela contrevient aux préceptes de Quintilien; encore l'Auteur n'auroit-il pas ſatisfait au principal point, qui eſt d'attacher le Lecteur, de le réjouïr, d'attirer malgré lui ſon attention, de lui plaire enfin. Car, comme l'on ſçait, le ſecret de plaire ne conſiſte pas toûjours en l'ajuſtement; ni même en la régularité: Il faut du piquant & de l'agréable, ſi l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautez réguliéres qui ne touchent point, & dont perſonne n'eſt amoureux? Nous ne voulons pas ôter aux modernes la loüange qu'ils ont méritées. Le beau tour de Vers, le beau langage, la juſteſſe, les bonnes rimes ſont des perfections en un Poëte; cependant que l'on conſidere quelques-unes de nos Epigrammes où tout cela ſe rencontre; peut-être y trouvera-t-on beaucoup moins de ſel, j'oſerois dire encore, bien moins de graces, qu'en celles de Marot & de Saint Gelais; quoy que les Ouvrages de ces derniers ſoient preſque tout pleins de ces mêmes

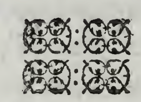
fautes

fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'étoient pas des fautes en leur siécle, & que ç'en sont de trés-grandes au nôtre. A cela nous répondons par un même raisonnement, & disons, comme nous avons déja dit, que ç'en seroit en effet dans un autre genre de Poësie, mais que ce n'en sont point dans celuy-cy. Feu Monsieur de Voiture en est le garend. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractére de Marot. Car nôtre Auteur ne prétend pas que la gloire luy en soit dûë, ni qu'il ait mérité non plus de grands applaudissemens du public pour avoir rimé quelques Contes. Il s'est véritablement engagé dans une carriere toute nouvelle, & l'a fournie le mieux qu'il a pû; prenant tantôt un chemin, tantôt l'autre; & marchant toûjours plus assurément quand il a suivi la maniére de nos vieux Poëtes, Quorum in hac re imitari neglegentiam exoptat, potius quam istorum diligentiam. *Mais en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagez à l'examiner: & peut-être n'a ce pas été inutilement; car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'Auteur se donne*

de tailler dans le bien d'autrui ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les nouvelles même les plus connuës, ne s'en trouvant point d'inviolable pour luy. Il retranche, il amplifie, il change les incidens & les circonstances, quelquefois le principal évenement & la suite : enfin ce n'est plus la même chose ; c'est proprement une Nouvelle Nouvelle ; & celuy qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoître son propre ouvrage. Non sic decet contaminari fabulas, *diront les Critiques. Et comment ne le diroient-ils pas ? Ils ont bien fait le même reproche à Terence ; mais Terence s'est moqué d'eux ; & a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmy les sujets qu'il a tirez de Menandre, comme Sophocle & Euripide ont mêlé du leur parmy ceux qu'ils ont tirez des Ecrivains qui les précédoient, n'épargnant Histoire ni Fable où il s'agissoit de la bienséance & des régles du Dramatique. Ce privilége cessera-t-il à l'égard des Contes faits à plaisir ? & faudra-t-il avoir d'orénavant plus de respect, & plus de Religion, s'il est permis d'ainsi dire, pour le mensonge, que les Anciens n'en ont eu pour la vérité ? Jamais ce qu'on appelle un bon Con-*

te ne passe d'une main à l'autre sans recevoir quelque nouvel embellissement. D'où vient donc, nous pourra-t-on dire, qu'en beaucoup d'endroits l'Auteur retranche au lieu d'encherir? Nous en demeurons d'accord, & il le fait pour éviter la longueur & l'obscurité, deux defauts intolerables dans ces matiéres, le dernier sur tout: car si la clarté est recommandable en tous les Ouvrages de l'esprit, on peut dire qu'elle est nécessaire dans les recits, où une chose, la plûpart du temps: est la suite & la dépendance d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important; en sorte que si le fil vient une fois à se rompre, il est impossible au Lecteur de le renoüer. D'ailleurs, comme les narrations en Vers sont trés-mal-aisées, il se faut charger de circonstance le moins qu'on peut: Par ce moyen vous vous soulagez vous-même, & vous soulagez aussi le Lecteur, à qui l'on ne sçauroit manquer d'apprêter des plaisirs sans peine. Que si l'Auteur a changé quelques incidens, & même quelque catastrophe, ce qui préparoit cette catastrophe & la nécessite de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a crû que dans ces sortes de Contes chacun devoit être content à la fin: cela plaît au Lecteur;

ƈteur ; à moins qu'on ne luy ait rendu les personnes trop odieuſes: mais il n'en faut point venir là ſi l'on peut, ni faire rire & pleurer dans une même Nouvelle. Cette bigarrure déplaît à Horace ſur toutes choſes : il ne veut pas que nos compoſitions reſſemblent aux croteſques, & que nous faſſions un ouvrage moitié femme moitié poiſſon. Ce ſont les raiſons générales que l'Auteur a euës : on en pourroit encore alleguer de particuliéres, & défendre chaque endroit ; mais il faut laiſſer quelque choſe à faire à l'habileté & à l'Indulgence des Leƈteurs. Ils ſe contenteront donc de ces raiſons-ci. Nous les aurions miſes un peu plus en jour, & fait valoir davantage, ſi l'étenduë des Préfaces l'avoit permis.



LES



LES OYES DE FRERE PHILIPPE

Nouvelle tirée de Bocace.

JE dois trop au beau ſexe ; il me fait trop d'honneur
De lire ces recits ; ſi tant eſt qu'il les liſe.

Pourquoy non ? c'eſt aſſez qu'il condamne en ſon cœur
Celles qui ſont quelque ſottiſe.
Ne peut-il pas ſans qu'il le diſe,
Rire ſous-cape de ces tours:
Quelque avanture qu'il y trouve ?
S'ils ſont faux, ce ſont vains diſcours;
S'ils ſont vrais, il les deſaprouve.
Iroit-il aprés tout s'alarmer ſans raiſon
Pour un peu de plaiſanterie ?
Je craindrois bien plûtôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maiſon.
Chaſſez les ſoûpirans, Belles, ſouffrez mon Livre;
Je réponds de vous corps pour corps:
Mais pourquoy les chaſſer ? ne ſçauroit-on bien vivre
Qu'on ne s'enferme avec les morts ?
Le monde ne vous connoît gueres,
S'il croit que les faveurs ſont chez vous familieres:
Non pas que les heureux amans
Soient ni Phenix ni corbeaux blancs;
Auſſi ne ſont-ce fourmilleres.
Ce que mon Livre en dit, doit paſſer pour chanſons.
J'ay ſervi des beautez de toutes les façons:
Qu'ay je gagné ? trés-peu de choſe;
Rien. Je m'aviſerois ſur le tard d'être cauſe
Que la moindre de vous commit le moindre mal.
Contons; mais contons bien; c'eſt le point principal;
C'eſt tout: à cela prés, Cenſeurs, je vous conſeille
De dormir comme moy ſur l'une & l'autre oreille.

Cen-

Censurez tant qu'il vous plaira
Méchans vers, & phrases méchantes;
Mais pour bons tours, laissez-les là ;
Ce sont choses indifferentes ;
Je n'y vois rien de perilleux.
Les meres, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n'ay pas fait, mon Livre iroit le faire !
Beau sexe, vous pouvez le lire en seureté ;
Mais je voudrois m'être acquité
De cette grace par avance.
Que puis-je faire en récompense ?
Un conte où l'on va voir vos appas triompher :
Nulle précaution ne les pût étouffer.
Vous auriez surpassé le Printemps & l'Aurore
Dans l'esprit d'un garçon ; si dés ses jeunes ans,
Outre l'éclat des Cieux, & les beautez des champs,
Il eût vû les vôtres encore.
Aussi dés qu'il les vid il en sentit les coups ;
Vous surpassâtes tout ; il n'eut d'yeux que pour vous;
Il laissa les Palais : enfin vôtre personne
Luy parût avoir plus d'attraits,
Que n'en auroient à beaucoup prés
Tous les joyaux de la Couronne.
On l'avoit dés l'enfance élevé dans un bois.
Là son unique compagnie
Consistoit aux oiseaux : leur aimable harmonie
Le desennuyoit quelquefois.
Tout son plaisir étoit cet innocent ramage :

Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école si sauvage
Son pere l'amena dés ses plus tendres ans.
Il venoit de perdre sa mere ;
Et le pauvre garçon ne connut la lumiere ,
Qu'afin qu'il ignorât les gens.
Il ne s'en figura pendant un fort long-temps
Point d'autres que les habitans
De cette forêt ; c'est à dire
Que des loups , des oiseaux , enfin ce qui respire
Pour respirer sans plus , & ne songer à rien.
Ce qui porta son pere à fuir tout entretien ,
Ce furent deux raisons ou mauvaises ou bonnes;
L'une la haine des personnes ,
L'autre la crainte ; & depuis qu'à ses yeux
Sa femme disparut s'envolant dans les Cieux ,
Le monde luy fut odieux :
Las d'y gémir , & de s'y plaindre ,
Et par tout des plaintes ouïr ,
Sa moitié le luy fit par son trépas haïr ,
Et le reste des femmes craindre.
Il voulut être hermite ; & destina son fils
A ce même genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis ,
Il s'en va seul , sans compagnie ,
Que celle de ce fils qu'il portoit dans ses bras :
Au fonds d'une forest il arrête ses pas.
(Cet homme s'appelloit Philippe , dit l'histoire)
Là par un saint motif , & non par humeur noire ,
Nôtre Hermite nouveau cache avec trés-grand soin
Cent

Cent choſes à l'enfant ; ne luy dit prés ni loin
Qu'il fût au monde aucune femme,
Aucuns deſirs, aucun amour ;
Au progrés de ſes ans réglant en ce ſejour
La nourriture de ſon ame.
A cinq il luy nomma des fleurs, des animaux ;
L'entretint de petits oiſeaux ;
Et parmi ce diſcours aux enfans agréable,
Mêla des menaces du diable ;
Luy dit qu'il étoit fait d'une étrange façon :
La crainte eſt aux enfans la premiere leçon.
Les dix ans expirez, matiére plus profonde
Se mit ſur le tapis : un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé ;
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans luy fut enſeigné,
Tout autant que l'on pût, l'Auteur de la nature ;
Et rien touchant la créature.
Ce propos n'eſt alors déja plus de ſaiſon
Pour ceux qu'au monde on veut ſouſtraire ;
Telle idée en ce cas eſt fort peu neceſſaire.
Quand ce fils eut vingt ans, ſon pere trouva bon
De le mener à la Ville prochaine.
Le Vieillard tout caſſé ne pouvoit plus qu'à peine
Aller querir ſon vivre : & luy mort aprés tout
Que feroit ce cher fils ? comment venir à bout
De ſubſiſter ſans connoître perſonne ?
Les loups n'étoient pas gens qui donnaſſent l'aumô-
ne.
Il ſçavoit bien que le garçon

N'auroit de luy, pour heritage,
Qu'une besace & qu'un bâton :
C'étoit un étrange partage.
Le pere à tout cela songeoit sur ses vieux ans.
Au reste il étoit peu de gens
Qui ne luy donnassent la miche.
Frere Philippe eût été riche
S'il eût voulu. Tous les petits enfans
Le connoissoient ; & du haut de leur tête
Ils crioient ; Aprêtez la quête,
Voilà Frere Philippe. Enfin dans la Cité
Frere Philippe souhaité
Avoit force dévots ; de dévotes pas une ;
Car il n'en vouloit point avoir.
Si-tôt qu'il crût son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le meine voir
Les gens de bien, & tente la fortune.
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.
Voilà nos Hermites partis.
Ils vont à la Cité superbe, bien bâtie,
Et de tous objets assortie :
Le Prince y faisoit son sejour.
Le jeune homme tombé des nuës
Demandoit, Qu'est-ce là ? ce sont des gens de Cour.
Et là ? ce sont Palais. Ici ? ce sont statuës.
Il consideroit tout : quand de jeunes beautez
Aux yeux vifs, aux traits enchantez,
Passerent devant luy ; dés-lors nulle autre chose
Ne pût ses regards attirer.
Adieu Palais ; adieu ce qu'il vient d'admirer :

Voici bien pis, & bien une autre cauſe
D'étonnement.
Ravi comme en extaſe à cet objet charmant,
Qu'eſt-ce là, dit-il à ſon pere,
Qui porte un ſi gentil habit?
Comment l'appelle-t-on? ce diſcours ne plût guere
Au bon Vieillard, qui répondit:
C'eſt un oiſeau qui s'appelle Oye.
O l'agréable oiſeau! dit le fils plein de joye.
Oye, helas chante un peu, que j'entende ta voix.
Ne pourroit-on point te connoître?
Mon pere je vous prie & mille & mille fois,
Menons en une en nôtre bois;
J'auray ſoin de la faire paître.





RICHARD MINUTOLO.

Nouvelle tirée de Bocace.

C'EST de tout temps qu'à Naples on a vû
Régner l'amour & la galanterie.
De beaux objets cet Etat est pourvû,
Mieux que pas un qui soit en Italie.
Femmes y sont qui font venir l'envie
D'être amoureux quand on ne voudroit pas.

Une

Une ſur tout ayant beaucoup d'appas
Eut pour amant un jeune Gentilhomme,
Qu'on appelloit Richard Minutolo :
Il n'étoit lors de Paris juſqu'à Rome
Galant qui ſçût ſi bien le numero.
Force luy fut ; d'autant que cette belle
(Dont ſous le nom de Madame Catelle
Il eſt parlé dans le Decameron)
Fut un long-temps ſi dure & ſi rebelle,
Que Minutol n'en ſçût tirer raiſon.
Que fait-il donc ? comme il voit que ſon zele
Ne produit rien, il feint d'être gueri ;
Il ne va plus chez Madame Catelle ;
Il ſe déclare amant d'une autre belle ;
Il fait ſemblant d'en être favori.
Catelle en rit ; pas grain de jalouſie.
Sa concurrente étoit ſa bonne amie :
Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis,
Minutolo pour lors de la partie,
Comme en paſſant mit deſſus le tapis
Certain propos de certaines coquettes,
Certain mari, certaines amourettes,
Qu'il controuva ſans perſonne nommer ;
Et fit ſi bien que Madame Catelle
De ſon époux commence à s'allarmer,
Entre en ſoupçon, prend le morceau pour elle.
Tant en fut dit, que la pauvre femelle,
Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut ſçavoir de ſon défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,

De quelles gens il entendoit parler ;
Qui, quoy, comment, & ce qu'il vouloit dire.
Vous avez eu, luy dit-il, trop d'empire
Sur mon eſprit pour vous diſſimuler.
Vôtre mari voit Madame Simone :
Vous connoiſſez la galande que c'eſt :
Je ne le dis pour offenſer perſonne ;
Mais il y va tant de vôtre interêt,
Que je n'ay pû me taire davantage.
Si je vivois deſſous vôtre ſervage,
Comme autrefois, je me garderois bien
De vous tenir un ſemblable langage,
Qui de ma part ne ſeroit bon à rien.
De ſes amans toûjours on ſe méfie.
Vous penſeriez que par ſupercherie
Je vous dirois du mal de vôtre époux ;
Mais grace à Dieu je ne veux rien de vous.
Ce qui me meut n'eſt du tout que bon zele.
Depuis un jour j'ay certaine nouvelle
Que vôtre époux chez Janot le Baigneur
Doit ſe trouver avecque ſa Donzelle.
Comme Janot n'eſt pas fort grand Seigneur,
Pour cent ducats vous luy ferez tout dire ;
Pour cent ducats il fera tout auſſi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire,
Qu'au rendez-vous trouvant vôtre mari,
Il ſera pris ſans s'en pouvoir dédire.
Voici comment. La Dame a ſtipulé,
Qu'en une chambre, où tout ſera fermé,
L'on les mettra ; ſoit craignant qu'on n'ait vûë

Sur

Sur le Baigneur ; ſoit que ſentant ſon cas,
Simone encor n'ait toute honte bûë.
Prenez ſa place , & ne marchandez pas :
Gagnez Janot ; donnez-luy cent ducats ;
Il vous mettra dedans la chambre noire ;
Non pour jeûner , comme vous pouvez croire :
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.
Ne parlez point, vous gâteriez l'hiſtoire,
Et vous verrez comme tout en ira.

L'expedient plût trés-fort à Catelle.
De grand dépit Richard elle interrompt.
Je vous entends, c'eſt aſſez , luy dit-elle,
Laiſſez-moy faire ; & le drôle & ſa belle
Verront beau jeu , ſi la corde ne rompt.
Penſent-ils donc que je ſois quelque buze ?
Lors pour ſortir elle prend une excuſe ;
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout : ſi l'on en prend en France
Pour obliger en de ſemblables cas ;
On peut juger avec grande apparence,
Qu'en Italie on n'en refuſe pas.
Pour tout carquois, d'une large eſcarcelle
En ce païs le Dieu d'amour ſe ſert.
Janot en prend de Richard, de Catelle ;
Il en eût pris du grand diable d'enfer.
Pour abreger, la choſe s'execute
Comme Richard s'étoit imaginé.
Sa maîtreſſe eut d'abord quelque diſpute

Avec Janot qui fit le réſervé :
Mais en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne luy demande.
Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend ſeul de ſa bande ;
Entre en la chambre ; & n'y trouve aucuns trous
Par où le jour puiſſe nuire à ſa flâme.
Guéres n'attend : il tardoit à la Dame
D'y rencontrer ſon perfide d'époux,
Bien préparée à lui chanter ſa game.
Pas n'y manqua, l'on peut s'en aſſurer.
Dans le lieu dit Janot la fit entrer.
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher :
Point de mari ; point de Dame Simone ;
Mais au lieu d'eux Minutol en perſonne,
Qui ſans parler ſe mit à l'embraſſer.
Quant au ſurplus je le laiſſe à penſer :
Chacun s'en doute aſſez ſans qu'on le die.
De grand plaiſir nôtre amant s'extaſie.
Que ſi le jeu plût beaucoup à Richard ;
Catelle auſſi, toute rancune à part,
Le laiſſa faire, & ne voulut mot dire.
Il en profite, & ſe garde de rire ;
Mais toutefois ce n'eſt pas ſans effort.
De figurer le plaiſir qu'à le Sire,
Il me faudroit un eſprit bien plus fort.
Premiérement il jouït de ſa belle ;
En ſecond lieu il trompe une cruelle ;
Et croit gagner les pardons en cela.
Mais à la fin Catelle s'emporta.

C'eſt

C'eſt trop ſouffrir, Traître, ce lui dit-elle,
Je ne ſuis pas celle que tu prétens.
Laiſſe-moi là ; ſinon à belles dents
Je te déchire, & te ſaute à la vûë.
C'eſt donc cela que tu te tiens en mûë,
Fais le malade, & te plains tous les jours;
Te réſervant ſans doute à tes amours.
Parle, méchant, dis-moi, ſuis-je pourvûë
De moins d'appas? ay-je moins d'agrément,
Moins de beauté que ta Dame Simone?
Le rare oiſeau! O la belle friponne!
T'aimois-je moins? je te hais à preſent;
Et plût à Dieu que je t'euſſe vû pendre.
Pendant cela Richard pour l'appaiſer
La careſſoit, tâchoit de la baiſer;
Mais il ne pût; elle s'en ſçût défendre.
Laiſſe-moi là, ſe mit-elle à crier;
Comme un enfant penſes-tu me traiter?
N'approche point, je ne ſuis plus ta femme:
Rends-moy mon bien; va-t-en trouver ta Dame:
Va déloyal, va-t-en, je te le dis.
Je ſuis bien ſotte, & bien de mon païs,
De te garder la foy de mariage:
A quoy tient-il, que pour te rendre ſage,
Tout ſur le champ je n'envoye querir
Minutolo qui m'a ſi fort chérie?
Je le dévrois afin de te punir;
Et ſur ma foy j'en ay preſque l'envie.
A ce propos le galand éclata.
Tu ris, dit-elle, ô Dieux! quelle inſolence!

Rougi-

Rougira-t-il ? voyons ſa contenance.
Lors de ſes bras la Belle s'échappa ;
D'une fenêtre à tâtons approcha ;
L'ouvrit de force ; & fut bien étonnée
Quand elle vit Minutol ſon Amant.
Elle tomba plus d'à demi-pâmée.
Ah ! qui t'eût crû, dit-elle, ſi méchant !
Que dira-t-on ! me voilà diffamée.
Qui le ſçaura ? dit Richard à l'inſtant ;
Janot eſt ſeur ; j'en répons ſur ma vie.
Excuſez donc ſi je vous ay trahie :
Ne me ſçachez mauvais gré d'un tel tour :
Adreſſe, force, & ruſe, & tromperie,
Tout eſt permis en matiére d'amour.
J'étois réduit avant ce ſtratagême
A vous ſervir ſans plus pour vos beaux yeux :
Ay-je failli de me payer moy-même ?
L'euſſiez-vous fait ? non ſans doute ; & les Dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.
Je ſuis content ; vous n'étes point coupable ;
Eſt-ce dequoy paroître inconſolable ?
Pourquoy gemir ? j'en connois, Dieu merci,
Qui voudroient bien qu'on les trompât ainſi.
Mais ce diſcours n'appaiſa point Catelle.
Elle ſe mit à pleurer tendrement.
En cet état elle parût ſi belle,
Que Minutol de nouveau s'enflâmant
Luy prit la main. Laiſſe-moy, luy dit-elle :
Contente-toy ; veux-tu donc que j'appelle
Tous les voiſins, tous les gens de Janot ?

Ne

Ne faites point, dit-il, cette folie;
Vôtre plus court eſt de ne dire mot.
Pour de l'argent, & non par tromperie,
(Comme le monde eſt à preſent bâti)
L'on vous croiroit venuë en ce lieu-ci.
Que ſi d'ailleurs cette ſupercherie
Alloit jamais juſqu'à vôtre mari,
Quel déplaiſir! ſongez-y je vous prie;
En des combats n'engagez point ſa vie;
Je ſuis du moins auſſi mauvais que luy.
A ces raiſons enfin Catelle cede.
La choſe étant, pourſuit-il, ſans remède,
Le mieux ſera que vous-vous conſoliez.
N'y penſez plus. Si pourtant vous vouliez......
Mais banniſſons bien loin toute eſperance;
Jamais mon zele & ma perſeverance
N'ont eu de vous que mauvais traitement.
Si vous vouliez, vous feriez aiſément
Que le plaiſir de cette jouïſſance
Ne ſeroit pas, comme il eſt, imparfait:
Que reſte-t-il? le plus fort en eſt fait.
Tant bien ſçût dire, & prêcher, que la Dame
Sechant ſes yeux, raſſerenant ſon ame,
Plus doux que miel à la fin l'écouta.
D'une faveur en une autre il paſſa;
Eut un ſoûris, puis aprés autre choſe,
Puis un baiſer, puis autre choſe encor;
Tant que la belle, aprés un peu d'effort,
Vient à ſon point, & le drôle en diſpoſe.
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été

Car-

Car quand l'amour d'un & d'autre côté
Veut s'entremettre, & prend part à l'affaire,
Tout va bien mieux, comme m'ont aſſuré
Ceux que l'on tient ſçavans en ce myſtere.

Ainſi Richard jouït de ſes amours,
Vécut content, & fit force bons tours,
Dont celui-ci peut paſſer à la montre.
Pas ne voudrois en faire un plus ruſé.
Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fuſſe aviſé!





LES CORDELIERS
DE CATALOGNE.

Nouvelle tirée des cent Nouvelles Nouvelles.

JE vous veux conter la besogne
Des Cordeliers de Catalogne ;
Besogne où ces Peres en Dieu
Témoignerent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente,

Et

Et crût y gagner Paradis.
Telles gens par leurs bons avis,
Mettent à bien les jeunes ames,
Tirent à ſoy filles & femmes,
Se ſçavent emparer du cœur,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainſi qu'on peut croire,
Et qu'on verra par cette Hiſtoire.

Au temps que le ſexe vivoit
Dans l'ignorance, & ne ſçavoit
Gloſer encor ſur l'Evangile,
(Temps à cotter fort difficile)
Un eſſaim de Freres Mineurs,
Pleins d'appetit, & beaux dîneurs,
S'alla jetter dans une Ville,
En jeunes Beautez trés-fertile.
Pour des Galants, peu s'en trouvoit;
De vieux maris, il en pleuvoit.
A l'abord une Confrerie
Par les bons Peres fut bâtie :
Femme n'étoit qui n'y courût,
Qui ne s'en mît, & qui ne crût,
Par ce moyen être ſauvée :
Puis quand leur foy fut éprouvée,
On vint au veritable point.
Frere André ne marchanda point;
Et leur fit ce beau petit prêche.
Si quelque choſe vous empêche
D'aller tout droit en Paradis,

C'eſt

C'eſt d'épargner pour vos maris,
Un bien dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur néceſſaire;
Sans que jamais il vous ait plû,
Nous faire part du ſuperflû.
Vous me direz que nôtre uſage
Répugne aux dons du Mariage;
Nous l'avoüons, & Dieu merci
Nous n'aurions que voir en ceci,
Sans le ſoin de vos conſciences.
La plus griéve des offences,
C'eſt d'être ingrate: Dieu l'a dit.
Pour cela Satan fut maudit.
Prenez-y garde; & de vos reſtes
Rendez grace aux bontez céleſtes,
Nous laiſſant dîmer ſur un bien,
Qui ne vous coûte preſque rien.
C'eſt un droit, ô troupe fidéle,
Qui vous témoigne nôtre zéle;
Droit autentique & bien ſigné,
Que les Papes nous ont donné;
Droit enfin, & non pas aumône:
Toute femme doit en perſonne
S'en acquiter trois fois le mois,
Vers les Enfans de Saint François.
Cela fondé ſur l'Ecriture:
Car il n'eſt bien dans la Nature,
(Je le répéte, écoutez-moi)
Qui ne ſubiſſe cette Loi
De reconnoiſſance & d'hommage:

Or les œuvres de mariage
Etant un bien, comme ſçavez,
Ou ſçavoir chacune devez,
Il eſt clair que dîme en eſt dûë.
Cette dîme ſera reçûë
Selon nôtre petit pouvoir.
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience:
N'en faites point de conſcience;
Nous ſommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aiſes ici bas.
Au reſte il eſt bon qu'on vous diſe,
Qu'entre la chair & la chemiſe
Il faut cacher le bien qu'on fait:
Tout ceci doit être ſecret,
Pour vos maris & pour tout autre.
Voici trois beaux mots de l'Apôtre
Qui font à nôtre intention:
Foy, charité, diſcrétion.

Frere André par cette éloquence
Satisfit fort ſon audience,
Et paſſa pour un Salomon;
Peu dormirent à ſon Sermon.
Chaque femme, ce dit l'hiſtoire,
Garda trés-bien dans ſa mémoire,
Et mieux encor dedans ſon cœur
Le diſcours du Prédicateur.
Ce n'eſt pas tout, il s'execute:
Chacune accourt; grande diſpute

qui la premiére payra.
ainte Bourgeoiſe murmura
u'au lendemain on l'eût remiſe.
: nôtre Mere Saint Egliſe,
e ſçachant comme renvoyer
et eſcadron preſt à payer,
ıt contrainte enfin de leur dire:
e par Dieu ſouffrez qu'on reſpire;
'en eſt aſſez pour le preſent;
n ne peut faire qu'en faiſant.
églez vôtre temps ſur le nôtre;
ujourd'hui l'une, & demain l'autre.
'out avec ordre, & croyez-nous:
'n en va mieux quand on va doux.

Le ſexe ſuit cette ſentence.
ımais de bruit pour la quittance;
'rop bien quelque collation;
t le tout par dévotion.
uis de trinquer à la Commere.
e laiſſe à penſer quelle chére
aiſoit alors Frere Frapart.
'el d'entr'eux avoit pour ſa part
)ix jeunes femmes bien payantes,
riſques, gaillardes, attrayantes.
'el aux douze & quinze paſſoit.
'rere Roc à vingt ſe chauſſoit.
'ant & ſi bien que les Donſelles,
'our ſe montrer plus ponctuelles,
'ayoient deux fois aſſez ſouvent:

Dont

Dont il avint que le Couvent,
Las enfin d'un tel Ordinaire,
Aprés avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou ſix mois entiers,
Eût fait crédit bien volontiers :
Mais les Donſelles ſcrupuleuſes,
De s'acquiter étoient ſoigneuſes,
Croyant faillir en retenant,
Un bien à l'Ordre appartenant.
Point de dîmes accumulées :
Il s'en trouva de ſi zélées,
Que par avance elles payoient.
Les beaux Peres n'expédioient
Que les fringuantes & les Belles,
Enjoignant aux ſempiternelles
De porter en bas leur tribut :
Car dans ces dîmes de rebut
Les Lais trouvoient encor à frire.
Bref à peine il ſe pourroit dire
Avec combien de charité
Le tout étoit executé.

Il avint qu'une de la bande,
Qui vouloit porter ſon offrande,
Un beau ſoir, en chemin faiſant,
Et ſon mari la conduiſant,
Lui dit : Mon Dieu , j'ay quelque affaire
Là dedans avec certain Frere ;
Ce ſera fait dans un moment.
L'Epoux répondit bruſquement,

Quoy ?

Quoy ? quelle affaire ? étes-vous folle ?
Il est minuit sur ma parole :
Demain vous direz vos péchez
Tous les bons Peres sont couchez.
Cela n'importe, dit la femme.
Et par Dieu si, dit-il, Madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup,
Vous ne bougerez pour ce coup.
Qu'avez-vous fait, & quelle offence
Presse ainsi vôtre conscience ?
Demain matin j'en suis d'accord.
Ah ! Monsieur, vous me faites tort,
Reprit-elle, ce qui me presse,
Ce n'est pas d'aller à confesse,
C'est de payer ; car si j'attens,
Je ne le pourray de long-temps ;
Le Frere aura d'autres affaires.
Quoi payer ? la dîme aux bons Peres.
Quelle dîme ? sçavez-vous pas ?
Moy je le sçay ! c'est un grand cas
Que toûjours femme aux Moines donne :
Mais cette dîme, ou cette aumône,
La sçauray-je point à la fin ?
Voyez, dit-elle, qu'il est fin,
N'entendez-vous pas ce langage ?
C'est des œuvres de mariage.
Quelles œuvres, reprit l'Epoux ?
Et-là, Monsieur, c'est ce que nous....
Mais j'aurois payé depuis l'heure.
Vous étes cause qu'en demeure

Je

Je me trouve presentement;
Et cela je ne sçay comment;
Car toûjours je suis coûtumiére,
De payer toute la premiére.

L'Epoux rempli d'étonnement,
Eut cent pensers en un moment.
Par tant d'endroits tourna sa femme,
Qu'il apprit que mainte autre Dame
Payoit la même pension;
Ce lui fut consolation.
Sçachez, dit la pauvre innocente,
Que pas une n'en est exempte:
Vôtre Sœur paye à Frere Aubry;
La Baillie au Pere Fabry;
Son Altesse à Frere Guillaume,
Un des beaux Moines du Royaume:
Moy qui paye à Frere Girard,
Je voulois lui porter ma part.
Que de maux la langue nous cause!
Quand ce mari sçût toute chose,
Il résolut premiérement,
D'en avertir secrétement
Monseigneur, puis les gens de Ville;
Mais comme il étoit difficile
De croire un tel cas dés l'abord;
Il voulut avoir le rapport
Du drôle à qui payoit sa femme.
Le lendemain devant la Dame
Il fait venir Frere Girard;

Lui porte à la gorge un poignard;
Lui fait conter tout le myſtére:
Puis ayant enfermé ce Frere
A double clef, bien garoté,
Et la Dame d'autre côté;
Il va par tout conter ſa chance.
Au logis du Prince il commence;
Puis il deſcend chez l'Echevin;
Puis il fait ſonner le tocſin.
  Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut en diligence
Aller maſſacrer ces cagots;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens & Monaſtére.
Tel veut qu'ils ſoient à l'eau jettez,
Dedans leurs frocs empaquetez;
Tel invente un autre ſupplice;
Et chacun ſelon ſon caprice.
Bref tous conclurent à la mort:
L'avis du feu fut le plus fort.
On court au Couvent tout à l'heure:
Mais par reſpect de la demeure,
L'Arreſt ailleurs s'executa:
Un Bourgeois ſa grange prêta.
La penaille enſemble enfermée,
Fut en peu d'heures conſumée,
Les maris ſautans à l'entour,
Et danſans au ſon du tambour.
Rien n'échappa de leur colere,

Ni Moinillon, ni béat Pere :
Robes, manteaux, & capuchons,
Tout fut brûlé comme cochons.
Tous périrent dedans les flammes.
Je ne ſçay ce qu'on fit des femmes.
Pour le pauvre Frere Girard,
Il avoit eu ſon fait à part.





LE BERCEAU.

Nouvelle tirée de Bocace.

NON loin de Rome un Hôtelier étoit,
Sur le chemin qui conduit à Florence;
Homme ſans bruit, & qui ne ſe piquoit
De recevoir gens de groſſe dépenſe:
Même chez lui rarement on gîtoit.
Sa femme étoit encor de bonne affaire,
Et ne paſſoit de beaucoup les trente ans.
Quant au ſurplus, ils avoient deux enfans;

Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.
Comme il arrive, en allant & venant,
Pinucio jeune homme de famille,
Jetta si bien les yeux sur cette fille,
Tant la trouva gracieuse & gentille,
D'esprit si doux, & d'air tant attrayant,
Qu'il s'en piqua : trés-bien le lui sçût dire ;
Muet n'étoit, elle sourde non plus,
Dont il avint qu'il sauta par dessus
Ces longs soûpirs, & tout ce vain martire,
Se sentir pris, parler, être écouté,
Ce fut tout un ; car la difficulté
Ne gisoit pas à plaire à cette Belle :
Pinuce étoit Gentilhomme bien fait ;
Et jusques-là la fille n'avoit fait
Grand cas des gens de même étoffe qu'elle.
Non qu'elle crût pouvoir changer d'état ;
Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,
Le cœur trop haut, le goût trop delicat,
Pour s'en tenir aux amours de Village.
Colette donc (ainsi l'on l'appelloit)
En mariage à l'envi demandée,
Rejettoit l'un, de l'autre ne vouloit ;
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourpalers avecque son Amant
N'etoient permis ; tout leur faisoit obstacle.
Les rendez-vous & le soulagement
Ne se pouvoient, à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
Ne gênez point, je vous en donne avis,

Tant vos enfans, ô vous peres & meres;
Tant vos moitiez, vous Epoux & maris;
C'eſt où l'amour fait le mieux ſes affaires.

Pinucio, certain ſoir qu'il faiſoit
Un temps fort brun, s'en vient en compagnie
D'un ſien ami dans cette Hôtellerie
Demander gîte. On lui dit qu'il venoit
Un peu trop tard. Monſieur, ajoûta l'Hôte,
Vous ſçavez bien comme on eſt à l'étroit,
Dans ce logis tout eſt plein juſqu'au toit:
Mieux vous vaudroit paſſer outre, ſans faute:
Ce gîte n'eſt pour gens de vôtre état.
N'avez-vous point encor quelque grabat,
Reprit l'Amant, quelque coin de réſerve?
L'Hôte repart: il ne nous reſte plus
Que nôtre chambre, où deux lits ſont tendus;
Et de ces lits il n'en eſt qu'un qui ſerve
Aux ſurvenans; l'autre nous l'occupons.
Si vous voulez coucher de compagnie
Vous & Monſieur, nous vous hebergerons.
Pinuce dit, Volontiers: je vous prie
Que l'on nous ſerve à manger au plûtôt.
Leur repas fait, on les conduit en haut.

Pinucio, ſur l'avis de Colette,
Marque de l'œil comme la chambre eſt faite.
Chacun couché, pour la belle on mettoit
Un lit de camp: celui de l'Hôte étoit
Contre le mur, à tenant de la porte:
Et l'on avoit placé de même ſorte,

Tout vis à vis, celui du ſurvenant:
Entre les deux, un berceau pour l'enfant;
Et toutefois plus prés du lit de l'Hôte.
Cela fit faire une plaiſante faute
A cet ami qu'avoit nôtre Galant.
Sur le minuit que l'Hôte apparemment
Devoit dormir, l'Hôteſſe en faire autant,
Pinucio qui n'attendoit que l'heure,
Et qui contoit les momens de la nuit,
Son temps venu ne fait longue demeure,
Au lit de camp s'en va droit & ſans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie;
J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui comme on ſçait laſſe plus qu'il n'ennuye.
Tréve ſe fit; mais elle dura peu:
Larcins d'amour ne veulent longue poſe.
Tout à merveille alloit au lit de camp;
Quand cet ami qu'avoit nôtre Galant,
Preſſé d'aller mettre ordre à quelque choſe,
Qu'honnêtement exprimer je ne puis,
Voulut ſortir, & ne pût ouvrir l'huis,
Sans enlever le berceau de ſa place,
L'enfant avec, qu'il mit prés de leur lit;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Lui revenu, prés de l'enfant il paſſe,
Sans qu'il daignât le remettre en ſon lieu;
Puis ſe recouche, & quand il plût à Dieu
Se rendormit. Aprés un peu d'eſpace
Dans le logis je ne ſçais quoy tomba:
Le bruit fut grand; l'Hôteſſe s'éveilla;

Puis

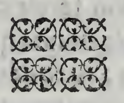
Puis alla voir ce que ce pouvoit être.
A ſon retour le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maître,
Saint Jean, dit-elle en ſoy-même auſſi-tôt,
J'ay penſé faire une étrange bévûë:
Prés de ces gens, je me ſuis peu s'en faut,
Remiſe au lit en chemiſe ainſi nuë:
C'étoit pour faire un bon charivari.
Dieu ſoit loüé que ce berceau me montre
Que c'eſt ici qu'eſt couché mon mari.
Diſant ces mots, auprés de cet ami
Elle ſe met. Fol ne fut n'étourdi
Le compagnon dedans un tel rencontre:
La mit en œuvre, & ſans témoigner rien
Il fit l'Epoux; mais il le fit trop bien.
Trop bien! je faux; & c'eſt tout le contraire:
Il le fit mal; car qui le veut bien faire
Doit en beſongne aller plus doucement.
Auſſi l'Hôteſſe eut quelque étonnement.
Qu'a mon mari, dit-elle, & quelle joye
Le fait agir en homme de vingt ans?
Prenons ceci, puis que Dieu nous l'envoye;
Nous n'aurons pas toûjours tel paſſe-temps.
Elle n'eut dit ces mots entre ſes dents,
Que le Galant recommence la fête.
La Dame étoit de bonne emplette encor:
J'en ay, je crois, dit un mot dans l'abord:
Chemin faiſant c'étoit fortune honnête.

Pendant cela Colette apprehendant,

D'être ſurpriſe avecque ſon Amant,
Le renvoya le jour venant à poindre.
Pinucio voulant aller rejoindre
Son compagnon, tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que cauſoit le berceau;
Et pour ſon lit il prit le lit de l'Hôte.
Il n'y fut pas, qu'en abaiſſant ſa voix,
(Gens trop heureux font toûjours quelque faute)
Ami, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joye.
Je te plains fort que le Ciel ne t'envoye
Tout maintenant même bonheur qu'à moy.
Ma foy Colette eſt un morceau de Roy.
Si tu ſçavois ce que vaut cette fille!
J'en ay bien vû; mais de telle, entre nous
Il n'en eſt point. C'eſt bien le cuir plus doux,
Le corps mieux fait, la taille plus gentille;
Et des tetons! je ne te dis pas tout.
Quoy qu'il en ſoit, avant que d'être au bout
Gaillardement ſix poſtes ſe ſont faites;
Six de bon conte, & ce ne ſont ſornettes.
D'un tel propos l'Hôte tout étourdi,
D'un ton confus gronda quelques paroles.
L'Hôteſſe dit tout bas à cet ami,
Qu'elle prenoit toûjours pour ſon mari:
Ne reçois plus chez toi ces têtes folles.
N'entends-tu point comme ils ſont en debat?
En ſon ſéant l'Hôte ſur ſon grabat
S'étant levé, commence à faire éclat.
Comment, dit-il, d'un ton plein de colere,
Vous

Vous veniez donc ici pour cette affaire ?
Vous l'entendez ! & je vous ſçais bon gré
De vous moquer encor comme vous faites.
Prétendez-vous, beau Monſieur que vous étes,
En demeurer quitte à ſi bon marché ?
Quoy ! ne tient-il qu'à honnir des familles ?
Pour vos ébats nous nourrirons nos filles !
J'en ſuis d'avis. Sortez de ma maiſon :
Je jure Dieu que j'en auray raiſon.
Et toy coquine, il faut que je te tuë.
A ce diſcours proferé bruſquement,
Pinucio plus froid qu'une ſtatuë
Reſta ſans poulx, ſans voix, ſans mouvement.
Chacun ſe tût l'eſpace d'un moment.
Colette entra dans des pleurs nompareilles.
L'Hôteſſe ayant reconnu ſon erreur,
Tint quelque temps le Loup par les oreilles.
Le ſeul ami ſe ſouvint par bonheur
De ce berceau principe de la choſe.
Adreſſant donc à Pinuce ſa voix :
T'en tiendras-tu, dit-il, une autrefois ?
T'ay-je averti que le vin ſeroit cauſe
De ton malheur ? tu ſçais que quand tu bois,
Toute la nuit tu cours, tu te déménes,
Et vas contant mille chimeres vaines,
Que tu te mets dans l'eſprit en dormant.
Reviens au lit. Pinuce au même inſtant
Fait le dormeur, pourſuit le ſtratagême,
Que le mari prit pour argent contant.
Il ne fut pas juſqu'à l'Hôteſſe même

Qui n'y voulût auſſi contribuer.
Prés de ſa fille elle alla ſe placer;
Et dans ce poſte elle ſe ſentit forte.
Par quel moyen, comment, de quelle ſorte,
S'écria-t-elle, auroit-il pû coucher
Avec Colette, & la deshonorer?
Je n'ay bougé toute nuit d'auprés d'elle:
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi.
Pinucio nous l'alloit donner belle.
L'Hôte reprit. C'eſt aſſez ; je vous croi.
On ſe leva : ce ne fut pas ſans rire;
Car chacun d'eux en avoit ſa raiſon.
Tout fut ſecret : & quiconque eut du bon,
Par devers ſoy le garda ſans rien dire.



L'O-



L'ORAISON DE SAINT JULIEN.

Nouvelle tirée de Bocace.

BEAUCOUP de gens ont une ferme ſoy
Pour les brevets, Oraiſons, & paroles.
Je me ris d'eux ; & je tiens, quant à moy,
Que tous tels ſorts ſont receptes frivoles.

Frivoles sont ; c'est sans difficulté.
Bien est-il vray, qu'auprés d'une beauté
Paroles ont des vertus nompareilles ;
Paroles font en Amour des merveilles :
Tout cœur se laisse à ce charme amolir.
De tels brevets je veux bien me servir ;
Des autres non. Voici pourtant un Conte,
Où l'Oraison de Monsieur Saint Julien
A Renaud d'Ast produisit un grand bien.
S'il ne l'eût dite, il eût trouvé méconte
A son argent, & mal passé la nuit.
Il s'en alloit devers Château-Guillaume :
Quand trois Quidams (bonnes gens, & sans bruit,
Ce lui sembloit, tels qu'en tout un Royaume
Il n'auroit crû trois aussi gens de bien)
Quand n'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien,
Ces trois Quidams tout pleins de courtoisie,
Aprés l'abord, & l'ayant salué
Fort humblement : si nôtre compagnie,
Lui dirent-ils, vous pouvoit être à gré,
Et qu'il vous plût achever cette traite
Avecque nous, ce nous seroit honneur.
En voyageant, plus la troupe est complette,
Mieux elle vaut ; c'est toûjours le meilleur.
Tant de Brigands infectent la Province,
Que l'on ne sçait à quoy songe le Prince
De les souffrir : mais quoy les mal-vivans
Seront toûjours. Renaud dit à ces gens,
Que volontiers. Une lieuë étant faite,
Eux discourant, pour tromper le chemin,

De

De chose & d'autres ; ils tomberent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secréte
De certains mots, caractéres, brevets,
Dont les aucuns ont de trés-bons effets ;
Comme de faire aux insectes la guerre,
Charmer les loups, conjurer le tonnerre :
Ainsi du reste ; ou sans pact ni demi
(De quoy l'on soit pour le moins averti)
L'on se guérit ; l'on guérit sa monture,
Soit du farcin, soit de la mémarchure ;
L'on fait souvent ce qu'un bon Medecin
Ne sçauroit faire avec tout son Latin.

Ces survenans de mainte experience
Se vantoient tous ; & Renaud en silence
Les écoutoit. Mais vous, ce lui dit-on,
Sçavez-vous point aussi quelque Oraison ?
De tels secrets, dit-il, je ne me pique ;
Comme homme simple, & qui vis à l'antique.
Bien vous diray, qu'en allant par chemin
J'ay certains mots que je dis au matin
Dessous le nom d'Oraison ou d'Antienne
De Saint Julien ; afin qu'il ne m'avienne
De mal gîter : & j'ay même éprouvé,
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.
J'y manque peu : c'est un mal que j'évite
Par dessus tous, & que je crains autant.
Et ce matin, Monsieur, l'avez-vous dite ?
Lui repartit l'un des trois en riant.
Oüi, dit Renaud. Or bien, repliqua l'autre,

Gageons

Gageons un peu quel ſera le meilleur,
Pour ce jourd'huy, de mon gîte ou du vôtre.
Il faiſoit lors un froid plein de rigueur.
La nuit de plus étoit fort approchante ;
Et la couchée encore aſſez diſtante.
Renaud reprit. Peut-être ainſi que moy
Vous ſervez-vous de ces mots en voyage.
Point, luy dit l'autre ; & vous jure ma Foy,
Qu'invoquer Saints n'eſt pas trop mon uſage.
Mais ſi je perds, je le pratiqueray.
En ce cas là volontiers gageray,
Reprit Renaud, & j'y mettrois ma vie :
Pourvû qu'alliez en quelque Hôtellerie ;
Car je n'ay là nulle maiſon d'ami.
Nous mettrons donc cette clauſe au pari,
Pourſuivit-il, ſi l'avez agréable :
C'eſt la raiſon. L'autre luy répondit :
J'en ſuis d'accord ; & gage vôtre habit,
Vôtre cheval, la bourſe au préalable ;
Seur de gagner, comme vous allez voir.
Renaud, dés-lors pût bien s'appercevoir,
Que ſon cheval avoit changé d'étable.
Mais quel reméde ? En côtoyant un bois,
Le Parieur ayant changé de voix,
Ca, deſcendez, dit-il, mon Gentilhomme :
Vôtre Oraiſon vous fera bon beſoin.
Château-Guillaume eſt encore un peu loin.
Falut deſcendre. Ils luy prirent en ſomme
Chapeau, caſaque, habit, bourſe, & cheval ;
Bottes auſſi. Vous n'aurez tant de mal

D'aller

D'aller à pied, luy dirent les perfides.
Puis de chemin (sans qu'ils priſſent de guides)
Changeant tous trois, ils furent auſſi-tôt
Perdus de vûë: & le pauvre Renaud,
En calecons, en chauſſes, en chemiſe,
Moüillé, fangeux, ayant au nez la biſe
Va tout dolent; & craint avec raiſon,
Qu'il n'ait ce coup, malgré ſon Oraiſon,
Trés-mauvais gîte; horſmis qu'en ſa valiſe
Il eſperoit. Car il eſt à noter,
Qu'un ſien Valet contraint de s'arrêter,
Pour faire mettre un fer à ſa monture,
Devoit le joindre. Or il ne le fit pas;
Et ce fut là le pis de l'avanture.
Le Drôle ayant vû de loin tout le cas,
(Comme Valets ſouvent ne valent gueres)
Prend à côté, pourvoit à ſes affaires,
Laiſſe ſon Maître, à travers champs s'enfuit,
Donne des deux, gagne devant la nuit
Château-Guillaume, & dans l'Hôtellerie
La plus fameuſe, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud prés d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.

Son Maître étoit juſqu'au coû dans les bouës;
Pour en ſortir avoit fort à tirer.
Il acheva de ſe deſeſperer,
Lors que la neige en luy donnant aux jouës
Vint à flocons, & le vent qui foüetoit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,

Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.
Le sort se plaît à dispenser les choses
De la façon : c'est tout mal ou tout bien.
Dans ses faveurs il n'a point de mesures :
Dans son courroux de même il n'obmet rien
Pour nous mater : témoin les avantures
Qu'eut cette nuit Renaud qui n'arriva,
Qu'une heure aprés qu'on eut fermé la porte.
Du pied du mur enfin il s'approcha.
Dire comment, je n'en sçais pas la sorte.
Son bon destin, par un trés-grand hasard,
Lui fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit ; & ce toit faisoit part
D'une maison voisine du rampart.
Renaud ravi de ce peu d'allegeance
Se met dessous. Un bon-heur, comme on dit,
Ne vient point seul : Quatre ou cinq brins de paille
Se rencontrant, Renaud les étendit.
Dieu soit loüé, dit-il, voilà mon lit.
Pendant cela le mauvais temps l'assaille
De toutes parts : il n'en peut presque plus.
Transi de froid, immobile, & perclus,
Au desespoir bien-tôt il s'abandonne,
Claque des dents, se plaint, tremble, & frissonne,
Si hautement que quelqu'un l'entendit.
Ce quelqu'un-là c'étoit une Servante ;
Et sa Maîtresse une Veuve galante,
Qui demeuroit au logis que j'ay dit ;
Pleine d'appas, jeune, & de bonne grace.
Certain Marquis Gouverneur de la Place
L'entre-

L'entretenoit ; & de peur d'être vû,
Troublé, diſtrait, enfin interrompu
Dans ſon commerce au logis de la Dame,
Il ſe rendoit ſouvent chez cette femme,
Par une porte aboutiſſante aux champs ;
Alloit, venoit, ſans que ceux de la Ville
En ſçûſſent rien ; non pas même ſes gens.
Je m'en étonne ; & tout plaiſir tranquille
N'eſt d'ordinaire un plaiſir de Marquis :
Plus il eſt ſçû, plus il leur ſemble exquis.

Or il avint que la même ſoirée
Où nôtre Job ſur la paille étendu
Tenoit déja ſa fin toute aſſurée,
Monſieur étoit de Madame attendu ;
Le ſoupé preſt, la chambre bien parée ;
Bons reſtaurans, champignons, & ragoûts ;
Bains, & parfums ; matelats blancs & mous ;
Vin du coucher ; toute l'artillerie
De Cupidon, non pas le langoureux,
Mais celui-là qui n'a fait en ſa vie
Que de bons tours, le Patron des heureux,
Des joüiſſans. Etant donc la Donzelle
Prête à bien faire, avint que le Marquis
Ne pût venir : elle en reçût l'avis
Par un ſien Page, & de cela la Belle
Se conſola tel étoit leur marché.
Renaud y gagne : il ne fut écouté
Plus d'un moment, que pleine de bonté
Cette Servante & confite en tendreſſe,

Par

Par avanture autant que sa Maîtresse,
Dit à la Veuve : Un pauvre souffreteux
Se plaint là bas, le froid est rigoureux,
Il peut mourir : vous plaît-il pas, Madame,
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert ?
Oüi, je le veux, répondit cette femme.
Ce galetas qui de rien ne nous sert
Lui viendra bien : dessus quelque couchette
Vous lui mettrez un peu de paille nette ;
Et là dedans il faudra l'enfermer :
De nos reliefs vous le ferez souper
Auparavant, puis l'envoirez coucher.

Sans cet Arrest c'étoit fait de la vie
Du bon Renaud. On ouvre, il remercie ;
Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,
Conte son cas, reprend force & courage :
Il étoit grand, bien fait, beau personnage,
Ne sembloit même homme en amour nouveau,
Quoy qu'il fût jeune. Au reste il avoit honte
De sa misere, & de sa nudité :
L'Amour est nû, mais il n'est pas croté.
Renaud dedans, la Chambriére monte ;
Et va conter le tout de point en point.
La Dame dit, Regardez si j'ay point
Quelque habit d'homme encor dans mon armoire ;
Car feu Monsieur en doit avoir laissé.
Vous en avez, j'en ay bonne mémoire,
Dit la servante. Elle eut bien-tôt trouvé
Le vray balot. Pour plus d'honnêteté,

La

La Dame ayant appris la qualité
De Renaud d'Aſt (car il s'étoit nommé)
Dit qu'on le mît au bain chauffé pour elle.
Cela fut fait ; il ne ſe fit prier.
On le parfume avant que l'habiller.
Il monte en haut, & fait à la Donzelle
Son compliment, comme homme bien appris.
On ſert enfin le ſoupé du Marquis.

Renaud mangea tout ainſi qu'un autre homme ;
Même un peu mieux ; la Cronique le dit :
On peut à moins gagner de l'appetit.
Quant à la Veuve, elle ne fit en ſomme
Que regarder, témoignant ſon deſir :
Soit que déja l'attente du plaiſir
L'eût diſpoſée ; ou ſoit par ſympathie ;
Ou que la mine, ou bien le procedé
De Renaud d'Aſt euſſent ſon cœur touché.
De tous côtez ſe trouvant aſſaillie,
Elle ſe rend aux ſemonces d'Amour.
Quand je feray, diſoit-elle, ce tour,
Qui l'ira dire ? il n'y va rien du nôtre.
Si le Marquis eſt quelque peu trompé,
Il le mérite, & doit l'avoir gagné,
Ou gagnera ; car c'eſt un bon Apôtre.
Homme pour homme, & peché pour peché,
Autant me vaut celui-ci que cet autre.

Renaud n'étoit ſi neuf qu'il ne vit bien
Que l'Oraiſon de Monſieur S. Julien
Feroit effet, & qu'il auroit bon gîte.

Lui hors de table, on deſſert au plus vîte.
Les voilà ſeuls ; & pour le faire court
En beau debut. La Dame s'étoit miſe
En un habit à donner de l'Amour.
La négligence à mon gré ſi requiſe,
Pour cette fois fut ſa Dame d'Atour.
Point de clinquant, jupe ſimple & modeſte,
Ajuſtement moins ſuperbe que leſte ;
Un mouchoir noir de deux grands doigts trop court ;
Sous ce mouchoir ne ſçais quoi fait au tour :
Par là Renaud s'imagina le reſte.
Mot n'en diray : mais je n'obmettray point,
Qu'elle étoit jeune, agréable, & touchante ;
Blanche ſur tout, & de taille avenante ;
Trop ni trop peu de chair & d'embonpoint.
A cet objet qui n'eût eu l'ame émûë !
Qui n'eût aimé ! qui n'eût eu des deſirs !
Un Philoſophe, un marbre, une ſtatuë,
Auroient ſenti comme nous ces plaiſirs.
Elle commence à parler la premiére,
Et fait ſi bien que Renaud s'enhardit.
Il ne ſçavoit comme entrer en matiére ;
Mais pour l'aider la Marchande lui dit.
Vous rappellez en moy la ſouvenance
D'un qui s'eſt vû mon unique ſouci :
Plus je vous vois, plus je crois voir auſſi
L'air & le port, les yeux, la remembrance
De mon Epoux ; que Dieu lui faſſe paix !
Voilà ſa bouche, & voilà tous ſes traits.
Renaud reprit. Ce m'eſt beaucoup de gloire :
Mais

Mais vous, Madame, à qui reſſemblez-vous ?
A nul objet, & je n'ay point mémoire
D'en avoir vû qui m'ait ſemblé ſi doux.
Nulle beauté n'approche de la vôtre.
Or me voici d'un mal chû dans un autre :
Je tranſiſſois, je brûle maintenant.
Lequel vaut mieux ? la Belle l'arrêtant,
S'humilia pour être contredite.
C'eſt une adreſſe à mon ſens non petite.
Renaud pourſuit : loüant par le menu
Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vû,
Et qu'il verroit volontiers ſi la Belle
Plus que de droit ne ſe montroit cruelle.

Pour vous loüer comme vous méritez,
Ajoûta-t-il, & marquer les beautez
Dont j'ay la vûë avec le cœur frappée,
(Car prés de vous l'un & l'autre s'enſuit)
Il faut un ſiécle, & je n'ay qu'une nuit,
Qui pourroit être encor mieux occupée.
Elle ſoûrit ; il n'en falut pas plus.
Renaud laiſſa les diſcours ſuperflus.
Le temps eſt cher en Amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'eſt vû ſur la terre
De plus heureux ; car nul point n'y manquoit.
On réſiſta tout autant qu'il faloit,
Ni plus ni moins, ainſi que chaque Belle
Sçait pratiquer, pucelle ou non pucelle.
Au demeurant je n'ay pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle ;

Menu

Menu détail, baiſers donnez & pris,
La petite oye ; enfin ce qu'on appelle
En bon François les préludes d'Amour ;
Car l'un & l'autre y ſçavoit plus d'un tour.
Au ſouvenir de l'état miſerable
Où s'étoit vû le pauvre voyageur,
On lui faiſoit toûjours quelque faveur :
Voilà, diſoit la Veuve charitable,
Pour le chemin, voici pour les brigans,
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps ;
Tant que le tout piéce à piéce s'efface.
Qui ne voudroit ſe raquiter ainſi ?
Concluſion, que Renaud ſur la place
Obtint le don d'amoureuſe merci.
Les doux propos recommencent en ſuite,
Puis les baiſers, & puis la noix confite.
On ſe coucha. La Dame ne voulant
Qu'il s'allât mettre au lit de ſa ſervante,
Le mit au ſien, ce fut fait prudemment,
En femme ſage, en perſonne galante.
Je n'ay pas ſçû ce qu'étant dans le lit
Ils avoient fait ; mais comme avec l'habit
On met à part certain reſte de honte,
Apparemment le meilleur de ce Conte
Entre deux draps pour Renaud ſe paſſa.
Là plus à plein il ſe récompenſa
Du mal ſouffert, de la perte arrivée ;
De quoy s'étant la Veuve bien trouvée,
Il fut prié de la venir revoir ;
Mais en ſecret ; car il faloit pourvoir

Au Gouverneur. La Belle non contente
De ces faveurs, étala ſon argent.
Renaud n'en prit qu'une ſomme baſtante
Pour regagner ſon logis promptement.

Il s'en va droit à cette Hôtellerie,
Où ſon Valet étoit encore au lit.
Renaud le roſſe, & puis change d'habit,
Ayant trouvé ſa valiſe garnie.
Pour le combler, ſon bon deſtin voulut
Qu'on attrapât les Quidams ce jour même.
Incontinent chez le Juge il courut,
Il faut uſer de diligence extrême
En pareil cas : car le Greffe tient bon,
Quand une fois il eſt ſaiſi des choſes :
C'eſt proprement la caverne au Lion ;
Rien n'en revient : là les mains ne ſont cloſes
Pour recevoir, mais pour rendre trop bien :
Fin celui-là qui n'y laiſſe du ſien.

Le procés fait, une belle potence
A trois côtez fut miſe en plein marché :
L'un des Quidams harangua l'aſſiſtance
Au nom de tous, & le Trio branché
Mourut contrit & fort bien confeſſé.

Aprés cela, doutez de la puiſſance
Des Oraiſons, ces gens gais & joyeux
Sont ſur le point de partir leur chevance,
Lors qu'on les vient prier d'une autre danſe.
En contr'échange un pauvre malheureux
S'en va périr ſelon toute apparence,

Quand

Quand ſous la main lui tombe une beauté,
Dont un Prélat ſe ſeroit contenté.
Il recouvra ſon argent, ſon bagage,
Et ſon cheval, & tout ſon équipage;
Et grace à Dieu, & Monſieur Saint Julien,
Eut une nuit qui ne lui coûta rien.



LE



LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.

UN Villageois ayant perdu ſon Veau,
L'alla chercher dans la foreſt prochaine.
Il ſe plaça ſur l'arbre le plus beau ;
Pour mieux entendre, & pour voir dans la plaine.
Vient une Dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche :

Et le Galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie en voyant je ne sçay quels appas:
O Dieux, que vois-je, & que ne vois-je pas!
Sans dire quoy; car c'étoient lettres closes.
Lors le Manant les arrêtant tout coy.
Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon Veau? dites-le moy.



L'AN-



L'ANNEAU D'HANS CARVEL.

Conte tiré de R.

HANS Carvel prit ſur ſes vieux ans
Femme jeune en toute maniére ;
Il prit auſſi ſoucis cuiſans ;
Car l'un ſans l'autre ne va guere.
Babeau (c'eſt la jeune Femelle,
Fille du Bailli Concordat)

Fut du bon poil, ardente, & belle,
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel craignant de ſa nature
Le cocuage & les railleurs,
Alleguoit à la créature,
Et la Legende, & l'Ecriture,
Et tous les Livres les meilleurs:
Blâmoit les viſites ſecretes;
Frondoit l'attirail des Coquetes;
Et contre un monde de recettes,
Et de moyens de plaire aux yeux,
Invectivoit tout de ſon mieux.
A tous ces diſcours la Galande
Ne s'arrêtoit aucunement;
Et de Sermons n'étoit friande
A moins qu'ils fuſſent d'un Amant.
Cela faiſoit que le bon ſire
Ne ſçavoit tantôt plus qu'y dire;
Eût voulu ſouvent être mort.
Il eût pourtant dans ſon martyre
Quelques momens de réconfort:
L'hiſtoire en eſt trés-veritable.
Une nuit, qu'ayant tenu table,
Et bû force bon vin nouveau,
Carvel ronfloit prés de Babeau,
Il luy fut avis que le diable
Luy mettoit au doigt un anneau.
Qu'il luy diſoit; Je ſçais la peine
Qui te tourmente, & qui te gêne;
Carvel, j'ay pitié de ton cas;

Tien

Tien cette bague ; & ne la lâches.
Car tandis qu'au doigt tu l'auras,
Ce que tu crains point ne ſeras,
Point ne ſeras, ſans que le ſçaches.
Trop ne puis vous remercier,
Dit Carvel, la faveur eſt grande.
Monſieur Satan, Dieu vous le rende,
Grand merci Monſieur l'Aumônier.
Là-deſſus achevant ſon ſomme,
Et les yeux encore aggravez,
Il ſe trouva que le bon homme
Avoit le doigt où vous ſçavez.





L'HERMITE.

Nouvelle tirée de Bocace.

DAME Venus, & Dame Hypocrisie,
Font quelquefois ensemble de bons coups;
Tout homme est homme, & les Moines sur tous;
Ce que j'en dis, ce n'est point par envie.
Avez-vous Sœur, Fille, ou Femme jolie,
Gardez le froc, c'est un maître Gonin;
Vous en tenez s'il tombe sous sa main
Belle qui soit quelque peu simple & neuve:

Pour

Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Liſez ceci, je ne veux autre preuve.

Un jeune Hermite étoit tenu pour Saint:
On luy gardoit place dans la Legende.
L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint
Pleine de neuds; mais ſous ſa houpelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
Un Chapelet pendoit à ſa ceinture
Long d'une braſſe, & gros outre meſure;
Une clochette étoit de l'autre part.
Au demeurant, il faiſoit le caſard,
Se renfermoit voyant une femelle
Dedans ſa coque, & baiſſoit la prunelle:
Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard.

Un bourg étoit dedans ſon voiſinage,
Et dans ce Bourg une Veuve fort ſage,
Qui demeuroit tout à l'extrêmité.
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingenuë, agréable & gentille;
Pucelle encor; mais à la verité
Moins par vertu que par ſimplicité;
Peu d'entregent, beaucoup d'honnêteté,
D'autre dot point, d'Amans pas davantage.
Du temps d'Adam qu'on naiſſoit tout vêtu,
Je penſe bien que la Belle en eût eu,
Car avec rien on montoit un ménage.
Il ne faloit matelas ni linçeul:
Même le lit n'étoit pas neceſſaire.
Ce temps n'eſt plus; Himen qui marchoit ſeul,

Meine à present à sa suite un Notaire.

L'Anachorete, en quêtant par le Bourg,
Vit cette fille, & dit sous son capuce,
Voici dequoy; si tu sçais quelque tour,
Il te le faut employer, Frere Luce.
Pas n'y manqua; voici comme il s'y prit.
Elle logeoit, comme j'ay déja dit,
Tout prés des champs, dans une maisonnette,
Dont la cloison par nôtre Anachorete
Etant percée aisément & sans bruit,
Le Compagnon par une belle nuit,
Belle, non pas, le vent & la tempête
Favorisoient le dessein du Galant.
Une nuit donc, dans le pertuis mettant
Un long cornet, tout du haut de la tête
Il leur cria, Femmes écoutez-moy.
A cette voix, toutes pleines d'effroy,
Se blotissant, l'une & l'autre est en trance.
Il continuë, & corne à toute outrance,
Révcillez-vous Créatures de Dieu,
Toy femme Veuve, & toy fille pucelle:
Allez trouver mon serviteur fidelle
L'Hermite Luce, & partez de ce lieu
Demain matin, sans le dire à personne;
Car c'est ainsi que le Ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point, je conduiray vos pas,
Luce est benin. Toy Veuve tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie;
Car d'eux doit naître un Pape, dont la vie

Ré-

Réformera tout le peuple Chrêtien.
La chose fut tellement prononcée,
Que dans le lit l'une & l'autre enfoncée,
Ne laissa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart-d'heure en silence.
La fille enfin met le nez hors des draps,
Et puis tirant sa Mere par le bras,
Luy dit d'un ton tout rempli d'innocence,
Mon Dieu, Maman, y faudra-t-il aller?
Ma compagnie? helas! qu'en veut-il faire?
Je ne sçay pas comment il faut parler;
Ma Cousine Anne est bien mieux son affaire,
Et retiendroit bien mieux tous ses Sermons.
Sotte, tay-toy, luy repartit la Mere,
C'est bien cela; va, va, pour ces leçons
Il n'est besoin de tout l'esprit du monde:
Dés la premiere, ou bien dés la seconde,
Ta Cousine Anne en sçaura moins que toy.
Oüy? dit la fille, hé mon Dieu menez moy.
Partons bien-tôt, nous reviendrons au gîte.
Tout doux, reprit la Mere en soûriant,
Il ne faut pas que nous allions si vîte:
Car que sçait-on? le diable est bien méchant,
Et bien trompeur; si c'étoit luy ma fille
Qui fût venu pour nous tendre des lacs?
As-tu pris garde? il parloit d'un ton cas,
Comme je croy que parle la famille
De Lucifer. Le fait mérite bien,
Que sans courir ni précipiter rien,
Nous nous gardions de nous laisser surprendre:

Si la frayeur t'avoit fait mal entendre :
Pour moy j'avois l'esprit tout éperdu.
Non, non, Maman, j'ay fort bien entendu,
Dit la fillette. Or bien reprit la Mere,
Puis qu'ainsi va, mettons-nous en priere.

Le lendemain tout le jour se passa
A raisonner, & par ci, & par là,
Sur cette voix & sur cette rencontre.
La nuit venuë arrive le corneur :
Il leur cria d'un ton à faire peur,
Femme incrédule & qui vas alencontre
Des volontez de Dieu ton Créateur,
Ne tarde plus, va-t-en trouver l'Hermite,
Ou tu mourras. La fillette reprit :
Hé bien, Maman, l'avois-je pas bien dit ?
Mon Dieu partons ; allons rendre visite
A l'Homme saint ; je crains tant vôtre mort
Que j'y courrois, & tout de mon plus fort,
S'il le faloit. Allons donc, dit la Mere.
La Belle mit son corset des bons jours,
Son demi-ceint, ses pendans de velours,
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :
Jeune fillette a toûjours soin de plaire.
Nôtre Cagot s'étoit mis aux aguets,
Et par un trou qu'il avoit fait exprés
A sa Cellule, il vouloit que ces femmes
Le pûssent voir, comme un brave Soldat
Le foüet en main, toûjours en un état
De penitence, & de tirer des flâmes

Quel-

Quelque défunt puni pour ſes méfaits,
Faiſant ſi bien en frappant tout auprés,
Qu'on crût ouïr cinquante diſciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux Pelerines
Du premier coup, & pendant un moment
Chacune peut l'entrevoir s'eſcrimant
Du ſaint outil. Enfin la porte s'ouvre,
Mais ce ne fut d'un bon *Miſerere*.
Le Papelard contre-fait l'étonné.
Tout en tremblant la Veuve luy découvre,
Non ſans rougir, le cas comme il étoit.
A ſix pas d'eux la fillette attendoit
Le réſultat, qui fut que nôtre Hermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite.
Je crains, dit-il, les ruſes du malin:
Diſpenſez-moy, le ſexe feminin
Ne doit avoir en ma Cellule entrée.
Jamais de moy S. Pere ne naîtra.
La Veuve dit toute déconfortée,
Jamais de vous ? & pourquoy ne ſera ?
Elle ne pût en tirer autre choſe.
En s'en allant la fillette diſoit,
Helas! Maman, nos pechez en ſont cauſe.
La nuit revient, & l'une & l'autre étoit
Au premier ſomme, alors que l'hypocrite
Et ſon cornet font bruire la maiſon.
Il leur cria toûjours du même ton,
Retournez voir Luce le ſaint Hermite.
Je l'ay changé, retournez dès demain.
Les voilà donc derechef en chemin.

Pour ne tirer plus en long cette Hiſtoire,
Il les reçût. La Mere s'en alla,
Seule s'entend, la fille demeura;
Tout doucement il vous l'apprivoiſa;
Luy prit d'abord ſon joli bras d'yvoire;
Puis s'approcha, puis en vint au baiſer,
Puis aux beautez que l'on cache à la vûë;
Puis le Galant vous la mit toute nuë,
Comme s'il eût voulu la baptiſer.

O Papelars! qu'on ſe trompe à vos mines!
Tant luy donna du retour de Matines,
Que maux de cœur vinrent premierement,
Et maux de cœur chaſſez, Dieu ſçait comment.
En fin finale, une certaine enflure
La contraignit d'alonger ſa ceinture:
Mais en cachette, & ſans en avertir
Le forge-Pape, encore moins la Mere.
Elle craignoit qu'on ne la fit partir:
Le jeu d'Amour commençoit à luy plaire.
Vous me direz; D'où luy vint tant d'eſprit?
D'où? de ce jeu, c'eſt l'arbre de ſcience.
Sept mois entiers la Galande attendit;
Elle allegua ſon peu d'experience.

Dés que la Mere eut indice certain
De ſa groſſeſſe, elle luy fit ſoudain
Trouſſer bagage, & remercia l'Hôte.
Luy de ſa part rendit grace au Seigneur,
Qui ſoulageoit ſon pauvre ſerviteur.
Puis au départ il leur dit que ſans faute,

Moyen-

Moyennant Dieu, l'enfant viendroit à bien.
Gardez pourtant, Dame de faire rien
Qui puiſſe nuire à vôtre geniture.
Ayez grand ſoin de cette Créature,
Car tout bon-heur vous en arrivera.
Vous régnerez, ſerez la Signora,
Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres,
Princes les uns, & grands Seigneurs les autres.
Vos Couſins Ducs, Cardinaux vos Neveux:
Places, Châteaux, tant pour vous que pour eux
Ne manqueront en aucune maniére,
Non plus que l'eau qui coule en la riviére.
Leur ayant fait cette prédiction,
Il leur donna ſa benediction.

La Signora, de retour chez ſa Mere,
S'entretenoit jour & nuit du S. Pere,
Préparoit tout, luy faiſoit des beguins:
Au demeurant prenoit tous les matins
La couple d'œufs; attendoit en lieſſe
Ce qui viendroit d'une telle groſſeſſe.
Mais ce qui vint détruiſit les Châteaux,
Fit avorter les Mitres, les Chapeaux,
Et les grandeurs de toute la famille.
La Signora mit au monde une fille.

MAZET



MAZET DE LAMPORECHIO.

Nouvelle tirée de Bocace.

LE voile n'eſt le rampart le plus ſûr
Contre l'Amour, ni le moins acceſſible:
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, ſi pourvoir eſt poſſible.
C'eſt à mon ſens une erreur trop viſible
A des Parens, pour ne dire autrement,

De

De présumer, aprés qu'une personne
Bon gré mal gré s'est mise en un Couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on luy donne :
Abus, abus ; je tiens que le malin
N'a revenu plus clair & plus certain.
(Sauf toutesfois l'assistance Divine.)
Encore un coup ne faut qu'on s'imagine,
Que d'être pure & nette de peché,
Soit privilege à la guimpe attaché.
Nenni da , non ; je prétens qu'au contraire
Filles du monde ont toûjours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur ;
La raison est ; qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.
Les autres n'ont pour un seul adversaire.
Tentation, fille d'oisiveté,
Ne manque pas d'agir de son côté :
Puis le desir, enfant de la contrainte.
Ma fille est Nonne, *Ergò*, c'est une Sainte :
Mal raisonner. Des quatre parts les trois,
En ont regret & se mordent les doigts ;
Font souvent pis ; au moins l'ay-je ouï dire ;
Car pour ce point je parle sans sçavoir.
Bocace en fait certain Conte pour rire,
Que j'ay rimé comme vous allez voir.

Un bon Vieillard en un Couvent de filles,
Autrefois fut, labouroit le jardin.
Elles étoient toutes assez gentilles,
Et volontiers jasoient dés le matin.

Tant

Tant ne ſongeoient au ſervice divin,
Qu'à ſoy montrer és Parloirs aguimpées,
Bien blanchement, comme droites poupées,
Prête chacune à tenir coup aux gens;
Et n'étoit bruit qu'il ſe trouvât leans,
Fille qui n'eût dequoy rendre le change,
Se renvoyant l'un à l'autre l'éteuf.
Huit Sœurs étoient, & l'Abbeſſe ſont neuf;
Si mal d'accord que c'étoit choſe étrange.
De la beauté la plûpart en avoient;
De la jeuneſſe elles en avoient toutes.
En cettui lieu beaux Peres fréquentoient,
Comme on peut croire; & tant bien ſupputoient
Qu'ils ne manquoient à tomber ſur leurs routes.
Le bon Vieillard Jardinier deſſus dit,
Prés de ces Sœurs perdoit preſque l'eſprit;
A leur caprice il ne pouvoit ſuffire.
Toutes vouloient au Vieillard commander;
Dont ne pouvant entre elles s'accorder,
Il ſouffroit plus que l'on ne ſçauroit dire.
Force luy fut de quitter la maiſon.
Il en ſortit de la même façon
Qu'étoit entré là-dedans le pauvre homme,
Sans croix ne pile, & n'ayant rien en ſomme
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
De Lamporech, ſi j'ay bonne mémoire,
Dit au Vieillard un beau jour aprés boire,
Et raiſonnant ſur le fait des Nonains:
Qu'il paſſeroit bien volontiers ſa vie
Prés de ces Sœurs; & qu'il avoit envie

De

De leur offrir ſon travail & ſes mains:
Sans demander récompenſe ni gages.
Le Compagnon ne viſoit à l'argent:
Trop bien croyoit, ces Sœurs étant peu ſages,
Qu'il en pourroit croquer une en paſſant,
Et puis une autre, & puis toute la troupe.
Nuto luy dit (c'eſt le nom du Vieillard)
Croy moy, Mazet, mets-toy quelque autre part.
J'aimerois mieux être ſans pain ni ſoupe,
Que d'employer en ce lieu mon travail.
Les Nones ſont un étrange bêtail.
Qui n'a tâté de cette marchandiſe,
Ne ſçait encor ce que c'eſt que tourment.
Je te le dis, laiſſe-là ce Couvent;
Car d'eſperer les ſervir à leur guiſe,
C'eſt un abus; l'une voudra du moû,
L'autre du dur; parquoy je te tiens foû,
D'autant plus foû que ces filles ſont ſottes;
Tu n'auras pas œuvre faite entre nous;
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce ſoit des carottes.
Mazet reprit, ce n'eſt pas là le point.
Vois-tu Nuto, je ne ſuis qu'une bête;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier, ſans qu'on m'y faſſe fête.
La raiſon eſt, que je n'ay que vingt ans;
Et comme toy je n'ay pas fait mon temps.
Je leur ſuis propre, & ne demande en ſomme
Que d'être admis. Dit alors le bon homme,
Au Fac-totum tu n'as qu'à t'adreſſer;

Allons

Allons nous-en de ce pas luy parler.
Allons, dit l'autre. Il me vient une chose
Dedans l'esprit : je feray le müet
Et l'idiot. Je pense qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut-être cause
Que le Pater avec le Fac-totum,
N'auront de toy ni crainte ni soupçon.
La chose alla comme ils l'avoient prévûë.
Voilà Mazet, à qui pour bien venuë
L'on fait bêcher la moitié du jardin.
Il contre-fait le sot & le badin,
Et cependant laboure comme un sire.
Autour de luy les Nônes alloient rire.
Un certain jour le Compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir, il n'importe :
Bocace dit qu'il en faisoit semblant.
Deux des Nonains le voyant de la sorte
Seul au jardin ; car sur le haut du jour,
Nulle des Sœurs ne faisoit long sejour
Hors le logis, le tout crainte du hâle.
De ces deux donc, l'une approchant Mazet,
Dit à sa Sœur ; Dedans ce cabinet
Menons ce sot : Mazet étoit beau mâle,
Et la Galande à le considerer
Avoit prit goût ; pourquoy sans differer
Amour luy fit proposer cette affaire.
L'autre reprit, Là-dedans ? & quoy faire ?
Quoy ? dit la Sœur, je ne sçay, l'on verra ;
Ce que l'on fait alors qu'on en est là :
Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose ?

JESUS,

JESUS, reprit l'autre Sœur se signant,
Que dis-tu là ? nôtre Régle défend
De tels pensers. S'il nous fait un enfant ?
Si l'on nous voit ? Tu t'en vas être cause
De quelque mal. On ne nous verra point,
Dit la premiere ; & quant à l'autre point
C'est s'allarmer avant que le coup vienne.
Usons du temps sans nous tant mettre en peine,
Et sans prévoir les choses de si loin.
Nul n'est ici, nous avons tout à point,
L'heure, & le lieu si touffu, que la vûë
N'y peut passer : Et puis sur l'avenuë
Je suis d'avis qu'une fasse le guet :
Tandis que l'autre étant avec Mazet,
A son bel aise aura lieu de s'instruire :
Il est müet & n'en pourra rien dire.
Soit fait, dit l'autre ; il faut à ton desir
Acquiescer, & te faire plaisir.
Je passeray si tu veux la premiére
Pour t'obliger : au moins à ton loisir
Tu t'ébatras puis aprés de maniére
Qu'il ne sera besoin d'y retourner :
Ce que j'en dis, n'est que pour t'obliger.
Je le voy bien, dit l'autre plus sincere :
Tu ne voudrois sans cela commencer
Assurément ; & tu serois honteuse.
Tant y resta cette Sœur scrupuleuse,
Qu'à la fin l'autre allant la dégager
De faction la fut faire changer.
Nôtre muet fait nouvelle partie :

Il s'en tira non ſi gaillardement :
Cette Sœur fut beaucoup plus mal lotie ;
Le pauvre Gars acheva ſimplement
Trois fois le jeu, puis aprés il fit chaſſe,
Les deux Nonains n'oublierent la trace
Du cabinet, non plus que du jardin ;
Il ne faloit leur montrer le chemin.
Mazet, pourtant, ſe ménagea de ſorte,
Qu'à Sœur Agnés quelques jours en ſuivant
Il fit apprendre une ſemblable note
En un preſſoir tout au bout du Couvent,
Sœur Angelique & Sœur Claude ſuivirent,
L'une au Dortoir, l'autre dans un Cellier :
Tant qu'à la fin la Cave & le Grenier
Du fait des Sœurs maintes choſes apprirent.
Point n'en reſta que le ſire Mazet
Ne régalât au moins mal qu'il pouvoit.
L'Abbeſſe auſſi voulut entrer en danſe.
Elle eut ſon droit, double & triple pitance,
Dequoy les Sœurs jeûnerent trés-long-temps
Mazet n'avoit faute de reſtaurans ;
Mais reſtaurans ne font pas grande affaire
A tant d'employ. Tant preſſerent le here,
Qu'avec l'Abbeſſe un jour venant au choc,
J'ay toûjours oüi, ce dit-il, qu'un bon Coq
N'en a que ſept, au moins qu'on ne me laiſſe
Toutes les neuf. Miracle, dit l'Abbeſſe,
Venez mes Sœurs, nos jeûnes ont tant fait
Que Mazet parle. Alentour du muet,
Non plus muet, toutes huit accoururent ;
Tinrent

Tinrent Chapitre, & ſur l'heure conclurent
Qu'à l'avenir Mazet ſeroit choyé
Pour le plus ſeur; car qu'il fût renvoyé,
Cela rendroit la choſe manifeſte.
Le Compagnon bien nourri, bien payé
Fit ce qu'il pût, d'autres firent le reſte.
Il les engea de petits Mazillons,
Deſquels on fit de petits Moinillons;
Ces Moinillons devinrent bien-tôt Peres;
Comme les Sœurs devinrent bien-tôt Meres;
A leur regret, pleines d'humilité;
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.



LA



LA MANDRAGORE

Nouvelle tirée de Machiavel.

Au present Conte on verra la ſottiſe
D'un Florentin. Il avoit femme priſe
Honnête & ſage autant qu'il eſt beſoin ;
Jeune pourtant ; du reſte toute belle :
Et n'eût-on crû de jouïſſance telle
Dans le païs, ni même encor plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux ; car quant à celui-ci,

Qu'on

Qu'on appelloit Niçia Calfuççi,
Ce fut un sot en son temps trés-insigne.
Bien le montra, lors que bon gré mal gré
Il résolut d'être pere appellé;
Crût qu'il feroit beaucoup pour sa Patrie,
S'il la pouvoit orner de Calfuççis:
Sainte ni Saint n'étoit en Paradis
Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie.
Tous ne sçavoient où mettre ses presens.
Il consultoit Matrones, Charlatans,
Diseurs de mots, experts sur cette affaire:
Le tout en vain: car il ne pût tant faire
Que d'être pere. Il étoit buté là,
Quand un jeune homme, aprés avoir en France
Etudié, s'en revint à Florence,
Aussi leurré qu'aucun de par delà;
Propre, galant, cherchant par tout fortune,
Bien fait de corps, bien voulu de chacune:
Il sçût dans peu la Carte du païs;
Connut les bons & les méchans maris;
Et de quel bois se chauffoient leurs femelles;
Quels surveilians ils avoient mis prés d'elles;
Les si, les car, enfin tous les détours;
Comment gagner les confidens d'Amours,
Et la Nourrice, & le Confesseur même,
Jusques au chien; tout y fait quand on aime:
Tout tend aux fins, dont un seul ïota
N'étant omis, d'abord le personnage
Jette son plomb sur Messer Nicia,
Pour luy donner l'ordre de Cocuage.

Hardi

Hardi deſſein ! L'épouſe de leans
A dire vray recevoit bien les gens;
Mais c'étoit tout : aucun de ſes Amans
Ne s'en pouvoit promettre davantage.
Celui-ci ſeul, Callimaque nommé,
Dés qu'il parut fut trés-fort à ſon gré.
Le Galant donc prés de la fortereſſe
Aſſiet ſon camp, vous inveſtit Lucrece,
Qui ne manqua de faire la tigreſſe
A l'ordinaire, & l'envoya joüer.
Il ne ſçavoit à quel Saint ſe voüer,
Quand le mari, par ſa ſottiſe extrême,
Luy fit juger qu'il n'étoit ſtratagême,
Panneau n'étoit, tant étrange ſemblât,
Où le pauvre homme à la fin ne donnât.
De tout ſon cœur, & ne s'en affublât.
L'Amant & luy, comme étans gens d'étude,
Avoient entre-eux lié quelque habitude :
Car Nice étoit Docteur en Droit-Canon :
Mieux eût valu l'être en autre ſcience,
Et qu'il n'eût pris ſi grande confiance
En Callimaque. Un jour au compagnon
Il ſe plaignit de ſe voir ſans lignée.
A qui la faute ? il étoit vert-galant,
Lucrece jeune, & druë, & bien taillée :
Lorſque j'étois à Paris, dit l'Amant,
Un curieux y paſſa d'avanture.
Je l'allay voir, il m'apprit cent ſecrets :
Entr'autres un pour avoir geniture :
Et n'étoit choſe à ſon conte plus ſeure.

Le

Le Grand Mogol l'avoit avec succés
Depuis deux ans, éprouvé sur sa femme :
Mainte Princesse, & mainte & mainte Dame
En avoit fait aussi d'heureux essais.
Il disoit vray, j'en ay vû des effets.
Cette recepte est une medecine
Faite du jus de certaine racine,
Ayant pour nom Mandragore ; & ce jus
Pris par la femme opere beaucoup plus,
Que ne fit onc nulle ombre Monachale
D'aucun Couvent de jeunes Freres plein.
Dans dix moi d'hui je vous fais pere enfin,
Sans demander un plus long intervalle.
Et touchez-là : dans dix mois & devant,
Nous porterons au baptême l'enfant.
Dites-vous vray ? repartit Messer Nice.
Vous me rendez un merveilleux office.
Vray ? je l'ay vû : faut-il répéter tant ?
Vous moquez-vous d'en douter seulement ?
Par vôtre foy, le Mogol est-il homme
Que l'on osât de la sorte affronter ?
Ce Curieux en toucha telle somme
Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.
Nice reprit, Voilà chose admirable !
Et qui doit être à Lucrece agréable !
Quand luy verray-je un poupon sur le sein ?
Nôtre feal, vous serez le Parrein ;
C'est la raison : dés hui je vous en prie.
Tout doux, reprit alors nôtre galant,
Ne soyez pas si prompt, je vous supplie :

Vous allez vîte : il faut auparavant
Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire :
Mais ici bas pût-on jamais tant faire
Que de trouver un bien pur & sans mal?
Ce jus doüé de vertu tant insigne
Porte d'ailleurs qualité trés-maligne.
Presque toûjours il se trouve fatal
A celuy-là qui le premier caresse
La patiente ; & souvent on en meurt.
Nice reprit aussi-tôt, Serviteur ;
Plus de vôtre herbe : & laissons-là Lucrece
Telle qu'elle est : bien grammercy du soin.
Que servira moy mort si je suis pere ?
Pourvoyez-vous de quelque autre compere:
C'est trop de peine ; il n'en est pas besoin.
L'Amant luy dit : Quel esprit est le vôtre !
Toûjours il va d'un excés dans un autre.
Le grand desir de vous voir un enfant
Vous transportoit n'aguere d'allegresse :
Et vous voilà, tant vous avez de presse,
Découragé sans attendre un moment.
Oyez le reste ; & sçachez que Nature
A mis reméde à tout, fors à la mort.
Qu'est-il de faire afin que l'avanture
Nous réüssisse, & qu'elle aille à bon port ?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple ; un pauvre malheureux
Qui vous précéde au combat amoureux ;
Tente la voye ; attire & prenne en somme
Tout le venin : puis le danger ôté

Il

Il conviendra que de vôtre côté
Vous agiſſiez ſans tarder davantage ;
Car ſoyez ſeur d'être alors garanti.
Il nous faut faire *in anima vili*
Ce premier pas ; & prendre un perſonnage
Lourd & de peu ; mais qui ne ſoit pourtant
Mal fait de corps, ni par trop dégoûtant ;
Ni d'un toucher ſi rude & ſi ſauvage
Qu'à vôtre femme un ſupplice ce ſoit,
Nous ſçavons bien que Madame Lucrece
Accoûtumée à la delicateſſe
De Nicia, trop de peine en auroit.
Même il ſe peut qu'en venant à la choſe
Jamais ſon cœur n'y voudroit conſentir.
Or ay-je dit un jeune homme, & pour cauſe:
Car plus ſera d'âge pour bien agir,
Moins laiſſera de venin ſans nul doute :
Je vous promets qu'il n'en laiſſera goute.
Nice d'abord eut peine à digerer
L'expedient ; allegua le danger,
Et l'infamie : il en ſeroit en peine :
Le Magiſtrat pourroit le rechercher
Sur le ſoupçon d'une mort ſi ſoudaine.
Empoiſonner un de ſes citadins !
Lucrece étoit échappée aux blondins,
On l'alloit mettre entre les bras d'un ruſtre !
Je ſuis d'avis qu'on prenne un homme illuſtre,
Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bien-tôt
En mille endroits cornera le miſtere.
Sottiſe & peur contiendront ce pitaut.

Au pis aller l'argent le fera taire.
Vôtre moitié n'ayant lieu de s'y plaire ;
Et le coquin même n'y ſongeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'eſt pas dit encore
Qu'un tel paillard ne réſiſte au poiſon.
Et ce nous eſt une double raiſon
De le choiſir tel, que la Mandragore
Conſume en vain ſur luy tout ſon venin.
Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
Aſſurément. Il vous faudra demain
Faire choiſir ſur la brune le ſire :
Et dés ce ſoir donner la potion.
J'en ay chez moy de la confection.
Gardez-vous bien au reſte, Meſſer Nice,
D'aller paroître en aucune façon.
Ligurio choiſira le garçon :
C'eſt là ſon fait : laiſſez-luy cet office.
Vous vous pouvez fier à ce valet
Comme à vous-même : il eſt ſage & diſcret.
J'oublie encor que pour plus d'aſſurance,
On bandera les yeux à ce paillard :
Il ne ſçaura qui, quoy, n'en quelle part,
N'en quel logis, ni ſi dedans Florence.
Ou bien dehors on vous l'aura mené.

Par Nicia le tout fut approuvé.
Reſtoit ſans plus d'y diſpoſer ſa femme.
De prime face elle crût qu'on rioit ;
Puis ſe fâcha ; puis jura ſur ſon ame

Que mille fois plûtôt on la tueroit.
Que diroit-on si le bruit en couroit?
Outre l'offense & peché trop énorme.
Calfuce & Dieu sçavoient que de tout temps
Elle avoit craint ces devoirs complaisans,
Qu'elle enduroit seulement pour la forme.
Puis il viendroit quelque mâtin difforme
L'incommoder, la mettre sur les dents?
Suis-je de taille à souffrir toutes gens?
Quoy recevoir un pitaut dans ma couche?
Puis-je y songer qu'avecque du dédain?
Et par saint Jean, ni pitaut, ni blondin,
Ni Roy, ni Roc, ne feront qu'autre touche
Que Nicia jamais ono à ma peau.

Lucrece étant de la sorte arrêtée,
On eut recours à frere Timothée.
Il la prêcha; mais si bien & si beau,
Qu'elle donna les mains par pénitence.
On l'assura de plus qu'on choisiroit
Quelque garçon d'honnête corpulence;
Non trop rustaut; & qui ne luy feroit
Mal ni dégoût. La potion fut prise,
Le lendemain nôtre amant se déguise,
Et s'enfarine en vray garçon Meûnier;
Un faux menton, barbe d'étrange guise;
Mieux ne pouvoit se metamorphoser.
Ligurio qui de la faciende
Et du complot avoit toûjours été,
Trouve l'Amant tout tel qu'il le demande,

Et ne doutant qu'on n'y fût attrappé,
Sur le minuit le meine à Messer Nice;
Les yeux bandez ; le poil teint ; & si bien
Que nôtre Epoux ne reconnut en rien
Le Compagnon. Dans le lit il se glisse
En grand silence : en grand silence aussi
La patiente attend sa destinée;
Bien blanchement, & ce soir atournée.
Voire ce soir ? atournée ; & pour qui ?
Pour qui ? j'entends : n'est-ce pas que la Dame
Pour un Meûnier prenoit trop de souci ?
Vous vous trompez ; le sexe en use ainsi.
Meûniers ou Rois, il veut plaire à toute ame.
C'est double honneur, ce semble en une femme,
Quand son mérite échauffe un esprit lour,
Et fait aimer les cœurs nez sans amour.

Le travesti changea de personnage,
Si-tôt qu'il eut Dame de tel corsage
A ses côtez, & qu'il fut dans le lit.
Plus de Meûnier ; la Galande sentit
Auprés de soy la peau d'un honnête homme.
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels momens. Elle disoit tout bas :
Qu'est-ceci donc ? ce compagnon n'est pas
Tel que j'ay crû : le drôle a la peau fine.
C'est grand dommage : il ne mérite helas !
Un tel destin : j'ay regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine.
Tandis l'Epoux enrollé tout de bon,

De

De ſa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de Reine
Qu'elle donna la premiere façon
De cocuage ; & pour le décoron
Point ne voulut y joindre ſes careſſes.
A ce garçon la perle des Lucreces
Prendroit du goût ? quand le premier venin
Fut emporté, nôtre Amant prit la main
De ſa Maîtreſſe ; & de baiſers de flâme
La parcourant, Pardon (dit-il) Madame,
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait
C'eſt Callimaque ; approuvez ſon martire.
Vous ne ſçauriez ce coup vous en dédire.
Vôtre rigueur n'eſt plus d'aucun effet.
S'il eſt fatal toutesfois que j'expire,
J'en ſuis content : vous avez dans vos mains
Un moyen ſeur de me priver de vie ;
Et le plaiſir bien mieux qu'aucuns venins
M'achevera, tout le reſte eſt folie.

Lucrece avoit juſques-là réſiſté ;
Non par défaut de bonne volonté ;
Ni que l'Amant ne plût fort à la Belle :
Mais la pudeur & la ſimplicité
L'avoient renduë ingrate en dépit d'elle.
Sans dire mot, ſans oſer reſpirer,
Pleine de honte & d'amour tout enſemble,
Elle ſe met auſſi-tôt à pleurer.
A ſon Amant peut-elle ſe montrer
Aprés cela ? qu'en pourra-t-il penſer ?

Dit-elle en ſoy, & qu'eſt-ce qu'il luy ſemble?
J'ay bien manqué de courage & d'eſprit.
Incontinent un excés de dépit
Saiſit ſon cœur; & fait que la pauvrette
Tourne la tête, & vers le coin du lit
Se va cacher pour derniere retraite.
Elle y voulut tenir bon, mais en vain.
Ne luy reſtant que ce peu de terrain,
La place fut incontinent renduë.
Le vainqueur l'eut à ſa diſcretion;
Il en uſa ſelon ſa paſſion:
Et plus ne fut de larme répanduë.
Honte ceſſa; ſcrupule autant en fit.
Heureux ſont ceux qu'on trompe à leur profit!
L'Aurore vint trop tôt pour Callimaque;
Trop tôt encor pour l'objet de ſes vœux.
Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
Contre un venin tenu ſi dangereux.
Les jours ſuivans nôtre couple amoureux
Y ſçût pourvoir: l'Epoux ne tarda gueres
Qu'il n'eût attaint tous ſes autres Confreres.

Pour ce coup-là falut ſe ſéparer;
L'Amant courut chez ſoy ſe recoucher.
A peine au lit il s'étoit mis encore:
Que nôtre Epoux joyeux & triomphant
Le va trouver, & luy conte comment
S'étoit paſſé le jus de Mandragore.
D'abord, dit-il, j'allay tout doucement
Auprés du lit écouter ſi le Sire

S'ap-

S'approcheroit, & s'il en voudroit dire.
Puis je priay nôtre Epouse tout bas
Qu'elle luy fit quelque peu de caresse,
Et ne craignit de gâter ses appas.
C'étoit au plus une nuit d'embarras.
Et ne pensez, ce luy dis-je, Lucrece,
Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper;
Je sçauray tout; Nice se peut vanter
D'être homme à qui l'on n'en donne à garder.
Vous sçavez bien qu'il y va de ma vie.
N'allez donc point faire la rencherie.
Montrez par là que vous sçavez aimer
Vôtre mari, plus qu'on ne croit encore:
C'est un beau champ. Que si cette pécore
Fait le honteux, envoyez sans tarder
M'en avertir; car je me vais coucher.
Et n'y manquez; nous y mettrons bon ordre.
Besoin n'en eus: tout fut bien jusqu'au bout.
Sçavez-vous bien que ce rustre y prit goût?
Le drôle avoit tantôt peine à démordre.
J'en ay pitié: je le plains aprés tout.
N'y songeons plus; qu'il meure, & qu'on l'enterre.
Et quant à vous venez nous voir souvent.
Nargue de ceux qui me faisoient la guerre:
Dans neuf mois d'huy je leur livre un enfant.



LES REMOIS.

IL n'eſt Cité que je préfere à Rheims :
C'eſt l'ornement & l'honneur de la France :
Car ſans conter l'Ampoule & les bons vins,
Charmans objets y ſont en abondance.
Par ce point-là je n'entends quant à moy
Tours ni portaux ; mais gentilles Galoiſes ;
Ayant trouvé telle de nos Rémoiſes
Friande aſſez pour la bouche d'un Roy.
Une avoit pris un Peintre en mariage,
Homme eſtimé dans ſa profeſſion :

Il en vivoit : que faut-il davantage ?
C'étoit assez pour sa condition.
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.
Le drôle étoit, grace à certain talent,
Trés-bon Epoux, encor meilleur Galant.
De son travail mainte Dame amoureuse
L'alloit trouver ; & le tout à deux fins :
C'étoit le bruit à ce que dit l'Histoire :
Moy qui ne suis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dés que le Sire avoit Donzelle en main,
Il en rioit avecque son Epouse.
Les droits d'hymen allant toûjours leur train,
Besoin n'étoit qu'elle fit la jalouse.
Même elle eût pû le payer de ses tours ;
Et comme luy voyager en Amours ;
Sauf d'en user avec plus de prudence,
Ne luy faisant la même confidence.

Entre les gens qu'elle sçût attirer,
Deux siens voisins se laisserent leurrer
A l'entretien libre & gay de la Dame ;
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point-là l'on eût sçû rencontrer ;
Sage sur tout ; mais aimant fort à rire.
Elle ne manque incontinent de dire
A son mari l'amour des deux Bourgeois,
Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes.
Luy raconta mot pour mot leurs fleurettes,
Pleurs & soûpirs, gemissemens Gaulois.

Ils avoient lû, ou plûtôt oüi dire,
Que d'ordinaire en amour on ſoûpire.
Il tâchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien, que mal, & ſelon leur pouvoir.
A frais communs ſe conduiſoit l'affaire.
Ils ne devoient nulle choſe ſe taire.
Le premier d'eux qu'on favoriſeroit
De ſon bon-heur part à l'autre feroit.

Femmes voilà ſouvent comme on vous traite.
Le ſeul plaiſir eſt ce que l'on ſouhaite.
Amour eſt mort: le pauvre compagnon
Fut enterré ſur les bords du Lignon.
Nous n'en avons ici ni vent ni voye.
Vous y ſervez de joüet & de proye
A jeunes gens indiſcrets, ſcelerats:
C'eſt bien raiſon qu'au double on le leur rende:
Le beau premier qui ſera dans vos lacs,
Plumez le moy, je vous le recommande.

La Dame donc pour tromper ſes voiſins
Leur dit un jour: vous boirez de nos vins
Ce ſoir chez nous. Mon mari s'en va faire
Un tour aux champs; & le bon de l'affaire
C'eſt qu'il ne doit au gîte revenir.
Nous nous pourrons à l'aiſe entretenir.
Bon, dirent-ils, nous viendrons ſur la brune.
Or les voilà compagnons de fortune.
La nuit venuë, ils ſont au rendez-vous.
Eux introduits, croyans Ville gagnée,
Un bruit ſurvint; la fête fut troublée.

On

On frape à l'huis ; le logis aux verroux
Etoit fermé : la femme à la fenêtre
Court en disant, celuy-là frape en Maître :
Seroit-ce point par malheur mon Epoux ?
Oüi, cachez vous, dit-elle, c'est luy-même.
Quelque accident, ou bien quelque soupçon
Le font venir coucher à la maison.
Nos deux Galands dans ce peril extrême
Se jettent vîte en certain Cabinet.
Car s'en aller, comment auroient-ils fait ?
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,
Que l'Epoux entre, & voit au feu le membre
Accompagné de maint & maint pigeon,
L'un au hâtier, les autres au chaudron.
Oh oh ! dit-il, voilà bonne cuisine !
Qui traitez-vous ? Alis nôtre voisine,
Reprit l'Epouse, & Simonette aussi.
Loüé soit Dieu qui vous ramene ici,
La compagnie en sera plus complette.
Madame Alis, Madame Simonette
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout est prest, qu'elles n'ont qu'à venir.
J'y cours moy-même. Alors la créature
Les va prier. Or c'étoient les moitiez
De nos Galands & chercheurs d'avanture,
Qui fort chagrins de se voir enfermez,
Ne laissoient pas de loüer leur Hôtesse,
De s'être ainsi tirée avec adresse
De cet aprest. Avec elle à l'instant
Leurs deux moitiez entrent tout en chantant.

On les saluë, on les baise, on les louë
De leur beauté, de leur ajustement;
On les contemple, on patine, on se jouë.
Cela ne plût aux maris nullement.
Du Cabinet la porte à demi close,
Leur laissant voir le tout distinctement,
Ils ne prenoient aucun goût à la chose:
Mais passe encor pour ce commencement.
Le souper mis presque au même moment,
Le Peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit asseoir, entre-elles se plaça.
Je bois, dit-il, à la santé des Dames:
Et de trinquer: passe encor pour cela.
On fit raison, le vin ne dura guere.
L'Hôtesse étant alors sans Chambriere
Court à la cave: & de peur des esprits
Meine avec soy Madame Simonette.
Le Peintre reste avec Madame Alis,
Provinciale assez belle, & bien faite,
Et s'en piquant, & qui pour le païs
Se pouvoit dire honnêtement coquette.
Le Compagnon vous la tenant seulette,
La conduisit de fleurette en fleurette
Jusqu'au toucher, & puis un peu plus loin;
Puis tout à coup levant la colerette
Prit un baiser dont l'Epoux fut témoin.
Jusques-là passe: Epoux, quand ils sont sages,
Ne prennent garde à ces menus suffrages;
Et d'en tenir registre c'est abus.
Bien est-il vray qu'en rencontre pareille

Simples baiſers font craindre le ſurplus;
Car Satan lors vient frapper ſur l'oreille
De tel qui dort, & fait tant qu'il s'éveille.
L'Epoux vit donc, que tandis qu'une main
Se promenoit ſur la gorge à ſon aiſe,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors, Dame ne vous déplaiſe!
Que le courroux luy montant au cerveau,
Il s'en alloit enfonçant ſon chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voiſinage,
Battre ſa femme, & dire au Peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une ſottiſe,
Luy dit tout bas ſon Compagnon d'amours,
Tenez-vous coy. Le bruit en nulle guiſe
N'eſt bon ici; d'autant plus qu'en vos lacs
Vous étes pris: ne vous montrez donc pas.
C'eſt le moyen d'étouffer cette affaire.
Il eſt écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à ſoy-même être fait.
Nous ne devons quitter ce Cabinet
Que bien à point, & tantôt quand cet homme
Etant au lit prendra ſon premier ſomme.
Selon mon ſens c'eſt le meilleur parti.
A tard viendroit auſſi bien la querelle.
N'étes-vous pas cocu plus d'à demi?
Madame Alis au fait a conſenti:
Cela ſuffit, le reſte eſt bagatelle.
L'Epoux goûta quelque peu ces raiſons.
Sa femme fit quelque peu de façons,

N'ayant

N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis? & puis; comme perſonne ſage
Elle remit ſa coëffure en état.
On n'eût jamais ſoupçonné ce ménage,
Sans qu'il reſtoit un certain incarnat
Deſſus ſon teint; mais c'étoit peu de choſe;
Dame Fleurette en pouvoit être cauſe.
L'une pourtant des tireuſes de vin
De lui ſoûrire au retour ne fit faute:
Ce fut la Peintre. On ſe remit en train:
On releva grillades & feſtin:
On but encore à la ſanté de l'Hôte,
Et de l'Hôteſſe, & de celle des trois
Qui la premiére auroit quelque avanture.
Le vin manqua pour la ſeconde fois.
L'Hôteſſe adroite & fine créature,
Soûtient toûjours qu'il revient des eſprits
Chez les voiſins. Ainſi Madame Alis
Servit d'eſcorte. Entendez que la Dame
Pour l'autre employ inclinoit en ſon ame;
Mais on l'emmeine, & par ce moyen-là
De faction Simonette changea.
Celle-ci fait d'abord plus la ſevere,
Veut ſuivre l'autre, ou feint le vouloir faire;
Mais ſe ſentant par le Peintre tirer,
Elle demeure étant trop ménagere
Pour ſe laiſſer ſon habit déchirer.
L'Epoux voyant quel train prenoit l'affaire
Voulut ſortir. L'autre lui dit; tout doux,
Nous ne voulons ſur vous nul avantage.

C'eſt

C'eſt bien raiſon que Meſſer cocuage
Sur ſon état vous couche ainſi que nous.
Sommes-nous pas compagnons de fortune ?
Puis que le Peintre en a careſſé l'une,
L'autre doit ſuivre. Il faut bon gré mal gré
Qu'elle entre en danſe ; & s'il eſt néceſſaire
Je m'offrirai de lui tenir le pied :
Vouliez ou non, elle aura ſon affaire.
Elle l'eut donc ; nôtre Peintre y pourvût
Tout de ſon mieux : auſſi le valoit-elle.
Cette derniére eut ce qui lui falût ;
On en donna le loiſir à la Belle.

Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne faloit s'atabler davantage.
Il étoit tard ; & le Peintre avoit fait
Pour ce jour-là ſuffiſamment d'ouvrage.
On dit bon ſoir. Le drôle ſatisfait
Se met au lit : nos gens ſortent de cage.
L'Hôteſſe alla tirer du Cabinet
Les regardans honteux, mal contens d'elle,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef
Fut qu'aucun d'eux ne pût venir à chef
De ſon deſſein, ni rendre à la Donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté ;
Par conſequent c'eſt fait ; j'ay tout conté.



LA COURTISANNE AMOUREUSE.

LE jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un Dieu qui n'eſt encor qu'à ſa leçon,
Fut de tout temps grand faiſeur de miracles.
En gens coquets il change les Catons.
Par lui les ſots deviennent des Oracles.
Par lui les loups deviennent des moutons.
Il fait ſi bien que l'on n'eſt plus le même:
Témoin Hercule, & témoin Polyphême

Mangeurs

Mangeurs de gens. L'un ſur un roc aſſis
Chantoit aux vents ſes amoureux ſoucis;
Et pour charmer ſa Nymphe joliette
Tailloit ſa barbe, & ſe miroit dans l'eau.
L'autre changea ſa maſſuë en fuſeau
Pour le plaiſir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent: Bocace en rapporte un,
Dont j'ay trouvé l'exemple peu commun.
C'eſt de Chimon jeune homme tout ſauvage,
Bien fait de corps, mais ours quand à l'eſprit.
Amour le léche, & tant qu'il le polit.
Chimon devint un galand perſonnage.
Qui fit cela? deux beaux yeux ſeulement.
Pour les avoir apperçûs un moment,
Encore à peine, & voilez par le ſomme,
Chimon aima, puis devint honnête homme.
Ce n'eſt le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaiſir aux enfans ſans ſouci,
Pût en ſon cœur loger d'honnêtes flâmes.
Elle étoit fiére, & bizarre ſur tout.
On ne ſçavoit comme en venir à bout.
Rome c'étoit le lieu de ſon négoce.
Mettre à ſes pieds la Mître avec la Croſſe
C'étoit trop peu: les ſimples Monſeigneurs
N'étoient d'un rang digne de ſes faveurs.
Il lui faloit un homme du Conclave;
Et des premiers, & qui fût ſon eſclave;
Et même encor il y profitoit peu,

A moins que d'être un Cardinal neveu.
Le Pape enfin, s'il se fut piqué d'elle,
N'auroit été trop bon pour la Donzelle.
De son orgueil ses habits se sentoient:
Force brillans sur sa robe éclatoient,
La chamarure avec la broderie.
Luy voyant faire ainsi la rencherie,
Amour se mit en tête d'abaisser
Ce cœur si haut; & pour un Gentilhomme
Jeune, bien fait, & des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la blesser.
L'adolescent avoit pour nom Camille,
Elle Constance. Et bien qu'il fût d'humeur
Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eût si-tôt l'amour au cœur
Que la voilà craintive devenuë.
Elle n'osa déclarer ses desirs
D'autre façon qu'avecque des soûpirs.
Auparavant pudeur ni retenuë
Ne l'arrêtoient; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût crû qu'Amour se fût logé
En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
Incessamment Constance le regarde;
Et puis soûpirs, & puis regards nouveaux;
Toûjours rêveuse au milieu des cadeaux:
Sa beauté même y perdit quelque chose:
Bien-tôt le lis l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala
De jeunes gens: il eut aussi des femmes.

Con-

Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement ; car peu d'entre ces Dames
Étoient d'humeur à tenir des propos
De sainteté ni de philosophie.
Constance seule étant sourde aux bons mots
Laissoit railler toute la compagnie.
Le soupé fait, chacun se retira.
Tout dés l'abord Constance s'éclipsa,
S'allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde : & l'on crût que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire elle étoit retournée.
La compagnie étant donc retirée ;
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât ; & qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, & comme le desire
Celle qui l'aime, & qui ne sçait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flâme.
Tremblante enfin, & par nécessité
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné,
Ce fut Camille : Hé quoy, dit-il, Madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis ?
Il la fit seoir ; & puis s'étant remis :
Qui vous croiroit, reprit-il, demeurée ?
Et qui vous a cette cache montrée ?
L'amour, dit-elle. A ce seul mot sans plus
Elle rougit ; chose que ne font guére
Celles qui sont Prêtresses de Venus :
Le vermillon leur vient d'autre maniére.

Camille

Camille avoit déja quelque ſoupçon
Que l'on l'aimoit : il n'étoit ſi novice
Qu'il ne connût ſes gens à la façon,
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, & voir ſi ce cœur fier
Juſques au bout pourroit s'humilier,
Il fit le froid. Nôtre Amante en ſoûpire.
La violence enfin de ſon martyre
La fait parler : elle commence ainſi.
Je ne ſçay pas ce que vous allez dire,
De voir Conſtance oſer venir ici
Vous déclarer ſa paſſion extrême.
Je ne ſçaurois y penſer ſans rougir :
Car du métier de Nymphe me couvrir;
On n'en eſt plus dés le moment qu'on aime.
Puis quelle excuſe ! helas ſi le paſſé
Dans vôtre eſprit pouvoit être effacé !
Du moins, Camille, excuſez ma franchiſe.
Je vois fort bien que quoi que je vous diſe
Je vous déplais. Mon zele me nuira.
Mais nuiſe ou non, Conſtance vous adore :
Mépriſez-là, chaſſez-là, batez-là;
Si vous pouvez faites-luy pis encore;
Elle eſt à vous. Alors le Jouvenceau;
Critiquer gens m'eſt dit-il fort nouveau;
Ce n'eſt mon fait : & toutefois Madame
Je vous diray tout net que ce diſcours
Me ſurprend fort; & que vous n'étes femme
Qui dût ainſi prévenir nos amours.
Outre le ſexe, & quelque bienſéance

Qu'il

Qu'il faut garder, vous vous étes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence ?
Vôtre beauté m'eût gagné ſans effort,
Et de ſon chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me faſſe d'avance.
Ce propos fut à la pauvre Conſtance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant ;
J'ay mérité ce mauvais traitement :
Mais oſe-t-on vous dire ſa penſée ?
Mon procédé ne me nuiroit pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.
C'eſt compliment ce que vous m'avez dit :
J'en ſuis certaine, & lis dans vôtre eſprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il ? je m'en rapporte à vous.
N'eſt-il pas vray que n'aguere, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage ?
Ils ſont éteins ces dons ſi précieux.
L'amour que j'ay m'a cauſé ce dommage.
Je ne ſuis plus aſſez belle à vos yeux.
Si je l'étois je ſerois aſſez ſage.
Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galand ; il eſt tard, & voilà
Minuit qui ſonne ; il faut que je me couche.
Conſtance crût qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit, que d'un œil de pitié
Elle voyoit : mais d'en ouvrir la bouche,
Elle n'oſa de crainte de refus.
Le Compagnon feignant d'être confus
Se tût long-temps ; puis dit, comment feray-je ?

Je

Je ne me puis tout ſeul deſ-habiller.
Et bien , Monſieur, dit-elle, appelleray-je ?
Non reprit-il ; gardez-vous d'appeller.
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voye ;
Ni qu'en ma chambre une fille de joye
Paſſe la nuit au ſçû de tous mes gens.
Cela ſuffit, Monſieur, repartit-elle.
Pour éviter ces inconveniens,
Je me pourrois cacher en la ruelle :
Mais faiſons mieux, & ne laiſſons venir
Perſonne ici : l'amoureuſe Conſtance
Veut aujourd'huy de Laquais vous ſervir.
Accordez-luy pour toute récompenſe
Cet honneur-là. Le jeune homme y conſent.
Elle s'approche ; elle le déboutonne ;
Touchant ſans plus à l'habit, & n'oſant
Du bout du doigt toucher à la perſonne.
Ce ne fut tout ; elle le déchauſſa.
Quoy de ſa main ! quoy Conſtance elle-même !
Qui fût-ce donc ? eſt-ce trop que cela ?
Je voudrois bien déchauſſer ce que j'aime.

Le Compagnon dans le lit ſe plaça ;
Sans la prier d'être de la partie.
Conſtance crût dans le commencement
Qu'il la vouloit éprouver ſeulement :
Mais tout cela paſſoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important :
Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace :
Où me coucher ?

Camille.

Camille.

Par tout où vous voudrez.

Constance.

Quoy sur ce siége?

Camille.

Et bien non; vous viendrez

Dedans mon lit.

Constance.

Délacez-moy de grace.

Camille.

Je ne sçaurois, il fait froid, je suis nû;
Délacez-vous. Nôtre Amante ayant vû
Prés du chevet un poignard dans sa gaîne,
Le prend, le tire, & coupe ses habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix,
Ajustemens de Princesse & de Reine.
Ce que les gens en deux mois à grand' peine
Avoient brodé, périt en un moment:
Sans regreter ni plaindre aucunement
Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France en feriez-vous autant?
Je crois que non, j'en suis seur & partant
Cela fut beau sans doute en Italie.

La pauvre Amante approche en tapinois,
Croyant tout fait; & que pour cette fois
Aucun bizarre & nouveau stratagême
Ne viendroit plus son aise reculer:
Camille dit; c'est trop dissimuler:
Femme qui vient se produire elle-même

N'aura jamais de place à mes côtez.
Si bon vous ſemble allez vous mettre aux pieds.
Ce fut bien-là qu'une douleur extrême
Saiſit la belle ; & ſi lors par hazard
Elle avoit eu dans ſes mains le poignard,
C'en étoit fait : elle eût de part en part
Percé ſon cœur. Toutefois l'eſperance
Ne mourut pas encor dans ſon eſprit.
Camille étoit trop connu de Conſtance.
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
Choſe ſi dure, & pleine d'inſolence,
Luy qui s'étoit juſques-là comporté
En homme doux, civil, & ſans fierté,
Cela ſembloit contre toute apparence.
Elle va donc en travers ſe placer
Aux pieds du Sire ; & d'abord les luy baiſe ;
Mais point trop fort de peur de le bleſſer.
On peut juger ſi Camille étoit aiſe.
Quelle victoire ! avoir mis à ce point
Une beauté ſi ſuperbe & ſi fiere !
Une beauté ! je ne la décris point ;
Il me faudroit une ſemaine entiere.
On ne pouvoit reprocher ſeulement
Que la pâleur à cet objet charmant ;
Pâleur encor dont la cauſe étoit telle
Qu'elle donnoit du luſtre à nôtre Belle.
Camille donc s'étend : & ſur un ſein
Pour qui l'yvoire auroit eu de l'envie
Poſe ſes pieds, & ſans ceremonie
Il s'accommode, & s'en fait un couſſin :

Puis

Puis feint qu'il cede aux charmes de Morphée.
Par les ſanglots nôtre Amante étouffée
Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appella,
D'un ton de voix qui plût fort à la Belle.
Je ſuis content, dit-il, de vôtre amour.
Venez, venez, Conſtance, c'eſt mon tour.
Elle ſe gliſſe; & luy s'approchant d'elle,
M'avez-vous crû ſi dur & ſi brutal
Que d'avoir fait tout de bon le ſevere?
Dit-il d'abord, vous me connoiſſez mal:
Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or bien je ſçais le fonds de vôtre cœur.
Je ſuis content, ſatisfait, plein de joye,
Comblé d'amour: & que vôtre rigueur
Si bon luy ſemble à ſon tour ſe déploye:
Elle le peut: uſez-en librement.
Je me déclare aujourd'huy vôtre Amant,
Et vôtre Epoux; & ne ſçais nulle Dame,
De quelque rang & beauté que ce ſoit,
Qui vous valût pour maîtreſſe & pour femme;
Car le paſſé rappeller ne ſe doit
Entre nous deux. Une choſe ay-je à dire:
C'eſt qu'en ſecret il nous faut marier.
Il n'eſt beſoin de vous ſpecifier
Pour quel ſujet: cela vous doit ſuffire.
Même il eſt mieux de cette façon là.
Un tel Himen à des Amours reſſemble;
On eſt Epoux & Galand tout enſemble.
L'hiſtoire dit que le drôle ajoûta;
Voulez-vous pas, en attendant le Prêtre,

A vôtre Amant vous fier aujourd'huy ?
Vous le pouvez, je vous répons de luy;
Son cœur n'eſt pas d'un perfide & d'un traître.
A tout cela Conſtance ne dit rien.
C'étoit tout dire : il le reconnut bien,
N'étant Novice en ſemblables affaires.
Quant au ſurplus, ce ſont de tels myſteres,
Qu'il n'eſt beſoin d'en faire le recit.
Voilà comment Conſtance réuſſit.

Or faites en Nymphes, vôtre profit.
Amour en a dans ſon Academie,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois pour un pareil Himen
Mieux que mainte autre à qui l'on ſe marie.
Femme qui n'a filé toute ſa vie
Tâche à paſſer bien des choſes ſans bruit.
Témoin Conſtance & tout ce qui s'enſuit,
Noviciat d'épreuves un peu dures :
Elle en reçût abondamment le fruit :
Nonnes je ſçais qui voudroient chaque nuit
En faire un tel à toutes avantures.

Ce que poſſible on ne croira pas vray,
C'eſt que Camille en careſſant la Belle,
Des dons d'Amour luy fit goûter l'eſſay.
L'eſſay ? je faux : Conſtance en étoit-elle
Aux Elemens : oüi Conſtance en étoit
Aux Elemens. Ce que la Belle avoit
Pris & donné de plaiſirs en ſa vie,
Conter pour rien juſqu'alors ſe devoit.
Pourquoy cela ? quiconque aime le die.



NICAISE

UN apprenti Marchand étoit,
Qu'avec droit Nicaiſe on nommoit;
Garçon trés-neuf, hors ſa boutique,
Et quelque peu d'Arithmetique;
Garçon Novice dans les tours
Qui ſe pratiquent en Amours.
Bons Bourgeois du temps de nos peres
S'aviſoient tard d'être bons freres.
Ils n'apprenoient cette leçon
Qu'ayant de la barbe au menton.

Ceux d'aujourd'hui, ſans qu'on les flate,
Ont ſoin de s'y rendre ſçavans
Auſſi-tôt que les autres gens.
Le Jouvenceau de vieille date,
Poſſible un peu moins avancé,
Par les degrez n'avoit paſſé.
Quoy qu'il en ſoit le pauvre Sire
En trés-beau chemin demeura,
Se trouvant court par celui-là,
C'eſt par l'eſprit que je veux dire.
Une Belle pourtant l'aima:
C'étoit la fille de ſon Maître;
Fille aimable autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot;
Soit par humeur franche & ſincere;
Soit qu'il fut force d'ainſi faire,
Etant tombé aux mains d'un ſot.
Quelqu'un de trop de hardieſſe
Ira la taxer, & moy non:
Tels procedez ont leur raiſon.
Lors que l'on aime une Déeſſe,
Elle fait ces avances-là:
Nôtre Belle ſçavoit cela.
Son eſprit, ſes traits, ſa richeſſe,
Engageoient beaucoup de jeuneſſe
A ſa recherche: heureux ſeroit
Celui d'entr'eux qui cueilleroit
En nom d'Himen certaine choſe.
Qu'à meilleur titre elle promit
Au Jouvenceau ci-deſſus dit.

Certain

Certain Dieu par fois en diſpoſe
Amour nommé communément.
Il plût à la Belle d'élire
Pour ce point l'apprenti Marchand.
Bien eſt vray (car il faut tout dire)
Qu'il étoit trés-bien fait de corps,
Beau, jeune, & frais: ce ſont treſors
Que ne mépriſe aucune Dame,
Tant ſoit ſon eſprit précieux.
Pour une qu'Amour prend par l'ame,
Il en prend mille par les yeux.
Celle-ci donc des plus galantes,
Par mille choſes engageantes
Tâchoit d'encourager le gars,
N'étoit chiche de ſes regards,
Le pinçoit, lui venoit ſoûrire,
Sur les yeux lui mettoit la main,
Sur le pied lui marchoit enfin.
A ce langage il ne ſçût dire
Autre choſe que des ſoûpirs,
Interprétes de ſes deſirs.

Tant fut, à ce que dit l'hiſtoire,
De part & d'autre ſoûpiré,
Que leur feu dûment déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnerent ni ſermens,
Ni d'autres points bien plus charmans;
Comme baiſers à groſſe uſure;
Le tout ſans compte & ſans meſure.

Calculateur que fût l'Amant,
Broüiller faloit inceſſamment :
La choſe étoit tant infinie
Qu'il y faiſoit toûjours abus :
Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une ſeule cérémonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas ſans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
Par vous, diſoit la belle amie,
Je me la veux faire enſeigner,
Ou ne la ſçavoir de ma vie.
Je la ſçauray, je vous promets;
Tenez-vous certain deſormais
De m'avoir pour vôtre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point.
Je ſuis franche ; n'attendez point
Que par un langage ordinaire,
Je vous promette de me faire
Religieuſe, à moins qu'un jour
L'Himen ne ſuive nôtre amour.
Cet Himen ſeroit bien mon conte ;
N'en doutez point ; mais le moyen ?
Vous m'aimez trop pour vouloir rien
Qui me pût cauſer de la honte.
Tels & tels m'ont fait demander.
Mon pere eſt preſt de m'accorder.
Moy je vous permets d'eſperer
Qu'à qui que ce ſoit qu'on m'engage ;
Soit Conſeiller, ſoit Préſident ;

Soit

Soit veille ou jour de Mariage,
Je ſeray vôtre auparavant,
Et vous aurez mon Pucelage.

Le garçon la remercia
Comme il pût. A huit jours de là
Il s'offre un parti d'importance.
La Belle dit à ſon ami;
Tenons-nous-en à celui-ci;
Car il eſt homme, que je penſe,
A paſſer la choſe au gros ſas.
La belle en étant ſur ce cas,
On la promet; on la commence:
Le jour des nôces ſe tient prêt.

Entendez ceci, s'il vous plaît.
Je penſe voir vôtre penſée
Sur ce mot-là de commencée.
C'étoit alors ſans point d'abus
Fille promiſe & rien de plus.

Huit jours donnez à la Fiancée;
Comme elle apprehendoit encor
Quelque rupture en cet accord;
Elle differe le négoce
Juſqu'au propre jour de la nôce;
De peur de certain accident
Qui les fillettes va perdant.
On méne au moûtier cependant
Nôtre Galande encor pucelle.
Le oüi fut dit à la chandelle.
L'Epoux voulut avec la Belle

S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine.
Il falut pourtant y paſſer.
Comme l'Aurore étoit prochaine,
L'Epouſe au lieu de ſe coucher
S'habille. On eût dit une Reine.
Rien ne manquoit aux vêtemens,
Perles, joyaux, & diamans;
Son Epouſé la faiſoit Dame.
Son ami pour la faire femme
Prend heure avec elle au matin.
Ils devoient aller au jardin,
Dans un bois propre à telle affaire.
Une compagne y devoit faire
Le guet autour de nos Amans,
Compagne inſtruite du myſtere.
La Belle s'y rend la premiére,
Sous le prétexte d'aller faire
Un bouquet, dit-elle à ſes gens.
Nicaiſe aprés quelques momens
La va trouver: & le bon Sire
Voyant le lieu ſe met à dire:
Qu'il fait ici d'humidité!
Foin, vôtre habit ſera gâté.
Il eſt beau: ce ſeroit dommage.
Souffrez ſans tarder davantage
Que j'aille querir un tapis.
Eh mon Dieu laiſſons les habits;
Dit la Belle toute piquée.

Je diray que je suis tombée.
Pour la perte n'y songez point :
Quand on a temps si fort à point,
Il en faut user ; & périssent
Tous les vêtemens du païs ;
Que plûtôt tous les beaux habits
Soient gâtez, & qu'ils se salissent,
Que d'aller ainsi consumer
Un quart d'heure : un quart d'heure est cher :
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma nôce, il ne tient qu'à vous
D'employer des momens si doux.
Ce que je dis ne me sied guére :
Mais je vous chéris ; & vous veux
Rendre honnête homme si je peux.
En verité, dit l'Amoureux,
Conserver étoffe si chére
Ne sera point mal fait à nous.
Je cours ; c'est fait ; je suis à vous ;
Deux minutes feront l'affaire.

Là-dessus il part sans laisser
Le temps de lui rien repliquer.
Sa sottise guérit la Dame :
Un tel dédain lui vint en l'ame,
Qu'elle reprit dés ce moment
Son cœur que trop indignement
Elle avoit placé : quelle honte !
Prince des sots, dit-elle en soy,
Va, je n'ay nul regret de toy :

Tout autre eut été mieux mon compte.
Mon bon Ange a consideré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur si précieuse.
Je ne veux plus être amoureuse
Que de mon mari; j'en fais vœu.
Et de peur qu'un reste de feu
A le trahir ne me rengage,
Je vais sans tarder davantage
Luy porter un bien qu'il auroit
Quand Nicaise en son lieu seroit.
A ces mots la pauvre Epousée
Sort du bois fort scandalisée.
L'autre revient, & son tapis:
Mais ce n'est plus comme jadis.
Amans, la bonne heure ne sonne
A toutes les heures du jour.
J'ay lû dans l'Alphabet d'Amour,
Qu'un Galand prés d'une personne
N'a toûjours le temps comme il veut:
Qu'il le prenne donc comme il peut.
Tous delais y font du dommage:
Nicaise en est un témoignage.
Fort essouflé d'avoir couru,
Et joyeux de telle proüesse,
Il s'en revient bien résolu
D'employer tapis & Maîtresse.
Mais quoy, la Dame au bel habit
Mordant ses lévres de dépit
Retournoit vers la compagnie;

Et

Et de sa flame bien guerie,
Possible alloit dans ce moment,
Pour se venger de son Amant,
Porter à son mari la chose
Qui luy causoit ce dépit là.
Quelle chose ? c'est celle-là
Que fille dit toûjours qu'elle a.
Je le crois ; mais d'en mettre ja
Mon doigt au feu, ma foy je n'ose :
Ce que je sçay, c'est qu'en tel cas
Fille qui ment ne peche pas.

Grace à Nicaise nôtre Belle
Ayant sa fleur en dépit d'elle,
S'en retournoit tout en grondant :
Quand Nicaise la rencontrant,
A quoy tient, dit-il à la Dame,
Que vous ne m'ayez attendu ?
Sur ce tapis bien étendu
Vous seriez en peu d'heure femme.
Retournons donc sans consulter :
Venez cesser d'être pucelle ;
Puis que je puis sans rien gâter
Vous témoigner quel est mon zéle.
Non pas cela, reprit la Belle :
Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.
J'aime vôtre santé, Nicaise ;
Et vous conseille auparavant
De reprendre un peu vôtre vent.

Or

Or respirez tout à vôtre aise.
Vous étes apprenti Marchand;
Faites-vous apprenti Galand:
Vous n'y serez pas si-tôt Maître.
A mon égard je ne puis être
Vôtre Maîtresse en ce métier.
Sire Nicaise, il vous faut prendre
Quelque servante du quartier.
Vous sçavez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection;
Mais ce que vaut l'occasion
Vous l'ignorez, allez l'apprendre.



COM-



COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES.

IL eſt un jeu divertiſſant ſur tous,
Jeu dont l'ardeur ſouvent ſe renouvelle;
Il divertit & la laide & la belle.
Soit jour, ſoit nuit, à tout heure il eſt doux:
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beaú du jeu n'eſt connu de l'époux;
C'eſt chez l'Amant que ce plaiſir excelle:

De

De regardans pour y juger des coups,
Il n'en faut point, jamais on n'y quérelle.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il ? sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,
Je vais encor vous en dire un usage,
Il fait venir l'esprit & la raison.
Nous le voyons en mainte bestiole.
Avant que Lise allât en cette école,
Lise n'étoit qu'un miserable oison.
Coudre & filer étoit son exercice;
Non pas le sien, mais celui de ses doigts;
Car que l'esprit eût part à cet office,
Ne le croyez; il n'étoit nuls emplois
Où Lise pût avoir l'ame occupée:
Lise songeoit autant que sa poupée.
Cent fois le jour sa mere lui disoit,
Va-t-en chercher de l'esprit malheureuse.
La pauvre fille aussi-tôt s'en alloit
Chez les voisins, affligée & honteuse,
Leur demandant où se vendoit l'esprit.
On en rioit; à la fin on lui dit,
Allez trouver Pere Bonaventure,
Car il en a bonne provision.
Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non sans confusion:
Elle craignoit que ce ne fût dommage
De détourner ainsi tel personnage.
Me voudroit-il faire de tels presens

A

A moy qui n'ay que quatorze ou quinze ans?
Vaux-je cela? diſoit en ſoy la belle.
Son innocence augmentoit ſes appas:
Amour n'avoit à ſon croc de pucelle
Dont il crût faire un auſſi bon repas.
Mon Révérend, dit-elle au béat homme
Je viens vous voir; des perſonnes m'ont dit,
Qu'en ce Couvent on vendoit de l'eſprit:
Vôtre plaiſir ſeroit-il qu'à crédit
J'en pûſſe avoir? non pas pour groſſe ſomme;
A gros achat mon treſor ne ſuffit:
Je reviendray s'il m'en faut davantage:
Et cependant prenez ceci pour gage.
A ce diſcours, je ne ſçais quel anneau,
Qu'elle tiroit de ſon doigt avec peine,
Ne venant point, le Pere dit tout beau;
Nous pourvoirons à ce qui vous améne.
Sans éxiger nul ſalaire de vous:
Il eſt marchande, & marchande entre nous;
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez ici; ſuivez-moy hardiment;
Nul ne nous voit, aucun ne nous entend,
Tous ſont au chœur; le portier eſt perſonne
Entiérement à ma dévotion;
Et ces murs ont de la diſcrétion.
Elle le ſuit; ils vont à ſa Cellule.
Mon Révérend la jette ſur un lit;
Veut la baiſer; la pauvrette recule
Un peu la tête; & l'innocente dit:
Quoy c'eſt ainſi qu'on donne de l'eſprit?

Et

Et vrayment oüi, repart ſa Révérence ;
Puis il lui met la main ſur le teton :
Encore ainſi ? vrayment oüi ; comment donc ?
La belle prend le tout en patience :
Il ſuit ſa pointe ; & d'encor en encor
Toûjours l'eſprit s'inſinuë & s'avance,
Tant & ſi bien qu'il arrive à bon port.
Liſe rioit du ſuccés de la choſe.
Bonaventure à ſix momens de là
Donne d'eſprit une ſeconde doſe.
Ce ne fut tout, une autre ſuccéda ;
La charité du beau Pere étoit grande.
Et bien, dit-il, que vous ſemble du jeu ?
A nous venir l'eſprit tarde bien peu,
Reprit la belle ; & puis elle demande,
Mais s'il s'en va ? s'il s'en va ? nous verrons ;
D'autres ſecrets ſe mettent en uſage.
N'en cherchez point, dit Liſe davantage ;
De celui-ci nous nous contenterons.
Soit fait, dit-il, nous recommencerons
Au pis aller, tant & tant qu'il ſuffiſe.
Le pis aller ſembla le mieux à Liſe.
Le ſecret même encor ſe répéta
Par le *Pater* ; il aimoit cette dance.
Liſe lui fait une humble révérence ;
Et s'en retourne en ſongeant à cela.
Liſe ſonger ! quoy déja Liſe ſonge !
Elle fait plus, elle cherche un menſonge,
Se doutant bien qu'on lui demanderoit,
Sans y manquer, d'où ce retard venoit.

Deux jours aprés ſa compagne Nanette
S'en vient la voir : pendant leur entretien
Liſe rêvoit : Nanette comprit bien,
Comme elle étoit clair-voyante & finette,
Que Liſe alors ne rêvoit pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant ſon amie,
Que celle-ci lui déclare le tout.
L'autre n'étoit à l'ouïr endormie.
Sans rien cacher, Liſe de bout en bout
De point en point lui conte le myſtére,
Dimenſions de l'eſprit du beau Pere,
Et les encor, enfin tout le Phœbé.
Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grace
Quand & par qui l'eſprit vous fut donné.
Anne reprit : puis qu'il faut que je faſſe
Un libre aveu, c'eſt vôtre frere Alain
Qui m'a donné de l'eſprit un matin.
Mon frere Alain ! Alain ! s'écria Liſe,
Alain mon frere ! ah je ſuis bien ſurpriſe ;
Il n'en a point, comme en donneroit-il ?
Sotte, dit l'autre, helas ! tu n'en ſçais guére :
Apprens de moy que pour pareille affaire
Il n'eſt beſoin que l'on ſoit ſi ſubtil.
Ne me crois-tu ? ſçache le de ta mere ;
Elle eſt experte au fait dont il s'agit ;
Sur ce point là l'on t'aura bien-tôt dit,
Vivent les ſots pour donner de l'eſprit.



L'ABBESSE MALADE.

L'Exemple sert, l'exemple nuit aussi;
Lequel des deux doit l'emporter ici,
Ce n'est mon fait; l'un dira que l'Abbesse
En usa bien, l'autre au contraire mal,
Selon les gens: bien ou mal, je ne laisse
D'avoir mon compte, & montre en général,
Par ce que fit tout un troupeau de Nones,
Que Brebis sont la plûpart des personnes;
Qu'il en passe une, il en passera cent,
Tant sur les gens est l'exemple puissant.

Agnés

Agnés passa, puis autre Sœur, puis une :
Tant qu'à passer s'entre pressant chacune
On vid enfin celle qui les gardoit
Passer aussi : c'est en gros tout le conte :
Voici comment en détail on le conte.

Certaine Abbesse un certain mal avoit,
Pâles couleurs nommé parmi les filles :
Mal dangereux, & qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Nôtre malade avoit la face blême
Tout justement comme un Saint de Carême,
Bonne d'ailleurs, & gente à cela prés.
La Faculté sur ce point consultée,
Aprés avoir la chose examinée,
Dit que bien-tôt Madame tomberoit
En fiévre lente, & puis qu'elle mourroit.
Force sera que cette humeur la mange ;
A moins que de... l'a moins est bien étrange ;
A moins enfin qu'elle n'ait à souhait
Compagnie d'homme. Hipocrate ne fait
Choix de ses mots, & tant tourner ne sçait.
Jesus, reprit toute scandalisée
Madame Abbesse : hé que dites-vous là ?
Fi. Nous disons, repartit à cela
La Faculté, que pour chose assurée
Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :
Bon le faut-il, c'est un point important :
Autre que bon n'est ici suffisant :
Et si bon n'est, deux en prendrez Madame.
Ce fut bien pis ; non pas que dans son ame

Ce

Ce bon ne fût par elle souhaité :
Mais le moyen que sa Communauté
Lui vint sans peine approuver telle chose ?
Honte souvent est de dommage cause.
Sœur Agnés dit. Madame croyez-les.
Un tel reméde est chose bien mauvaise,
S'il a le goût méchant à beaucoup prés
Comme la mort. Vous faites cent secrets,
Faut-il qu'un seul vous choque & vous déplaise ?
Vous en parlez, Agnés, bien à vôtre aise,
Reprit l'Abbesse : or ça, par vôtre Dieu,
Le feriez-vous ? mettez-vous en mon lieu.
Oüi dea Madame ; & dis bien davantage :
Vôtre santé m'est chére jusques-là
Que s'il faloit pour vous souffrir cela,
Je ne voudrois que dans ce témoignage
D'affection pas une de çeans
Me devançât. Mille remercimens
A Sœur Agnés donnez par son Abbesse,
La faculté dit adieu là-dessus ;
Et protesta de ne revenir plus.
Tout le Couvent se trouvoit en tristesse,
Quand Sœur Agnés qui n'étoit de ce lieu
La moins sensée, au reste bonne lame,
Dit à ses Sœurs : tout ce qui tient Madame
Est seulement belle honte de Dieu.
Par charité n'en est-il point quelqu'une
Pour lui montrer l'exemple & le chemin ?
Cet avis fût approuvé de chacune :
On l'applaudit, il court de main en main.
Pas une n'est qui montre en ce dessein

De

De la froideur, ſoit None, ſoit Nonette,
Mère Prieure, ancienne, ou diſcrette.
Le billet trotte : on fait venir des gens
De toute guiſe, & des noirs, & des blancs,
Et des tannez. L'eſcadron, dit l'hiſtoire,
Ne fut petit, ni comme l'on peut croire
Lent à montrer de ſa part le chemin.
Ils ne cedoient à pas une Nonain
Dans le deſir de faire que Madame
Ne fût honteuſe, ou bien n'eût dans ſon ame
Tel récipé poſſible à contre-cœur.
De ſes brebis à peine la premiere
A fait le ſaut, qu'il ſuit une autre ſœur.
Une troiſiéme entre dans la carriére.
Nulle ne veut demeurer en arriére.
Preſſe ſe met pour n'être la derniere.
Que diray plus ? enfin l'impreſſion
Qu'avoit l'Abbeſſe encontre ce reméde,
Sage renduë à tant d'exemples céde.
Un jouvenceau fait l'operation
Sur la malade. Elle redevient roſe,
Oeillet, aurore, & ſi quelque autre choſe
De plus riant ſe peut imaginer.
O doux reméde, ô reméde à donner,
Reméde ami de mainte créature,
Ami des gens, ami de la nature,
Ami de tout, point d'honneur excepté.
Point d'honneur eſt une autre maladie :
Dans ſes écrits Madame Faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie !

LES



LES TROQUEURS.

LE changement de mets réjoüit l'homme :
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi :
Et ne sçais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en Himen ;
Non si souvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie,
Peut-être un jour nous l'obtiendrons, Amen,
Ainsi soit-il ; semblable indult en France
Viendroit fort bien, j'en répond, car nos gens

Sont

Sont grands troqueurs, Dieu nous créa changeans.
Prés de Roüen, païs de ſapience,
Deux Villageois avoient chacun chez ſoy
Forte femelle, & d'aſſez bon aloy,
Pour telles gens qui n'y raffinent guére ;
Chacun ſçait bien qu'il n'eſt pas néceſſaire
Qu'Amour les traite ainſi que des Prélats.
Avint pourtant que tous deux étant las
De leurs moitiez, leur voiſin le Notaire
Un jour de Fête avec eux chopinoit.
Un des Manans lui dit, Sire Oudinet,
J'ay dans l'eſprit une plaiſante affaire.
Vous avez fait ſans doute en vôtre temps
Pluſieurs Contrats de diverſe nature,
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme ainſi que de monture ?
Nôtre Paſteur a bien changé de Cure :
La femme eſt-elle un cas ſi different ?
Et pargué non ; car Meſſire Gregoire
Diſoit toûjours, ſi j'ay bonne mémoire,
Mes Brebis ſont ma femme : cependant
Il a changé : changeons auſſi compere.
Trés-volontiers, reprit l'autre manant ;
Mais tu ſçais bien que nôtre ménagere
Eſt la plus belle : or ça, Sire Oudinet,
Sera-ce trop s'il donne ſon Mulet
Pour le retour ? Mon Mulet ? & parguenne
Dit le premier des Villagois ſuſdits,
Chacune vaut en ce monde ſon prix ;
La mienne ira but à but pour la tienne ;

On ne regarde aux femmes de si prés :
Point de retour, vois-tu, compere Etienne,
Mon Mulet c'est.... C'est le Roy des Mulets.
Tu ne dévrois me demander mon Ane
Tant seulement : troc pour troc, touche là.
Sire Oudinet raisonnant sur cela
Dit, il est vray que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens ;
Mais le meilleur de la bête à mon sens
N'est ce qu'on void ; femmes ont maintes choses
Que je préfere, & qui sont lettres closes ;
Femmes aussi trompent assez souvent ;
Ja ne les faut éplucher trop avant.
Or sus Voisins, faisons les choses nettes.
Vous ne voulez chat en poche donner
Ni l'un ni l'autre, allons donc confronter
Vos deux moitiez comme Dieu les a faites.
L'expédient fut approuvé de tous :
Trop bien voilà Messieurs les deux Epoux
Qui sur ce point triomphent de s'étendre.
Tiennette n'a ni surot ni malandre,
Dit le second. Jeanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier ;
Ma foy c'est bâme. Et Tiennette est ambroise,
Dit son Epoux ; telle je la maintien.
L'autre reprit, compere tien toy bien ;
Tu ne connois Jeanne ma vilageoise ;
Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu ?
L'autre Manan jura, par la vertu,
Tiennette & moy nous n'avons qu'une noise,
C'est

C'eſt qui des deux y ſçait de meilleurs tours;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours :
A toy compere, & de prendre la taſſe,
Et de trinquer; allons, Sire Oudinet,
A Jeanne; top ; puis à Tiennette; maſſe.
Somme qu'enfin la ſoute du Mulet
Fut accordée, & voilà marché fait.
Nôtre Notaire aſſura l'un & l'autre
Que tels traitez alloient leur grand chemin :
Sire Oudinet étoit un bon Apôtre
Qui ſe fit bien payer ſon parchemin.
Par qui, payer ? par Jeanne & par Tiennette.
Il ne voulut rien prendre des maris.
Les Villageois furent tous deux d'avis
Que pour un temps la choſe fût ſecrette;
Mais il en vint au Curé quelque vent.
Il prit auſſi ſon droit ; je n'en aſſure,
Et n'y étois; mais la verité pure
Eſt que Curez y manquent peu ſouvent.
Le Clerc non plus ne fit du ſien remiſe;
Rien ne ſe perd entre les gens d'Egliſe.

Les Permuteurs ne pouvoient bonnement
Executer un pareil changement
Dans ce Village, à moins que de ſcandale :
Ainſi bien-tôt l'un & l'autre détale,
Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord moyennant Dieu.
C'étoit plaiſir que de les voir enſemble.
Les femmes même, à l'envi des maris

S'entredisoient en leurs menus devis,
Bon fait troquer, commere, à ton avis?
Si nous troquions de Valet? que t'en semble?
Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.
L'autre d'abord eût un trés-bon effet.
Le premier mois trés-bien ils s'en trouverent;
Mais à la fin nos gens se dégoûterent.
Compere Etienne, ainsi qu'on peut penser,
Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette, il y perdoit sans doute.
Compere Gille eut regret à sa soute.
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en avint-il? Un jour parmi les bois
Etienne vit toute fine seulette
Prés d'un ruisseau sa défunte Tiennette,
Qui par hazard dormoit sous la coudrette.
Il s'approcha l'éveillant en sur-saut.
Elle du troc ne se souvint pour l'heure;
Dont le galand sans plus longue demeure
En vint au point. Bref ils firent le saut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour: pourquoi cela? pourquoi?
Belle demande; en l'amoureuse loi
Pain qu'on dérobe & qu'on mange en cachette
Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achette,
Je m'en rapporte aux plus sçavans que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraye,
Et qu'aprés tout Himénée & l'Amour
Ne soient pas gens à cuire en même four;
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraye.

On y fit chére ; il ne s'y servit plat
Où maître Amour Cuisinier délicat,
Et plus friand que n'est maître Himénée,
N'eût mis la main. Tiennette retournée,
Compere Etienne homme neuf en ce fait
Dit à part soy ; Gille a quelque secret,
J'ay retrouvé Tiennette plus jolie
Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
Reprenons-là, faisons tour de Norman ;
Dédisons-nous, usons du privilege.
Voilà l'exploit qui trotte incontinent,
Aux fins de voir le troc & changement
Déclaré nul, & cassé nettement.
Gille assigné de son mieux se défend.
Un Promoteur intervient pour le siége
Episcopal, & vendique le cas.
Grand bruit par tout ainsi que d'ordinaire :
Le Parlement évoque à soy l'affaire.
Sire Oudinet le faiseur de Contracts
Est amené ; l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause ;
Car c'est un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compere Etienne !
Contre ses fins cet homme en premier lieu
Va de droit fil ; car s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la Chrêtienne
N'étoit à lui : le bon sens vouloit donc
Que pour toûjours il la laissât à Gille ;
Sauf la coudraye, où Tiennette, dit-on,
Alloit souvent en chantant sa chanson ;

L'y rencontrer étoit chose facile.
Et supposé que facile ne fût,
Faloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
Mais allez-moy prêcher cette doctrine
A des manans : ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour, & trés-bien s'en trouvoient
Sans le dédit ; c'étoit piéce assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autre gens.
J'ay grand regret de n'en avoir les gans !





LE CAS DE CONSCIENCE.

LEs gens du païs des fables
Donnent ordinairement
Noms & titres agréables
Aſſez liberalement.
Cela ne leur coûte guére.
Tout leur eſt Nymphe ou Bergere,
Et Déeſſe bien ſouvent.
Horace n'y faiſoit faute.
Si la ſervante de l'hôte
Au lit de nôtre homme alloit,

C'étoit auſſi-tôt Ilie,
C'étoit la Nymphe Egerie,
C'étoit tout ce qu'on vouloit.
Dieu, par ſa bonté profonde,
Un beau jour mit dans le monde
Apollon ſon ſerviteur;
Et lui mit juſtement comme
Adam le nomenclateur,
Lui diſant, te voilà, nomme.
Suivant cette antique loy
Nous ſommes parreins du Roy.
De ce privilege inſigne
Moy faiſeur de vers indigne
Je pourrois uſer auſſi
Dans les contes que voici;
Et s'il me plaiſoit de dire
Au lieu d'Anne Sylvanire,
Et pour Meſſire Thomas
Le grand Druide Adamas,
Me mettroit-on à l'amende?
Non: mais tout conſideré,
Le preſent conte demande
Qu'on diſe Anne & le Curé.
Anne, puis qu'ainſi va, paſſoit dans ſon Village
Pour la perle & le parangon.
Etant un jour prés d'un rivage,
Elle vit un jeune garçon
Se baigner nud. La fillette étoit druë,
Honnête toutefois. L'objet plût à ſa vûë.
Nuls defauts ne pouvoient être au gars reprochez:
Puis

Puis dés auparavant aimé de la Bergere,
Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachez;
Jamais tailleur n'en ſçût mieux que lui la maniére.
Anne ne craignoit rien : des ſaules la couvroient
Comme eût fait une jalouſie :
Cà & là ſes regards en liberté couroient
Où les portoit leur fantaiſie.
Cà & là, c'eſt à dire aux differens attraits
Du garçon au corps jeune & frais,
Blanc, poli, bien formé, de taille haute & drete,
Digne enfin des regards d'Annete.
D'abord une honte ſecrete
La fit quatre pas reculer,
L'amour huit autres avancer:
Le ſcrupule ſurvint, & penſa tout gâter.
Anne avoit bonne conſcience:
Mais comment s'abſtenir ? eſt-il quelque défenſe
Qui l'emporte ſur le deſir,
Quand le hafard fait naître un ſujet de plaiſir ?
La belle à celui-ci fit quelque réſiſtance.
A la fin ne comprenant pas
Comme on peut pécher de cent pas,
Elle s'aſſit ſur l'herbe ; & trés-fort attentive
Annette la contemplative
Regarda de ſon mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vû
Comme on deſſigne ſur nature ?
On vous campe une créature,
Une Eve, ou quelque Adam, j'entens un objet nû;
Puis force gens aſſis comme nôtre Bergere
Font un crayon conforme à cet original.

Au fond de sa mémoire Anne en sçût fort bien faire
Un qui ne ressembloit pas mal.
Elle y seroit encor, si Guillot (c'est le Sire)
Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire;
A propos; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire, & ç'eût été grand cas
Qu'aprés de semblables idées
Amour en fût demeuré là:
Il contoit pour siennes déja
Les faveurs qu'Anne avoit gardées.
Qui ne s'y fut trompé ? plus je songe à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
N'osa quoy qu'il en soit le garçon régaler;
Ne laissant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendoient encor toute honteuse.
Pâques vint, & ce fut un nouvel embarras.
Anne faisant passer ses péchez en revûë;
Comme un passe volant mit en un coin ce cas;
Mais la chose fut apperçûë.
Le Curé Messire Thomas
Sçût relever le fait; & comme l'on peut croire
En Confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonstancier le tout fort amplement,
Pour en connoître l'importance,
Puis faire aucunement quadrer la penitence,
Chose où ne doit errer un Confesseur prudent.
Celui-ci mal-mena la belle.
Etre dans ses regards à tel point sensuelle!
C'est, dit-il, un trés-grand péché.
Autant vaut l'avoir vû que de l'avoir touché.

Cepen-

Cependant la peine imposée
Fut à souffrir assez aisée.
Je n'en parleray point ; seulement on sçaura
Que Messieurs les Curez, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre avoient des dévots & dévotes,
Qui pour l'examen de leurs fautes
Leur payoient un tribut ; qui plus qui moins selon
Que le compte à rendre étoit long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,
Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand :
Tout aussi-tôt le jeune amant
Le donne à sa maîtresse ; elle toute joyeuse
Le va porter du même pas
Au Curé Messire Thomas.
Il reçoit le present, il l'admire, & le drôle
D'un petit coup sur l'épaule
La fillette régala,
Lui soûrit, lui dit voilà
Mon fait : joignant à cela
D'autres petites affaires :
C'étoit jour de Calande, * & nombre de confreres
Devoient dîner chez lui. Voulez-vous doublement
M'obliger ? dit-il à la belle ;
Accommodez chez vous ce poisson promptement,
Puis l'apportez incontinent,
Ma servante est un peu nouvelle.
Anne court ; & voilà les Prêtres arrivez.

* *C'est un jour où tous les Curez du Diocese s'assemblent, pour parler des affaires communes chez quelqu'un d'eux qui leur donne à dîner ordinairement, & cela se fait tous les mois.*

Grand bruit, grande cohuë, en cave on ſe tranſporte.
Aucuns des vins ſont approuvez :
Chacun en raiſonne à ſa ſorte.
On met ſur table ; & le Doyen
Prend place, en ſaluant toute la compagnie.
Raconter leurs propos ſeroit choſe infinie ;
Puis le Lecteur s'en doute bien.
On permuta cent fois ſans permuter pas une.
Santez, Dieu ſçait combien : chacun à ſa chacune
Bût en faiſant de l'œil ; nul ſcandale : on ſervit
Potage, menus mets, & même juſqu'au fruit
Sans que le brochet vint : tout le dîner s'acheve
Sans brochet, pas un brin. Guillot ſçachant ce don
L'avoit fait retracter pour plus d'une raiſon.
Legere de brochet la troupe enfin ſe leve.
Qui fut bien étonné, qu'on le juge ; il alla
Dire ceci, dire cela
A Madame Anne le jour même ;
L'appella cent fois ſotte, & dans ſa rage extrême
Lui penſa reprocher l'avanture du bain.
Traiter vôtre Curé, dit-il, comme un coquin !
Pour qui nous prenez-vous ? Paſteurs ſont-ce canailles ?
Alors par droit de répreſailles
Anne dit au Prêtre outragé,
Autant vaut l'avoir vû que de l'avoir mangé.



LE DIABLE
DE PAPEFIGUIERE.

MAître François dit que Papimanie
Eſt un Païs où les gens ſont heureux.
Le vray dormir ne fut fait que pour eux:
Nous n'en avons ici que la copie.
Et par Saint Jean, ſi Dieu me prête vie,
Je le verray ce Païs où l'on dort:
On y fait plus, on n'y fait nulle choſe:
C'eſt un employ, que je recherche encor.

Ajoûtez-

Ajoûtez-y quelque petite doze
D'amour honnête, & puis me voilà fort.
Tout au rebours il eſt une Province
Où les gens ſont haïs, maudits de Dieu.
On les connoît à leur viſage mince,
Le long dormir eſt exclus de ce lieu :
Partant, lecteurs, ſi quelqu'un ſe preſente
A vos regards, ayant face riante
Couleur vermeille, & viſage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, ſans que l'on vous condamne,
Cettui me ſemble à le voir Papimane.
Si d'autre part celui que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans heſiter qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue ſe nomme
L'Ile & Province où les gens autrefois
Firent la figue au portrait du ſaint Pere :
Punis en ſont; rien chez eux ne proſpere :
Ainſi nous l'a conté maître François.
L'Ile fut lors donnée en appanage
A Lucifer : c'eſt ſa maiſon des champs.
On voit courir par tout cet heritage
Ses commenſaux rudes à pauvres gens;
Peuple ayant queuë, ayant cornes & griſes,
Si maints tableaux ne ſont point apocriphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux Meſſieurs
Vit un manant ruſé, des plus trompeurs
Verſer un champ dans l'Ile deſſuſdite.
Bien paroiſſoit la terre être maudite ;

Car

Car le manant avec peine & ſueur
La retournoit, & faiſoit ſon labeur.
Survient un Diable à titre de Seigneur.
Ce Diable étoit des gens de l'Evangile,
Simple, ignorant, à tromper trés-facile,
Bon Gentilhomme, & qui dans ſon courroux
N'avoit encor tonné que ſur les choux :
Plus ne ſçavoit apporter de dommage.
Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'eſt mon talent : je ſuis un Diable iſſu
De noble race, & qui n'a jamais ſçû
Se tourmenter ainſi que font les autres.
Tu ſçais vilain que tous ces champs ſont nôtres.
Ils ſont à nous dévoluts par l'édit
Qui mit jadis cette Ile en interdit.
Vous y vivez deſſous nôtre police.
Partant, vilain, je puis avec juſtice
M'attribuer tout le fruit de ce champ :
Mais je ſuis bon, & veux que dans un an
Nous partagions ſans noiſe & ſans quérelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?
Le manant dit : Monſeigneur, pour le mieux
Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle ;
Car c'eſt un grain qui vient fort aiſément.
Je ne connois ce grain-là nullement,
Dit le lutin ; comment dis-tu ? touzelle ?
Mémoire n'ay d'aucun grain qui s'appelle
De cette ſorte : or emplis-en ce lieu :
Touzelle ſoit, touzelle de par Dieu ;
J'en ſuis content. Fais donc vîte, & travaille ;

Manant travaille, & travaille vilain;
Travailler eſt le fait de la canaille:
Ne t'attens pas que je t'aide un ſeul brin,
Ni que par moy ton labeur ſe conſomme;
Je t'ay ja dit que j'étois Gentilhomme:
Né pour chommer, & pour ne rien ſçavoir.
Voici comment ira nôtre partage.
Deux lots ſeront; dont l'un, c'eſt à ſçavoir
Ce qui hors terre & deſſus l'heritage
Aura pouſſé demeurera pour toy;
L'autre dans terre eſt réſervé pour moy.

L'Oût arrivé, la touzelle eſt ſiée,
Et tout d'un temps ſa racine arrachée,
Pour ſatisfaire au lot du Diableteau.
Il y croyoit la ſemence attachée,
Et que l'épi non plus que le tuyau
N'étoit qu'une herbe inutile & ſechée.
Le Laboureur vous la ſerra trés-bien.
L'autre au marché porta ſon chaume vendre:
On le hua, pas un n'en offrit rien:
Le pauvre Diable étoit preſt à ſe pendre.
Il s'en alla chez ſon conpartageant:
Le drôle avoit la touzelle venduë,
Pour le plus ſeur, en gerbe & non battuë,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha; le Diable en fut la dupe.
Coquin, dit-il, tu m'as joüé d'un tour.
C'eſt ton métier: je ſuis Diable de Cour
Qui comme vous à tromper ne m'occupe.

Quel

Quel grain veux-tu ſemer pour l'an prochain ?
Le manant dit : je crois qu'au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes :
Vous en aurez, Monſeigneur, pleines hottes:
Si mieux n'aimez raves dans la ſaiſon.
Raves, navets, carottes, tout eſt bon,
Dit le Lutin ; mon lot ſera hors terre ;
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toy, ſi tu ne m'y contraints.
Je vais tenter quelques jeunes Nonains.
L'auteur ne dit ce que firent les Nones.
Le temps venu de recüeillir encor.
Le manant prend raves belles & bonnes,
Feüilles ſans plus tombent pour tout treſor
Au Diableteau, qui l'épaule chargée
Cour au marché. Grande fut la riſée :
Chacun lui dit ſon mot cette fois-là.
Monſieur le Diable, où croît cette denrée ?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera ?
Plein de courroux & vuide de pécune,
Leger d'argent & chargé de rancune,
Il va trouver le manant qui rioit
Avec ſa femme, & ſe ſolacioit.
Ah ! par la mort, par la ſang, par la tête,
Dit le démon, il le payra par bieu.
Vous voici donc Phlipot la bonne bête ;
Cà çà galons-le en enfant de bon lieu.
Mais il vaut mieux remettre la partie :
J'ay ſur les bras une Dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas.

Elle

Elle le veut, & puis ne le veut pas.
L'Epoux n'aura dedans la confrairie
Si-tôt un pied qu'à vous je reviendray,
Maître Phlipot, & tant vous galeray
Que ne joüerez ces tours de vôtre vie.
A coups de grife il faut que nous voyons
Lequel aura de nous deux belle amie.
Et jouïra du fruit de ces sillons.
Prendre pourrois d'autorité suprême
Touzelle & grain, champ & rave, enfin tout:
Mais je les veux avoir par le bon bout.
N'esperez plus user de stratagême.
Dans huit jours d'hui je suis à vous Phlipot;
Et touchez-là, ceci sera mon arme.
Le Villageois étourdi du vacarme
Au farfadet ne pût répondre un mot.
Perrette en rit; c'étoit sa ménagere,
Bonne galande en toutes les façons,
Et qui sçût plus que garder les moutons
Tant qu'elle fut en âge de Bergere.
Elle lui dit; Phlipot ne pleure point:
Je veux d'ici renvoyer de tout point
Ce Diableteau: c'est un jeune novice
Qui n'a rien vû: Je t'en tireray hors:
Mon petit doigt sçauroit plus de malice,
Si je voulois, que n'en sçait tout son corps.
Le jour venu Phlipot qui n'étoit brave
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t-il se plonger tout entier
Dans un profond & l'arge benistier.

Aucun Démon n'eût sçû par où le prendre,
Tant fut subtil; car d'étoles, dit-on,
Il s'afubla le chef pour s'en défendre,
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons, il n'en viendra par faute.
Tout le Clergé chante au tour à voix haute
Vade retro. Perrette cependant
Est au logis le lutin attendant.
Le lutin vient: Perrette échevelée
Sort, & se plaint de Phlipot en criant:
Ah le bourreau, le traître, le méchant.
Il m'a perduë, il m'a toute affolée.
Au nom de Dieu, Monseigneur, sauvez-vous.
A coups de grife il m'a dit en courroux
Qu'il se devoit contre vôtre excellence
Battre tantôt; & battre à toute outrance:
Pour s'éprouver le perfide m'a fait
Cette balafre. A ces mots au folet
Elle fait voir.... Et quoy ? chose terrible.
Le Diable en eut une peur tant horrible,
Qu'il se signa, pensa presque tomber;
Onc n'avoit vû, ne lû, n'ouï conter
Que coups de grife eussent semblables forme.
Bref aussi-tôt qu'il apperçût l'énorme
Solution de continuïté,
Il demeura si fort épouventé,
Qu'il prit la fuite & laissa-là Perrette.
Tous les voisins chommerent la défaite
De ce Démon: le Clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

FE-



FERONDE
OU LE
PURGATOIRE.

VErs le Levant le Vieil de la Montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau.
Craint n'étoit-il pour l'immenſe campagne
Qu'il poſſedât, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent; mais parce qu'au cerveau
De ſes ſujets il imprimoit des choſes

Qui

Qui de maint fait courageux étoient causes.
Il choisissoit entre eux les plus hardis ;
Et leur faisoit donner du Paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible,
Du Paradis de son Législateur ;
Rien n'en a dit ce Prophete menteur
Qui ne devint trés-croyable & sensible
A ces gens-là ; comment s'y prenoit-on ?
On les faisoit boire tous de façon
Qu'ils s'enyvroient, perdoient sens & raison.
En cet état, privez de connoissance,
On les portoit en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins delicieux.
Là se trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillez, & beaux par excellence :
Chaque réduit en avoit à couper.
Si se venoient joliment attrouper
Prés de ces gens, qui leur boisson cuvée
S'émerveilloient de voir cette couvée,
Et se croyoient habitans devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élûs
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse ;
Au gazoüillis des ruisseaux de ces bois,
Au son des luts accompagnans les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce Paradis :
Les gens trouvoient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde ;
Dont ne manquoient encor de s'enyvrer,

Et

Et de leurs ſens perdre l'entier uſage.
On les faiſoit auſſi-tôt reporter
Au premier lieu de tout ce tripotage.
Qu'arrivoit-il ? ils croyoient fermement
Que quelque jour de ſemblables delices
Les attendoient, pourvû que hardiment,
Sans redouter la mort ni les ſupplices,
Ils fiſſent choſe agréable à Mahom,
Servant leur Prince en toute occaſion.
Par ce moyen leur Prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à ſa dévotion
Déterminez, & qu'il n'étoit Empire
Plus redouté que le ſien ici bas.
Or ay-je été prolixe ſur ce cas,
Pour confirmer l'Hiſtoire de Feronde.
Feronde étoit un ſot de par le monde,
Riche manant, ayant ſoin du tracas,
Dixmes, & cens, revenus, & ménage
D'un Abbé blanc. J'en ſçais de ce plumage
Qui valent bien les noirs à mon avis,
En fait que d'être aux maris ſecourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut Moines & gens capables.
Au lendemain celui-ci ne ſongeoit,
Et tout ſon fait dés la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit Apôtre;
N'ayant autre œuvre, autre employ, penſer autre,
Que de chercher où giſoient les bons vins,
Les bons morceaux, & les bonnes commeres,
Sans oublier les gaillardes Nonains,

Dont

Dont il faiſoit peu de part à ſes freres.
Feronde avoit un joli chaperon
Dans ſon logis, femme ſienne, & dit-on
Que Parentelle étoit entre la Dame
Et nôtre Abbé ; car ſon prédéceſſeur
Oncle & parrein, dont Dieu veüille avoir l'ame,
En étoit pere, & la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouſer. Chacun ſçait que de race
Communément fille bâtarde chaſſe :
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.
Si n'étoit pas l'Epoux homme ſi ſot
Qu'il n'en eût doute, & ne vît en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'étoit néceſſaire.
Sa femme alloit toûjours chez le Prélat ;
Et prétextoit ſes allées & venuës
Des ſoins divers de cet œconomat.
Elle alléguoit mille affaires menuës.
C'étoit un compte, ou c'étoit un achat ;
C'étoit un rien ; tant peu plaignoit ſa peine.
Bref il n'étoit nul jour en la ſemaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu
La receveuſe. Alors le pere en Dieu
Ne manquoit pas d'écarter tout ſon monde :
Mais ſe mari qui ſe doutoit du tour
Rompoit les chiens, ne manquant au retour
D'impoſer mains ſur Madame Feronde.
Onc il ne fut un moins commode Epoux.
Eſprits ruraux volontiers ſont jaloux,
Et ſur ce point à chauſſer difficiles,

N'étant

N'étant pas faits aux coûtumes des Villes.
Monſieur l'Abbé trouvoit cela bien dur,
Comme Prélat qu'il étoit, partant homme
Fuyant la peine, aimant le plaiſir pur,
Ainſi que fait tout bon ſuppôt de Rome.
Ce n'eſt mon goût ; je ne veux de plein ſaut
Prendre la Ville, aimant mieux l'eſcalade ;
En amour dea, non en guerre ; il ne faut
Prendre ceci pour guerriére bravade,
Ni m'enrôler là-deſſus malgré moy.
Que l'autre uſage ait la raiſon pour ſoy,
Je m'en rapporte, & reviens à l'hiſtoire
Du Receveur qu'on mit en Purgatoire
Pour le guérir, & voici comme quoy.
Par le moyen d'une poudre endormante
L'Abbé le plonge en un trés-long ſommeil.
On le croit mort, on l'enterre, l'on chante :
Il eſt ſurpris de voir à ſon réveil
Autour de lui gens d'étrange maniére ;
Car il étoit au large dans ſa biére,
Et ſe pouvoit lever de ce tombeau
Qui conduiſoit en un profond caveau.
D'abord la peur ſe ſaiſit de nôtre homme.
Qu'eſt-ce cela ? ſonge-t-il ? eſt-il mort ?
Seroit-ce point quelque eſpece de ſort ?
Puis il demande aux gens comme on les nomme,
Ce qu'ils font-là, d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient, & qu'a-t-il fait à Dieu ?
L'un d'eux lui dit : conſole toy, Feronde,
Tu te verras Citoyen du haut monde

Dans

Dans mille ans d'hui complets & bien contez.
Auparavant il faut d'aucuns péchez
Te nettoyer en ce ſaint Purgatoire.
Ton ame un jour plus blanche que l'yvoire
En ſortira. L'Ange conſolateur
Donne à ces mots au pauvre Receveur
Huit ou dix coups de forte diſcipline.
En lui diſant; c'eſt ton humeur mutine,
Et trop jalouſe, & déplaiſante à Dieu
Qui te retient pour mille ans en ce lieu.
Le Receveur s'étant frotté l'épaule
Fait un ſoûpir; mille ans, c'eſt bien du temps!
Vous noterez que l'Ange étoit un drôle,
Un frere Jean Novice de leans.
Ses compagnons joüoient chacun un rôle
Pareil au ſien deſſous un feint habit.
Le Receveur requiert pardon, & dit:
Las ſi jamais je rentre dans la vie,
Jamais ſoupçon ombrage & jalouſie
Ne rentreront dans mon maudit eſprit.
Pourrois-je point obtenir cette grace?
On la lui fait eſperer; non ſi-tôt:
Force eſt qu'un an dans ce ſejour ſe paſſe;
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour ſuſtenter ſon corps, rien davantage;
Quelque grabat, du pain pour tout potage,
Vingt coups de foüet chaque jour, ſi l'Abbé,
Comme Prélat rempli de charité,
N'obtient du Ciel qu'au moins on lui remette
Non le total des coups, mais quelque quart,

Voire moitié, voire la plus grand part.
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
A ce sujet disant mainte oraison.
L'Ange en aprés lui fait un long sermon.
A tort, dit-il, tu conçûs du soupçon.
Les gens d'Eglise ont-ils de ces pensées ?
Un Abbé blanc ! c'est trop d'ombrage avoir;
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
Défais-toy donc de tes erreurs passées.
Il s'y résout. Qu'eût-il fait ? cependant
Sire Prélat & Madame Feronde
Ne laissent perdre un seul petit moment.
Le mari dit : que fait ma femme au monde ?
Ce qu'elle y fait ? tout bien ; nôtre Prélat
L'a consolée, & ton économat
S'en va son train, toûjours à l'ordinaire.
Dans le Couvent toûjours a-t-elle affaire ?
Ou donc ? il faut qu'ayant seule à present
Le faix entier sur soy la pauvre femme,
Bon gré malgré leans aille souvent,
Et plus encor que pendant ton vivant.
Un tel discours ne plaisoit point à l'ame.
Ame j'ay crû le devoir appeller,
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier, lui jeûnant, & l'Abbé
Multipliant œuvres de charité,
Et mettant peine à consoler la veuve.
Tenez pour seur qu'il y fit de son mieux.
Son soin ne fut long-temps infructueux :

Pas

Pas ne ſemoit en une terre ingrate.
Pater Abbas avec juſte ſujet,
Apprehenda d'être pere en effet.
Comme il n'eſt bon que telle choſe éclate,
Et que le fait ne puiſſe être nié,
Tant & tant fut par ſa paternité
Dit d'Oraiſons, qu'on vit du Purgatoire
L'ame ſortir, legere, & n'ayant pas
Once de chair. Un ſi merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
Ce qu'ils voyoient. L'Abbé paſſa pour Saint.
L'Epoux pour ſien le fruit poſthume tint,
Sans autrement de calcul oſer faire.
Double miracle étoit en cette affaire,
Et la groſſeſſe, & le retour du mort.
On en chanta *Te-Deums* à renfort.
Stérilité régnoit en mariage
Pendant cet an, & même au voiſinage
De l'Abbaye, encor bien que leans
On ſe voüât pour obtenir enfans.
A tant laiſſons l'économe & ſa femme;
Et ne ſoit dit que nous autres Epoux
Nous méritions ce qu'on fit à cette ame,
Pour la guérir de ſes ſoupçons jaloux.



LE PSAUTIER.

NONES ſouffrez pour la derniére fois
Qu'en ce Recueil malgré moy je vous place.
De vos bons tours les contes ne ſont froids.
Leur avanture a ne ſçais quelle grace
Qui n'eſt ailleurs : ils emportent les voix.
Encore un donc, & puis ç'en ſeront trois.
Trois ? je faux d'un ; ç'en ſeront au moins quatre.
Contons-les bien. Mazet le compagnon ;
L'Abbeſſe ayant beſoin d'un bon garçon

Pour

Pour la guérir d'un mal opiniâtre ;
Ce conte-ci qui n'est le moins fripon ;
Quant à Sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Je ne tiens pas qu'il la faille rabatre.
Les voilà tous : quatre c'est conte rond.
Vous me direz ; c'est une étrange affaire,
Que nous ayons tant de part en ceci.
Que voulez-vous ? je n'y sçaurois que faire ;
Ce n'est pas moy qui le souhaite ainsi.
Si vous teniez toûjours vôtre Bréviaire,
Vous n'auriez rien à démêler ici.
Mais ce n'est pas vôtre plus grand souci.
Passons donc vîte à la presente histoire.
Dans un Couvent de Nones fréquentoit
Un jouvenceau friand, comme on peut croire
De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit
Goût à le voir, & des yeux le couvoit,
Lui soûrioit, faisoit la complaisante,
Et se disoit sa trés-humble servante,
Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.
Le conte dit que leans il n'étoit
Vieille ni jeune, à qui le personnage
Ne fît songer quelque chose à part soy.
Soûpirs trotoient, bien voyoit le pourquoy,
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Isabeau seule pour son usage
Eut le galand : elle le méritoit
Douce d'humeur, gentille de corsage,
Et n'en étant qu'à son apprentissage,
Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit

Pour deux raiſons ; ſon amant, & ſes charmes.
Dans ſes amours chacune l'épioit :
Nul bien ſans mal, nul plaiſir ſans allarmes.
Tant & ſi bien l'épiérent les ſœurs,
Qu'une nuit ſombre, & propre à ces douceurs
Dont on confie aux ombres le myſtére,
En ſa cellule on ouït certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'étoient pas ſans doute en ſon bréviaire.
C'eſt le galand, ce dit-on, il eſt pris.
Et de courir ; l'allarme eſt aux eſprits ;
L'éxaïm fremit, ſentinelle ſe poſe.
On va conter en triomphe la choſe
A mere Abbeſſe ; & heurtant à grands coups
On lui cria : Madame levez-vous ;
Sœur Iſabelle a dans ſa chambre un homme.
Vous noterez que Madame n'étoit
En oraiſon, ni ne prenoït ſon ſomme :
Trop bien alors dans ſon lit elle avoit
Meſſire Jean Curé du voiſinage.
Pour ne donner aux Sœurs aucun ombrage,
Elle ſe leve, en hâte, étourdiment,
Cherche ſon voile, & malheureuſement
Deſſous ſa main tombe du perſonnage
Le haut de chauſſe aſſez bien reſſemblant,
Pendant la nuit quand on n'eſt éclairée,
A certain voile aux Nones familier,
Nommé pour lors entre elles leur Pſautier.
La voilà donc de gregues affublée.
Ayant ſur ſoy ce nouveau couvre-chef,

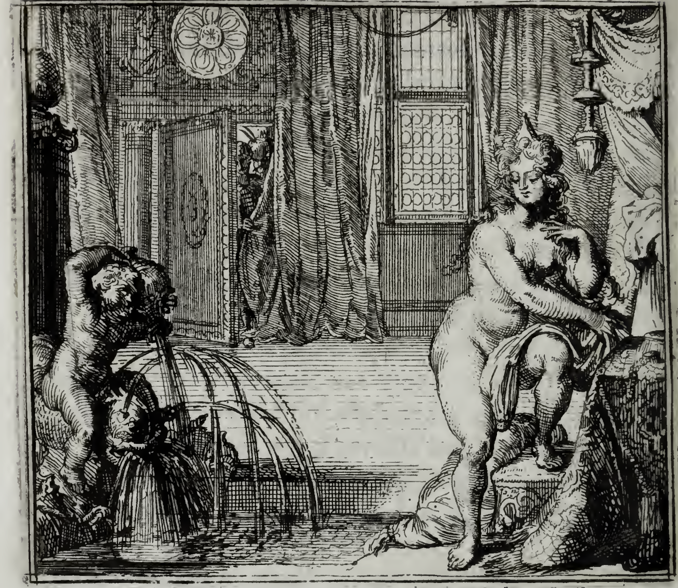
Et

Et s'étant fait raconter derechef
Tout le catus, elle dit irritée :
Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du Diable, & qui nous gâtera
Nôtre Couvent ; si Dieu plaît ne fera :
S'il plaît à Dieu bon ordre s'y mettra :
Vous la verrez tantôt bien chapitrée.
Chapitre donc, puis que chapitre y a,
Fut assemblé. Mere Abbesse entourée
De son Senat fait venir Isabeau,
Qui s'arrosoit de pleurs tout le visage,
Se souvenant qu'un maudit jouvenceau
Venoit d'en faire un different usage.
Quoi, dit l'Abbesse, un homme dans ce lieu !
Un tel scandale en la maison de Dieu !
N'étes-vous point morte de honte encore ?
Qui nous a fait recevoir parmi nous
Cette voirie ? Isabeau, sçavez-vous
(Car desormais qu'ici l'on vous honore
Du nom de Sœur, ne le prétendez pas)
Sçavez-vous, dis-je, à quoy dans un tel cas
Nôtre institut condamne une méchante ?
Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain.
Parlez, parlez. Lors la pauvre Nonain,
Qui jusques-là confuse & repentante
N'osoit branler, & la vûë abbaissoit,
Leve les yeux, par bonheur apperçoit
Le haut de chausse, à quoy toute la bande,
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.

Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant
S'en apperçût. Aussi-tôt la pauvrette
Reprend courage, & dit tout doucement :
Vôtre Psautier a ne sçais quoy qui pend ;
Raccommodez-le. Or c'étoit l'éguillette.
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut de chausse : & la jeune Nonette
Ayant l'idée encor fraîche des deux
Ne s'y méprit : Non pas que le Messire
Eût chausse faite ainsi qu'un amoureux :
Mais à peu prés ; cela devoit suffire.
L'Abbesse dit : elle ose encore rire !
Quelle insolence ! un péché si honteux
Ne la rend pas plus humble & plus soûmise !
Veut-elle point que l'on la canonise ?
Laissez mon voile esprit de Lucifer.
Songez, songez, petit tison d'enfer,
Comme on pourra raccommoder vôtre ame.
Pas ne finit mere Abbesse sa game,
Sans sermonner & tempêter beaucoup.
Sœur Isabeau lui dit encore un coup,
Raccommodez vôtre Psautier, Madame.
Tout le troupeau se met à regarder.
Jeunes de rire, & vieilles de gronder.
La voix manquant à nôtre sermonneuse,
Qui de son troc bien fâchée & honteuse,
N'eut pas le mot à dire en ce moment,
L'exaim fit voir par son bourdonnement,
Combien rouloient de diverses pensées

Dans les eſprits. Enfin l'Abbeſſe dit ;
Devant qu'on eût tant de voix ramaſſées,
Il ſeroit tard. Que chacune en ſon lit
S'aille remettre. A demain toute choſe.
Le lendemain ne fut tenu, pour cauſe,
Aucun chapitre ; & le jour en ſuivant
Tout auſſi peu. Les ſages du Couvent
Furent d'avis que l'on ſe devoit taire ;
Car trop d'éclat eût pû nuire au troupeau.
On n'en vouloit à la pauvre Iſabeau
Que par envie. Ainſi n'ayant pû faire
Qu'elle lâchât aux autres le morceau,
Chaque Nonain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'aîlleurs à ſon affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput à nôtre belle on laiſſe
Le jeune fils ; le Paſteur à l'Abbeſſe ;
Et l'union alla juſques au point
Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.





LE ROY CANDAULE, ET LE MAITRE EN DROIT.

FORCE gens ont été l'inſtrument de leur mal ;
Candaule en eſt un témoignage.
Ce Roy fut en ſottiſe un trés-grand perſonnage.
Il fit pour Gyges ſon vaſſal
Une galanterie imprudente & peu ſage.
Vous voyez, luy dit-il, le viſage charmant,

Et

Et les traits delicats dont la Reine eſt pourvûë :
Je vous jure ma foy que l'accompagnement
Eſt d'un tout autre prix ; & paſſe infiniment ;
Ce n'eſt rien qui ne l'a vûë
Toute nûë.
Je vous la veux montrer ſans qu'elle en ſçache rien ;
Car j'en ſçais un trés-bon moyen :
Mais à condition, vous m'entendez fort bien,
Sans que j'en diſe davantage ;
Gyges, il vous faut être ſage.
Point de ridicule deſir.
Je ne prendrois pas de plaiſir
Aux vœux impertinens, qu'une amour ſotte & vaine
Vous feroit faire pour la Reine.
Propoſez-vous de voir tout ce corps ſi charmant,
Comme un beau marbre ſeulement.
Je veux que vous diſiez que l'art, que la penſée,
Que même le ſouhait ne peut aller plus loin.
Dedans le bain je l'ay laiſſée :
Vous étes connoiſſeur, venez être témoin
De ma felicité ſuprême.
Ils vont. Gyges admire. Admirer ; c'eſt trop peu.
Son étonnement eſt extrême.
Ce doux objet joüa ſon jeu.
Gyges en fut émû, quelque effort qu'il pût faire.
Il auroit voulu ſe taire,
Et ne point témoigner ce qu'il avoit ſenti :
Mais ſon ſilence eût fait ſoupçonner du myſtére.
L'exageration fut le meilleur parti.
Il s'en tint donc pour averti ;

Et ſans faire le fin, le froid, ni le modeſte,
Chaque point, chaque article, eut ſon fait, fut loüé.
Dieux, diſoit-il au Roy, quelle felicité !
Le beau corps ! le beau cuir ! O Ciel ! & tout le reſte.
De ce gaillard entretien
La Reine n'entendit rien ;
Elle l'eût pris pour outrage :
Car en ce ſiécle ignorant
Le beau ſexe étoit ſauvage ;
Il ne l'eſt plus maintenant ;
Et des loüanges pareilles
De nos Dames d'à preſent
N'écorchent point les oreilles.
Nôtre examinateur ſoûpiroit dans ſa peau.
L'émotion croiſſoit, tant tout lui ſembloit beau.
Le Prince s'en doutant l'emmena ; mais ſon ame
Emporta cent traits de flame.
Chaque endroit lança le ſien.
Helas ! fuir n'y ſert de rien :
Tourmens d'amour ſont ſi bien
Qu'ils ſont toûjours de la ſuite.
Prés du Prince Gyges eut aſſez de conduite ;
Mais de ſa paſſion la Reine s'apperçût :
Elle ſçût
L'origine du mal ; le Roy prétendant rire
S'aviſa de lui tout dire.
Ignorant ! ſçavoit-il point
Qu'une Reine ſur ce point
N'oſe entendre raillerie ?
Et ſuppoſé qu'en ſon cœur

Cela

Cela lui plaise, elle rie,
Il lui faut pour son honneur
Contrefaire la furie.
Celle-ci le fut vrayment,
Et réserva dans soy-même,
De quelque vengeance extrême
Le desir trés-véhément.
Je voudrois pour un moment,
Lecteur, que tu fusses femme:
Tu ne sçaurois autrement
Concevoir jusqu'où la Dame
Porta son secret dépit.
Un mortel eût le crédit
De voir de si belles choses,
A tous mortels lettres closes!
Tels dons étoient pour des Dieux,
Pour des Rois, voulois-je dire;
L'un & l'autre y vient de cire,
Je ne sçais quel est le mieux.
Ces pensers incitoient la Reine à la vengeance.
Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout.
Amour même, dit-on, fut de l'intelligence:
De quoy ne vient-il point à bout?
Gyges étoit bien fait; on l'excusa sans peine:
Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.
Il étoit mari; c'est son mal;
Et les gens de ce caractére
Ne sçauroient en aucune affaire
Commettre de péché qui ne soit capital.
Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample Prologue?

Voilà

Voilà le Roy haï, voilà Gyges aimé,
Voilà tout fait, & tout formé
Un époux du grand catalogue ;
Dignité peu briguée, & qui fleurit pourtant.
La sotise du Prince étoit d'un tel mérite,
Qu'il fût fait in petto confrere de Vulcan ;
De là jusqu'au bonnet la distance est petite.
Cela n'étoit que bien ; mais la Parque maudite
Fut aussi de l'intrigue ; & sans perdre de temps
Le pauvre Roy par nos Amans
Fut député vers le Cocite.
On le fit trop boire d'un coup :
Quelquefois, helas ! c'est beaucoup.
Bien-tôt un certain brûvage
Luy fit voir le noir rivage,
Tandis qu'aux yeux de Gyges
S'étaloient de blancs objets :
Car fût-ce amour, fût-ce rage,
Bien-tôt la Reine le mit.
Sur le Trône & dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire :
On la sçavoit assez ; mais je me sçais bon gré ;
Car l'exemple a trés-bien quadré :
Mon texte y va tout droit : même j'ay peine à croire
Que le Docteur en Loix dont je vais discourir
Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome pour ce coup-ci me fournira la Scene :
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps
Rendoient triste, severe, incommode aux galants,

Et

Et de ſottes femelles pleine ;
Mais Rome d'aujourd'huy, ſéjour charmant & beau,
Où l'on ſuit un train plus nouveau.
Le plaiſir eſt la ſeule affaire
Dont ſe piquent ſes habitans.
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,
Ce ſeroit un voyage à faire.
Rome donc eût naguere un maître dans cét art
Qui du tien & du mien tire ſon origine ;
Homme qui hors de là faiſoit le guoguenard ;
Tout paſſoit par ſon étamine :
Aux dépends du tiers & du quart
Il ſe divertiſſoit. Avint que le légiſte,
Parmi ſes écoliers dont il avoit toûjours
Longue liſte,
Eut un François moins propre à faire en Droit un cours
Qu'en Amours.
Le Docteur un beau jour le voyant ſombre & triſte,
Luy dit : nôtre feal, vous voilà de relais ;
Car vous avez la mine, étant hors de l'école,
De ne lire jamais
Bartole.
Que ne vous pouſſez-vous ? un François être ainſi
Sans intrigue & ſans amourettes !
Vous avez des talens, nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu merci.
L'étudiant reprit : je ſuis nouveau dans Rome.
Et puis, hors les beautez qui font plaiſir aux gens
Pour la ſomme,
Je ne vois pas que les galans
Trouvent

Trouvent ici beaucoup à faire.
Toute maiſon eſt Monaſtére:
Double porte, verroux, une matrone auſtére,
Un mari, des Argus. Qu'iray-je à vôtre avis
Chercher en de pareils logis?
Prendre la Lune aux dents ſeroit moins difficile.
Ha, ha, la Lune aux dents, repartit le Docteur,
Vous nous faites beaucoup d'honneur.
J'ay pitié de gens neufs comme vous; nôtre Ville
Ne vous eſt pas connuë entant que je puis voir.
Vous croyez donc qu'il faille avoir
Beaucoup de peine à Rome en fait que d'avantures?
Sçachez que nous avons ici des créatures,
Qui feront leurs maris cocus
Sur la mouſtache des Argus.
La choſe eſt chez nous trés-commune:
Témoignez ſeulement que vous cherchez fortune.
Placez-vous dans l'Egliſe auprés du beniſtier.
Preſentez ſur le doigt aux Dames l'eau ſacrée.
C'eſt d'amourettes les prier.
Si l'air du ſuppliant à quelque Dame agrée,
Celle-là ſçachant ſon métier,
Vous envoyra faire un meſſage.
Vous ſerez déterré, logeaſſiez-vous en lieu
Qui ne fût connu que de Dieu.
Une vieille viendra, qui faite au badinage
Vous ſçaura ménager un ſecret entretien.
Ne vous embaraſſez de rien.
De rien? c'eſt un peu trop; j'excepte quelque choſe:
Il eſt bon de vous dire en paſſant, nôtre ami,
Qu'à

Qu'à Rome il faut agir en galand & demi.
En France on peut conter des fleurettes, l'on cause;
Ici tous les momens sont chers & précieux.
Romaines vont au but. L'autre reprit tant mieux.
Sans être Gascon, je puis dire
Que je suis un merveilleux Sire.
Peut-être ne l'étoit-il point;
Tout homme est Gascon sur ce point.
Les avis du Docteur furent bons, le jeune homme
Se campe en une Eglise, où venoit tous les jours
La fleur & l'élite de Rome,
Des Graces, des Venus, avec un grand concours
D'amours.
C'est à dire en Chrêtien beaucoup d'Anges femelles.
Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles.
Benistier, le lieu saint n'étoit pas sans cela.
Nôtre homme en choisit un chanceux pour ce point là;
A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles:
Révérences, le drôle en faisoit des plus belles,
Des plus dévotes: cependant
Il offroit l'eau lustrale. Un Ange entre les autres
En prit de bonne grace: alors l'étudiant
Dit en son cœur: elle est des nôtres.
Il retourne au logis; vieille vient; rendez-vous.
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.
Il s'y fit nombre de folies.
La Dame étoit des plus jolies,
Le passe-temps fut des plus doux.
Il le conte au Docteur. Discretion Françoise
Est chose outre nature, & d'un trop grand effort.
Dissimuler

Dissimuler un tel transport ;
Cela sent son humeur bourgeoise.
Du fruit de ses conseils le Docteur s'applaudit,
Rit en Jurisconsulte, & des maris se raille.
Pauvres gens, qui n'ont pas l'esprit
De garder du loup leur oüaille :
Un Berger en a cent ; des hommes ne sçauront
Garder la seule qu'ils auront !
Bien lui sembloit ce soin chose un peu mal-aisée ;
Mais non pas impossible ; & sans qu'il eût cent yeux
Il défioit graces aux Cieux
Sa femme, encor que trés-rusée.
A ce disconrs, ami Lecteur,
Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte
Que l'Heroïne de ce conte
Fût propre femme du Docteur.
Elle l'étoit pourtant. Le pis est que mon homme,
En s'informant de tout, & des si & des cas,
Et comme elle étoit faite, & quels secrets appas,
Vit que c'étoit sa femme en somme.
Un seul point l'arrêtoit ; c'étoit certain talent
Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant,
Et que pour le mari n'avoit pas la Donzelle.
A ce signe ce n'est pas elle,
Disoit en soy le pauvre Epoux ;
Mais les autres points y sont tous ;
C'est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse,
Et celle-ci paroît causeuse,
Et d'un agréable entretien :
Assurément c'en est une autre.

Mais

Mais du reſte il n'y manque rien,
Taille, viſage, traits, même poil; c'eſt la nôtre.
Aprés avoir bien dit tout bas,
Ce l'eſt, & puis ce ne l'eſt pas,
Force fut qu'au premier en demeurât le Sire.
Je laiſſe à penſer ſon courroux,
Sa fureur afin de mieux dire.
Vous vous étes donnez un ſecond rendez-vous?
Pourſuivit-il. Oüi; reprit nôtre apôtre,
Elle & moy n'avons eu garde de l'oublier,
Nous trouvans trop bien du premier,
Pour n'en pas ménager un autre;
Trés-réſolus tous deux de ne nous rien devoir.
La réſolution, dit le Docteur, eſt belle.
Je ſçaurois volontiers quelle eſt cette Donzelle.
L'écolier repartit: Je ne l'ay pû ſçavoir.
Mais qu'importe? il ſuffit que je ſois content d'elle.
Dés à preſent je vous répons
Que l'Epoux de la Dame à toutes ſes façons.
Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons
Demain en tel endroit, à telle heure ſans faute.
On doit m'attendre entre deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats.
Le rendez-vous n'eſt point dans une chambre haute.
Le logis eſt propre & paré.
On m'a fait à l'abord traverſer un paſſage
Où jamais le jour n'eſt entré;
Mais auſſi-tôt aprés la vieille du meſſage
M'a conduit en des lieux, où loge en bonne foy
Tout ce qu'amour a de délices;

On

On peut s'en rapporter à moy.
A ce diſcours jugez quels étoient les ſupplices
Qu'enduroit le Docteur. Il forme le deſſein
De s'en aller le lendemain
Au lieu de l'écolier ; & ſous ce perſonnage
Convaincre ſa moitié, luy faire un vaſſelage
Dont il fût à jamais parlé.
N'en déplaiſe au nouveau confrere,
Il n'étoit pas bien conſeillé :
Mieux valoit pour le coup ſe taire :
Sauf d'apporter en temps & lieu
Reméde au cas, moyennant Dieu.
Quand les épouſes font un récipiendaire
Au benoiſt état de cocu,
S'il en peut ſortir franc, c'eſt à luy beaucoup faire ;
Mais quand il eſt déja reçû,
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le Docteur raiſonna d'autre ſorte, & fit tant
Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crût qu'en prévenant,
Son Parrein en cocuage,
Il feroit tour d'homme ſage :
Son Parrein, cela s'entend ;
Pourvû que ſous ce galant
Il eût fait aprentiſſage ;
Choſe dont à bon droit le Lecteur peut douter.
Quoy qu'il en ſoit, l'Epoux ne manque pas d'aller
Au logis de l'Avanture,
Croyant que l'allée obſcure,
Son ſilence, & le ſoin de ſe cacher le nez,
Sans qu'il fût reconnu le feroient introduire

En

En ces lieux si fortunez :
Mais par malheur la vieille avoit pour se conduire
Une lanterne sourde, & plus fine cent fois;
Que le plus fin Docteur en Loix ,
Elle reconnut l'homme , & sans être surprise
Elle luy dit , attendez-là ;
Je vais trouver Madame Elise.
Il la faut avertir ; je n'ose sans cela
Vous mener dans sa chambre: & puis vous devez être
En autre habit pour l'aller voir :
C'est à dire en un mot qu'il n'en faut point avoir.
Madame attend au lit. A ces mots nôtre Maître
Poussé dans quelque bouge,y voit d'abord parêtre
Tout un deshabillé ; des mules , un peignoir ,
Bonnet , robe de chambre , avec chemise d'homme;
Parfums sur la toilette , & des meilleurs de Rome :
Le tout propre , arrangé , de même qu'on eût fait
Si l'on eût attendu le Cardinal Préfet.
Le Docteur se dépoüille ; & cette gouvernante
Revient , & par la main le conduit en des lieux
Où nôtre homme privé de l'usage des yeux
Va d'une façon chancelante.
Aprés ces détours ténébreux ,
La vieille ouvre une porte , & vous pousse le sire
En un fort mal plaisant endroit,
Quoy que ce fût son propre Empire ;
C'étoit en l'Ecole de Droit.
En l'Ecole de Droit ! Là même ; Le pauvre homme
Honteux , surpris , confus , non sans quelque raison,
Pensa tomber en pâmoison.

Le

Le conte en courut par tout Rome.
Les Ecoliers alors attendoient leur Régent.
Cela ſeul acheva ſa mauvaiſe fortune.
Grand éclat de riſée, & grand chuchillement,
Univerſel étonnement.
Eſt-il foû ? qu'eſt-ce là ? vient-il de voir quel-
qu'une ?
Ce ne fut pas le tout; ſa femme ſe plaignit.
Procés. La parenté ſe joint en cauſe, & dit;
Que du Docteur venoit tout le mauvais ménage;
Que cet homme étoit foû, que ſa femme étoit ſage.
On fit caſſer le mariage;
Et puis la Dame ſe rendit
Belle & bonne Religieuſe
A Saint Croiſſant en Vavoureuſe.
Un Prélat lui donna l'habit.





LE DIABLE EN ENFER.

QUI craint d'aimer, a tort ſelon mon ſens
S'il ne fuit pas dés qu'il voit une belle.
Je vous connois objets doux & puiſſans :
Plus ne m'iray brûler à la chandelle.
Une vertu ſort de vous, ne ſçais quelle,
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux.
Ce qu'elle y fait, beſoin n'eſt de le dire ;
On meurt d'amour, on languit, on ſoûpire :
Pas ne tiendroit aux gens qu'on ne fit mieux.
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.

J'en

J'en vais donner pour preuve une perſonne
Dont la beauté fit trébucher Ruſtic.
Il en avint un fort plaiſant trafic :
Plaiſant fut-il, au péché prés, ſans faute :
Car pour ce point, je l'excepte, & je l'ôte :
Et ne ſuis pas du goût de celle-là
Qui bûvant frais (ce fut je penſe à Rome)
Diſoit, que n'eſt-ce un péché que cela !
Je la condamne ; & veux prouver en ſomme
Qu'il fait bon craindre encor que l'on ſoit ſaint.
Rien n'eſt plus vray. Si Ruſtic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui jeune & ſimple & pourtant trés-gentille
Juſques au vif vous l'eut bien-tôt atteint.
Alibech fut ſon nom, ſi j'ay mémoire ;
Fille un peu neuve, à ce que dit l'hiſtoire.
Liſant un jour comme quoy certains Saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux deſſeins
Se ſequeſtroient ; vivoient comme des Anges,
Qui çà, qui là, portans toûjours leurs pas
En lieux cachez ; choſes qui bien qu'étranges
Pour Alibech avoient quelques appas.
Mon Dieu, dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une ſemblable vie.
Alibech donc s'en va ſans dire adieu.
Mere, ni ſœur, nourrice, ni compagne
N'eſt avertie. Alibech en campagne
Marche toûjours, n'arrête en pas un lieu.
Tant court enfin qu'elle entre en un bois ſombre ;
Et dans ce bois elle trouve un vieillard ;
Homme

Homme poſſible autrefois plus gaillard,
Mais n'étant lors qu'un ſquelette & qu'une ombre.
Pere, dit-elle, un mouvement m'a pris;
C'eſt d'être Sainte, & mériter pour prix
Qu'on me révére, & qu'on chomme ma fête.
O quel plaiſir j'aurois ſi tous les ans,
La palme en main, les rayons ſur la tête,
Je recevois des fleurs & des preſens!
Vôtre métier eſt-il ſi difficile?
Je ſçais déja jeûner plus d'à demi.
Abandonnez ce penſer inutile,
Dit le vieillard, je vous parle en ami.
La ſainteté n'eſt choſe ſi commune
Que le jeûner ſuffiſe pour l'avoir.
Dieu gard de mal fille & femme qui jeûne,
Sans pour cela guére mieux en valoir.
Il faut encor pratiquer d'autres choſes,
D'autres vertus qui me ſont lettres cloſes,
Et qu'un Hermite habitant de ces bois
Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez-le voir, ne tardez davantage:
Je ne retiens tels oiſeaux dans ma cage.
Diſant ces mots le vieillard la quitta,
Ferma ſa porte, & ſe barricada.
Trés-ſage fut d'agir ainſi ſans doute,
Ne ſe fiant à vieilleſſe, ni goute,
Jeûne, ni haire, enfin à rien qui ſoit.
Non loin de là nôtre Sainte apperçoit
Celui de qui ce bon vieillard parloit;
Homme ayant l'ame en Dieu toute occupée,

Et se faisant tout blanc de son épée.
C'étoit Rustic, jeune saint trés-fervent :
Ces jeunes là s'y trompent bien souvent.
En peu de mots l'appetit d'être sainte
Luy fut d'abord par la bellé expliqué ;
Appetit tel qu'Alibech avoit crainte
Que quelque jour son fruit n'en fût marqué.
Rustic soûrit d'une telle innocence.
Je n'ay, dit-il, que peu de connoissance
En ce métier ; mais ce peu là que j'ay
Bien volontiers vous sera partagé.
Nous vous rendrons la chose familiére.
Maître Rustic eût du donner congé
Tout dés l'abord à semblable écoliere.
Il ne le fit ; en voici les effets.
Comme il vouloit être des plus parfaits,
Il dit en soy : Rustic, que sçais-tu faire ?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire ?
Qu'est-ce cela ? moins que rien ; tous le font :
Mais d'être seul auprés de quelque belle
Sans la toucher, il n'est victoire telle ;
Triomphes grands chez les Anges en sont :
Meritons-les ; retenons cette fille.
Si je résiste à chose si gentille,
J'atteins le cómble, & me tire du pair.
Il la retint ; & fut si téméraire
Qu'outre satan il défia la chair,
Deux ennemis toûjours prêts à mal faire.
Or sont nos saints logez sous même toict.
Rustic aprête en un petit endroit

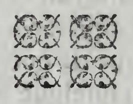
Un

Un petit lit de jonc pour la Novice.
Car de coucher ſur la dure d'abord,
Quelle apparence ? elle n'étoit encor
Accoûtumée à ſi rude exercice.
Quant au ſouper, elle eut pour tout ſervice
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites état que la magnificence
De ce repas ne conſiſta qu'en l'eau,
Claire, d'argent, belle par excellence.
Ruſtic jeûna ; la fille eut appetit.
Couchez à part, Alibech s'endormit :
L'hermite non. Une certaine bête
Diable nommée, un vray ſerpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
On l'y reçoit ; Ruſtic roule en ſa tête,
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt ſa grace, & ſa naïveté,
Et ſes façons, & ſa maniére douce,
L'âge, la taille, & ſur tout l'embonpoint,
Et certain ſein ne ſe repoſant point ;
Allant, venant ; ſein qui pouſſe & repouſſe
Certain corſet en dépit d'Alibech,
Qui tâche en vain de luy clorre le bec :
Car toûjours parle : il va, vient, & reſpire :
C'eſt ſon patois ; Dieu ſçait ce qu'il veut dire.
Le pauvre Hermite émû de paſſion
Fit de ce point ſa méditation.
Adieu la haire, adieu la diſcipline ;
Et puis voilà de ma dévotion ;
Voilà mes ſaints. Celuy-ci s'achemine

Vers Alibech ; & l'éveille en ſurſaut.
Ce n'eſt bien fait que de dormir ſi-tôt,
Dit le frater ; il faut au préalable
Qu'on faſſe une œuvre à Dieu fort agréable,
Empriſonnant en enfer le malin.
Créé ne fut pour aucune autre fin.
Procédons-y. Tout à l'heure il ſe gliſſe
Dedans le lit. Alibech ſans malice,
N'entendoit rien à ce miſtére-là :
Et ne ſçachant ni ceci ni cela,
Moitié forcée & moitié conſentante,
Moitié voulant combattre ce deſir,
Moitié n'oſant, moitié peine & plaiſir,
Elle crût faire acte de repentante ;
Bien humblement rendit grace au frater ;
Sçût ce que c'eſt que le diable en enfer.
Deſormais faut qu'Alibech ſe contente
D'être martire, en cas que Sainte ſoit :
Frere Ruſtic peu de vierges faiſoit.
Cette leçon me fut la plus aiſée.
Dont Alibech non encor déniaiſée
Dit, il faut bien que le Diable en effet
Soit une choſe étrange & bien mauvaiſe
Il briſe tout ; voyez le mal qu'il fait
A ſa priſon : non pas qu'il m'en déplaiſe :
Mais il mérite en bonne vérité
D'y retourner. Soit fait, ce dit le frere.
Tant s'appliqua Ruſtic à ce miſtére,
Tant prit de ſoin, tant eut de charité,
Qu'enfin l'Enfer s'accoûtumant au Diable

Eût eu toûjours sa presence agréable,
Si l'autre eût pû toûjours en faire essay.
Sur quoy la belle : on dit encor bien vray
Qu'il n'est prison si douce, que son hôte
En peu de temps ne s'y lasse sans faute.
Bien-tôt nos gens ont noise sur ce point.
En vain l'Enfer son prisonnier rappelle;
Le Diable est sourd, le Diable n'entend point.
L'enfer s'ennuye ; autant en fait la belle.
Ce grand desir d'être Sainte s'en va.
Rustic voudroit être dépêtré d'elle.
Elle pourvoit d'elle-même à cela.
Furtivement elle quitte le sire:
Par le plus court s'en retourne chez soy.
Je suis en soin de ce qu'elle pût dire
A ses parens : c'est ce qu'en bonne foy
Jusqu'à present je n'ai bien sçû comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que son cœur mû d'un appetit d'enfant
L'avoit portée à tâcher d'être Sainte.
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent contant
Un tel motif: non que de quelque atteinte
A son enfer on n'eût quelque soupçon:
Mais cette chartre est faite de façon
Qu'on n'y void goute ; & maint geolier s'y trompe.
Alibech fut festinée en grand pompe.
L'histoire dit que par simplicité
Elle conta la chose à ses compagnes.
Besoin n'étoit que vôtre Sainteté,

Ce luy dit-on, traverſât ces campagnes.
On vous auroit ſans bouger du logis,
Même leçon, même ſecret appris.
Je vous aurois, dit l'une, offert mon frere.
Vous auriez eu, dit l'autre, mon couſin:
Et Neherbal nôtre prochain voiſin
N'eſt pas non plus Novice en ce myſtére.
Il vous recherche, acceptez ce parti,
Devant qu'on ſoit d'un tel cas averti.
Elle le fit: Neherbal n'étoit homme
A cela prés. On donna telle ſomme
Qu'avec les traits de la jeune Alibech
Il prit pour bon un enfer trés-ſuſpect,
Uſant des biens que l'Hymen nous envoye.
A tous Epoux Dieu doint pareille joye!





LA JUMENT
DU
COMPERE PIERRE.

MESSIRE Jean, (c'étoit certain Curé
Qui prêchoit peu, ſinon ſur la Vendange)
Sur ce ſujet, ſans être préparé:
Il triomphoit; vous euſſiez dit un Ange.
Encore un point étoit touché de luy;
Non ſi ſouvent qu'eût voulu le Meſſire:

Et ce point-là les enfans d'aujourd'huy
Sçavent que c'eſt ; beſoin n'ay de le dire.
Meſſire Jean tel que je le décris
Faiſoit ſi bien que femmes & maris
Le recherchoient, eſtimoient ſa ſcience
Au demeurant il n'étoit conſcience
Un peu jolie, & bonne à diriger,
Qu'il ne voulût luy-même interroger;
Ne s'en fiant aux ſoins de ſon Vicaire.
Meſſire Jean auroit voulu tout faire;
S'entremettoit en zelé Directeur;
Alloit par tout ; diſant qu'un bon Paſteur
Ne peut trop bien ſes oüailles connoître,
Dont par lui-même inſtruit en vouloit être.
Parmi les gens de luy les mieux venus,
Il frequentoit chez le compere Pierre,
Bon villageois à qui pour toute terre,
Pour tout domaine, & pour tous revenus
Dieu ne donna que ſes deux bras tous nus,
Et ſon louchet, dont pour toute uſtenſille
Pierre faiſoit ſubſiſter ſa famille.
Il avoit femme & belle & jeune encor,
Ferme ſur tout ; le hâle avoit fait tort
A ſon viſage, & non à ſa perſonne.
Nous autres gens peut-être aurions voulu
Du délicat, ce ruſtiq ne m'eût plû ;
Pour des Curez la pâte en étoit bonne ;
Et convenoit à ſemblables amours.
Meſſire Jean la regardoit toûjours
Du coin de l'œil, toûjours tournoit la tête

De

De ſon côté ; comme un chien qui fait fête
Aux os qu'il void n'être par trop chetifs ;
Que s'il en void un de belle apparence ,
Non décharné , plein encor de ſubſtance ,
Il tient deſſus ſes regards attentifs :
Il s'inquiéte , il trépigne , il remuë
Oreille & queüe ; il a toûjours la vûë
Deſſus cet os , & le ronge des yeux
Vingt fois devant que ſon palais s'en ſente.
Meſſire Jean tout ainſi ſe tourmente
A cet objet pour luy delicieux.
La Villageoiſe étoit fort innocente ,
Et n'entendoit aux façons du Paſteur
Miſtére aucun ; ni ſon regard flateur ,
Ni ſes preſens ne touchoient Madeleine :
Bouquets de thin , & pots de marjolaine
Tomboient à terre : avoir cent menus ſoins
C'étoit parler Bas-Breton tout au moins.
Il s'aviſa d'un plaiſant ſtratagême.
Pierre étoit lourd , ſans eſprit je crois bien :
Qu'il ne ſe fût précipité luy-même ,
Mais par delà de luy demander rien ,
C'étoit abus & trés-grande ſottiſe.
L'autre luy dit ; compere mon ami
Te voilà pauvre , & n'ayant à demi
Ce qu'il te faut ; ſi je t'apprens la guiſe
Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit Roy , ſans te tourmenter tant ,
Que me veux-tu donner pour mes étreines ?
Pierre répond ; Parbleu , Meſſire Jean ,

Je ſuis à vous; diſpoſez de mes peines;
Car vous ſçavez que c'eſt tout mon vaillant.
Nôtre cochon ne nous faudra pourtant:
Il a mangé plus de ſon, par mon ame,
Qu'il n'en tiendroit trois fois dans ce tonneau,
Et d'abondant la vache a nôtre femme
Nous a promis qu'elle feroit un veau:
Prenez le tout. Je ne veux nul ſalaire,
Dit le Paſteur; obliger mon compere
Ce m'eſt aſſez, je te diray comment.
Mon deſſein eſt de rendre Magdeleine
Jument le jour, par art d'enchantement,
Luy redonnant ſur le ſoir forme humaine.
Trés-grand profit pourra certainement
T'en revenir; car ton Ane eſt ſi lent,
Que du marché l'heure eſt preſque paſſée
Quand il arrive; ainſi tu ne vends pas,
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,
Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas.
Ta femme étant jument forte & membruë,
Ira plus vîte; & ſi-tôt que chez toy
Elle ſera du logis revenuë,
Sans pain ni ſoupe, un peu d'herbe menuë
Luy ſuffira. Pierre dit; ſur ma foy,
Meſſire Jean, vous étes un ſage homme.
Voyez que c'eſt d'avoir étudié!
Vend-on cela? ſi j'avois groſſe ſomme
Je vous l'aurois parbleu bien-tôt payé.
Jean pourſuivit, orça je t'aprendray
Les mots? la guiſe, & toute la maniére.

Par

Par où jument bien faite & pouliniére
Auras de jour, belle femme de nuit.
Corps, tête, jambe, & tout ce qui s'enſuit
Luy reviendra : tu n'as qu'à me voir faire.
Tay-toy ſur tout; car un mot ſeulement
Nous gâteroit tout nôtre enchantement.
Nous ne pourrions revenir au miſtére,
De nôtre vie ; encore un coup motus,
Bouche couſuë, ouvre les yeux ſans plus :
Toy même aprés pratiqueras la choſe.
Pierre promet de ſe taire, & Jean dit :
Sus Magdeleine ; il ſe faut, & pour cauſe,
Dépoüiller nuë & quiter cet habit :
Dégrafez-moy cet atour des Dimanches ;
Fort bien : ôtez ce corſet & ces manches ;
Encore mieux : défaites ce jupon ;
Trés-bien cela. Quand vint à la chemiſe,
La pauvre Epouſe eut en quelque façon
De la pudeur. Etre nuë ainſi miſe
Aux yeux des gens ! Magdeleine aimoit mieux
Demeurer femme, & juroit ſes grands Dieux
De ne ſouffrir une telle vergogne.
Pierre luy dit : voilà grande beſogne !
Et bien, tous deux nous ſçaurons comme quoy
Vous étes faite ; eſt-ce par vôtre foy
Dequoy tant craindre ? Et là là Magdeleine,
Vous n'avez pas toûjours eu tant de peine
A tout ôter : comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces ? dites-nous.
Meſſire Jean eſt-ce quelqu'un d'étrange ?

Que craignez-vous ? hé quoy ? qu'il ne vous mange?
Cà dépêchons ; c'eſt par trop marchandé.
Depuis le temps Monſieur nôtre Curé
Auroit déja parfait ſon entrepriſe.
Diſant ces mots il ôte la chemiſe ,
Regarde faire , & ſes lunettes prend.
Meſſire Jean par le nombril commençe ,
Poſe deſſus une main en diſant ,
Que cecy ſoit beau poitrail de Jument.
Puis cette main dans le païs s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats les gens nomment tetons ;
Car quant à ceux qui ſur l'autre hemiſphere
Sont étendus , plus vaſtes en leur tour ,
Par révérence on ne les nomme guére ;
Meſſire Jean leur fait auſſi ſa cour ;
Diſant toûjours pour la cérémonie ,
Que ceci ſoit telle ou telle partie ,
Ou belle croupe , ou beaux flancs , tout enfin.
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin ,
Et ne voyant nul progrés à la choſe.
Il prioit Dieu pour la métamorphoſe.
C'étoit en vain ; car de l'enchantement
Toute la force & l'accompliſſement
Giſoit à mettre une queuë à la bête :
Tel ornement eſt choſe fort honnête :
Jean ne voulant un tel point oublier
L'attache donc : lors Pierre de crier ,
Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieuë ,
Meſſire Jean je n'y veux point de queuë :

Vous

Vous l'attachez trop bas, Messire Jean.
Pierre à crier ne fut si diligent,
Que bonne part de la cérémonie
Ne fût déja par le Prêtre accomplie.
A bonne fin le reste auroit été,
Si, non content d'avoir déja parlé,
Pierre encor n'eût tiré par la Soutane
Le Curé Jean, qui luy dit, foin de toy:
T'avois-je pas recommandé, gros âne,
De ne rien dire, & de demeurer coy?
Tout est gâté; ne t'en prens qu'à toy même.
Pendant ces mots l'Epoux gronde à part soy.
Madeleine est en un courroux extrême,
Quérelle Pierre, & luy dit; malheureux,
Tu ne seras qu'un miserable gueux
Toute ta vie; & puis vien-t'en me braire;
Vien me conter ta faim & ta douleur.
Voyez un peu: Monsieur nôtre Pasteur
Veut de sa grace à ce traîne-malheur
Montrer dequoy finir nôtre misére:
Merite-t-il le bien qu'on luy veut faire?
Messire Jean laissons-là cet oyson:
Tous les matins tandis que ce veau lie
Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,
Sans l'avertir venez à la maison;
Vous me rendrez une Jument polie.
Pierre reprit; plus de Jument, mamie;
Je suis content de n'avoir qu'un grison.



LES LUNETTES.

J'AVOIS juré de laiſſer là les Nones:
Car que toûjours on voye en mes écrits
Même ſujet, & ſemblables perſonnes,
Cela pourroit fatiguer les eſprits.
Ma muſe met Guimpe ſur le tapis:
Et puis quoy? Guimpe; & puis Guimpe ſans ceſſe;
Bref toûjours Guimpe, & Guimpe ſous la preſſe.
C'eſt un peu trop, je veux que les Nonains
Faſſent les tours en amour les plus fins;
Si ne faut-il pour cela qu'on épuiſe

Tout

Tout le ſujet ; le moyen ? c'eſt un fait
Par trop fréquent, je n'aurois jamais fait :
Il n'eſt Greffier dont la plume y ſuffiſe.
Si j'y tâchois on pourroit ſoupçonner
Que quelque cas m'y feroit retourner ;
Tant ſur ce point mes Vers font de rechûtes ;
Toûjours ſouvient à Robin de ſes flûtes.
Or apportons à cela quelque fin.
Je le prétends cette tâche ici faite.
Jadis s'étoit introduit un blondin
Chez des Nonains, à titre de fillette.
Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fût :
Dont le galant paſſa pour Sœur Colette,
Auparavant que la barbe lui crût.
Cet entre-temps ne fut ſans fruit ; le Sire
L'employa bien : Agnés en profita.
Las quel profit ! j'euſſe mieux fait de dire
Qu'à Sœur Agnés malheur en arriva.
Il lui falut élargir ſa ceinture ;
Puis mettre au jour petite créature,
Qui reſſembloit comme deux goûtes d'eau,
Ce dit l'hiſtoire, à la Sœur Jouvenceau.
Voilà ſcandale & bruit dans l'Abbaye.
D'où cet enfant eſt-il plû ? comme a-t-on,
Diſoient les Sœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon ?
Si ne s'eſt-il aprés tout fait lui-même.
La Prieure eſt en un courroux extrême.
Avoir ainſi ſoüillé cette maiſon !
Bien-tôt on mit l'accouchée en priſon.

Puis

Puis il falut faire enquête du pere.
Comment eſt-il entré ? comment ſorti ?
Les murs ſont hauts, antique la touriére,
Double la grille, & le trou trés-petit.
Seroit-ce point quelque garçon en fille ?
Dit la Prieure, & parmi nos brebis
N'aurions-nous point ſous de trompeurs habits
Un jeune loup ? ſus qu'on ſe deshabille :
Je veux ſçavoir la verité du cas.
Qui fut bien pris, ce fut la feinte oüaille.
Plus ſon eſprit à ſonger ſe travaille,
Moins il eſpére échaper d'un tel pas.
Néceſſité mere de ſtratagême
Lui fit... eh bien ? lui fit en ce moment
Lier.. : eh quoy ? foin je ſuis court moy-même :
Où prendre un mot qui diſe honnêtement
Ce que lia le pere de l'enfant ?
Comment trouver un détour ſuffiſant
Pour cet endroit ? Vous avez ouï dire
Qu'au temps jadis le genre humain avoit
Fenêtre au corps ; de ſorte qu'on pouvoit
Dans le dedans tout à ſon aiſe lire ;
Choſe commode aux Medecins d'alors.
Mais ſi d'avoir une fenêtre au corps
Etoit utile, une au cœur au contraire
Ne l'étoit pas dans les femmes ſur tout :
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher ? Nôtre commune mere
Dame Nature y pourvût ſagement
Par deux lacets de pareille meſure.

L'homme

L'homme & la femme eurent également
De quoy fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru.
Ce fut sa faute, elle-même en fut cause;
N'étant jamais à son gré trop bien close.
L'homme au rebours; & le bout du tissu
Rendit en lui la nature perplexe.
Bref le lacet à l'un & l'autre sexe
Ne pût quadrer, & se trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.
Il est facile à present qu'on devine
Ce que lia nôtre jeune imprudent;
C'est ce surplus, ce reste de machine,
Bout de lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha de sorte
Que tout sembloit aussi plat qu'aux Nonains:
Mais fil ou soye, il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bien-tôt je crains
Qui ne s'échape; amenez-moy des Saints;
Amenez-moy si vous voulez des Anges;
Je les tiendray créatures étranges,
Si vingt Nonains telles qu'on les vit lors
Ne font trouver à leurs esprits un corps.
J'entens Nonains ayant tous les tresors
De ces trois Sœurs dont la fille de l'onde
Se fait servir; chiches & fiers appas,
Que le Soleil ne voit qu'au nouveau monde,
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La Prieure a sur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas legerement.

Tout

Tout à l'entour sont debout vingt Nonettes
En un habit, que vray-semblablement
N'avoient pas fait les tailleurs du Couvent.
Figurez-vous la question qu'au Sire
On donna lors ; besoin n'est de le dire.
Touffes de lis, proportion du corps,
Secrets appas, embonpoint, & peau fine,
Fermes tetons, & semblables ressorts
Eurent bien-tôt fait joüer la machine.
Elle échapa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romproit son licou,
Et sauta droit au nez de la Prieure,
Faisant voler lunettes tout à l'heure
Jusqu'au plancher. Il s'en falut bien peu
Que l'on ne vît tomber la lunetiére.
Elle ne prit cet accident en jeu.
L'on tint Chapitre, & sur cette matiére
Fut raisonné long-temps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elles vous l'empoignerent,
A certain arbre en leur cour l'attacherent,
Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute la suite :
Et cependant que la troupe maudite
Songe comment il sera guerdonné,
Que l'une va prendre dans les Cuisines
Tous les balais, & que l'autre s'en court
A l'Arsenal où sont les disciplines,
Qu'une troisiéme enferme à double tour
Les Sœurs qui sont jeunes & pitoyables,

Bref

Bref que le ſort ami du marjeolet
Ecarte ainſi toutes les déteſtables,
Vient un Meûnier monté ſur ſon mulet,
Garçon quarré, garçon couru des filles,
Bon Compagnon, & beau joüeur de quilles.
Oh oh! dit-il, qu'eſt-ce là que je voy?
Le plaiſant ſaint! jeune homme je te prie,
Qui t'a mis là? ſont-ce ces ſœurs, dis-moy.
Avec quelqu'une as-tu fait la folie?
Te plaiſoit-elle? étoit-elle jolie?
Car à te voir tu me portes ma foy
(Plus je regarde & mire ta perſonne)
Tout le minois d'un vray croqueur de None.
L'autre répond : helas, c'eſt le rebours :
Ces Nones m'ont en vain prié d'amours.
Voilà mon mal; Dieu me doint patience;
Car de commettre une ſi grande offence,
J'en fais ſcrupule, & fût-ce pour le Roy;
Me donnât-on auſſi gros d'or que moy.
Le Meûnier rit; & ſans autre miſtére
Vous le délie, & luy dit, idiot,
Scrupule toy, qui n'es qu'un pauvre haire!
C'eſt bien à nous qu'il appartient d'en faire!
Nôtre Curé ne ſeroit pas ſi ſot.
Vîte, fuit-t'en, m'ayant mis en ta place :
Car auſſi bien tu n'es pas comme moy
Franc du collier, & bon pour cet employ :
Je n'y veux point de quartier ni de grace :
Viennent ces ſœurs; toutes je te répond
Verront beau jeu, ſi la corde ne rompt.

L'autre

L'autre deux fois ne ſe le fait redire.
Il vous l'attache, & puis lui dit adieu.
Large d'épaules on auroit vû le Sire
Attendre nud les Nonains en ce lieu.
Leſcadron vient, porte en guiſe de Cierges
Gaules & foüets : proceſſion de verges
Qui fit la ronde à l'entour du Meûnier,
Sans lui donner le temps de ſe montrer,
Sans l'avertir. Tout beau, dit-il, Meſdames:
Vous vous trompez ; conſiderez-moy bien :
Je ne ſuis pas cet ennemi des femmes,
Ce ſcrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi, vous verrez des merveilles:
Si je dis faux, coupez-moy les oreilles.
D'un certain jeu je viendray bien à bout ;
Mais quant au foüet je n'y vaux rien du tout:
Qu'entend ce Ruſtre, & que nous veut-il dire,
S'écria lors une de nos ſans-dents.
Quoy tu n'es pas nôtre faiſeurs d'enfans ?
Tant pis pour toy, tu payras pour le Sire.
Nous n'avons pas telles armes en main,
Pour demeurer en un ſi beau chemin.
Tien tien, voilà l'ébat que l'on deſire.
A ce diſcours foüets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, & non pas pour un peu ;
Meûnier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être aſſez bien entendu,
Meſdames je... feray tout mon poſſible
Pour m'acquitter de ce qui vous eſt dû.
Plus il leur tient des diſcours de la ſorte,

Plus

Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait ſentir. Long-temps il s'en ſouvint.
Pendant qu'on donne au Maître l'anguillade,
Le Mulet fait ſur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un & l'autre devint,
Je ne le ſçais, ni ne m'en mets en peine.
Suffit d'avoir ſauvé le jouvenceau.
Pendant un temps les Lecteurs pour douzaine
De ces Nonains au corps gent & ſi beau
N'auroient voulu, je gage, être en ſa peau.





LE CUVIER.

SOYEZ Amant, vous ſerez inventif:
Tour ni détour, ruſe ni ſtratagême
Ne vous faudront: le plus jeune aprentif
Eſt vieux routier dés le moment qu'il aime:
On ne vit onc que cette paſſion
Demeurât court faute d'invention:
Amour fait tant qu'enfin il a ſon conte.
Certain Cuvier, dont on fait certain conte,
En fera foy. Voici ce que j'en ſçais,
Et qu'un Quidam me dit ces jours paſſez.

Dedans

Dedans un bourg ou ville de Province,
(N'importe pas du titre, ni du nom)
Un Tonnelier & ſa femma Nanon
Entretenoient un ménage aſſez mince.
De l'aller voir amour n'eut à mépris?
Y conduiſant un de ſes bons amis;
C'eſt cocuage; il fut de la partie;
Dieux familiers, & ſans ceremonie,
Se trouvans bien dans toute hôtellerie;
Tout eſt pour eux bon gîte & bon logis;
Sans regarder ſi c'eſt louvre ou cabane,
Un drôle donc careſſoit Madame Anne.
Ils en étoient ſur un point, ſur un point..
C'eſt dire aſſez de ne le dire point,
Lors que l'Epoux revient tout hors d'haleine
Du Cabaret; juſtement, juſtement......
C'eſt dire encor ceci bien clairement.
On le maudit; nos gens ſont fort en peine.
Tout ce qu'on pût, fut de cacher l'Amant:
On vous le ſerre en hâte & promptement
Sous un cuvier, dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'Epoux dit, j'ay vendu
Nôtre Cuvier. Combien? dit Madame Anne:
Quinze beaux francs. Va tu n'es qu'un gros Ane,
Repartit-elle; & je t'ay d'un écu
Fait aujourd'huy profit par mon adreſſe,
L'ayant vendu ſix écus avant toy.
Le Marchand voit s'il eſt de bon alloy,
Et par dedans le tâte piéce à piéce,
Examinant ſi tout eſt comme il faut,

Si

Si quelque endroit n'a point quelque defaut.
Que ferois-tu malheureux ſans ta femme ?
Monſieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on ſe tourmente ici le corps & l'ame :
Il faut agir ſans ceſſe en l'attendant.
Je n'ay goûté juſqu'ici nulle joye :
J'en goûteray deſormais, atten t'y.
Voyez un peu, le galand à bon foye :
Je ſuis d'avis qu'on laiſſe à tel mari
Telle moitié. Doucement nôtre Epouſe.
Dit le bon homme. Or ſus, Monſieur, ſortez
Çà que je racle un peu de tous côtez.
Vôtre Cuvier, & puis que je l'arrouſe
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau,
Je vous répons qu'il n'eſt moins bon que beau.
Le galant ſort ; l'Epoux entre en ſa place,
Racle par tout, la chandelle à la main,
Deçà delà ; ſans qu'il ſe doute brin
De ce qu'amour en dehors vous luy braſſe
Rien n'en pût voir ; & pendant qu'il repaſſe
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les Dieux ſuſdits luy viennent de nouveau
Rendre viſite, impoſant un ouvrage
A nos Amans bien different du ſien,
Il regrata, grata, frota ſi bien,
Que nôtre couple, ayant repris courage,
Reprit auſſi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé le galant perſonnage.
Dire comment le tout ſe pût paſſer,
Ami Lecteur tu dois m'en diſpenſer :

Suffit

Suffit que j'ay trés-bien prouvé ma theſe.
Ce tour fripon du couple augmentoit l'aiſe.
Nul d'eux n'étoit à tels jeux aprentif.
Soyez Amant, vous ſerez inventif.





LA CHOSE IMPOSSIBLE.

UN démon plus noir que malin,
Fit un charme ſi ſouverain
Pour l'Amant de certaine belle,
Qu'à la fin celuy-cy poſſeda ſa cruelle.
Le pact de nôtre Amant & de l'eſprit folet
Ce fut que le premier joüiroit à ſouhait
De ſa charmante inexorable.
Je te la rens dans peu, dit Satan, favorable:
Mais par tel ſi, qu'au lieu qu'on obeït au Diable,
Quand il a fait ce plaiſir-là,

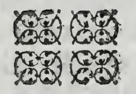
A tes

A tes commandemens le Diable obeïra,
Sur l'heure même, & puis ſur la même heure
Ton ſerviteur Lutin, ſans plus longue demeure,
Ira te demander autre commandement,
Que tu luy feras promptement;
Toûjours ainſi, ſans nul retardement:
Sinon, ni ton corps ni ton ame
N'appartiendront plus à ta Dame;
Ils ſeront à Satan, & Satan en fera
Tout ce que bon lui ſemblera.
Le Galand s'accorde à cela.
Commander, étoit-ce un miſtére?
Obeïr eſt bien autre affaire.
Sur ce penſer là nôtre Amant
S'en va trouver ſa belle; en a contentement;
Goûte des voluptez qui n'ont point de pareilles;
Se trouve trés-heureux; hormis qu'inceſſamment
Le Diable étoit à ſes oreilles.
Alors l'Amant lui commandoit
Tout ce qui lui venoit en tête;
De bâtir des Palais, d'exciter la tempête;
En moins d'un tour de main cela s'accompliſſoit.
Mainte piſtoſſe ſe gliſſoit
Dans l'eſcarcelle de nôtre homme.
Il envoyoit le Diable à Rome;
Le Diable revenoit tout chargé de pardons.
Aucuns voyages n'étoient longs,
Aucune choſe mal-aiſée.
L'Amant à force de rêver
Sur les ordres nouveaux qu'il lui faloit trouver,

Vit bien-tôt ſa cervelle uſée.
Il s'en plaignit à ſa divinité :
Lui dit de bout en bout toute la verité.
Quoy ce n'eſt que cela ? lui repartit la Dame :
Je vous auray bien-tôt tiré
Une telle épine de l'ame.
Quand le Diable viendra, vous lui preſenterez
Ce que je tiens, & lui direz :
Défrize-moy cecy ; fais tant par tes journées
Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna
Je ne ſçais quoy qu'elle tira
Du verger de Cypris, labirinte des Fées,
Ce qu'un Duc autrefois jugea ſi précieux,
Qu'il voulut l'honorer d'une Chevalerie ;
Illuſtre & noble confrairie
Moins pleine d'hommes que de Dieux.
L'Amant dit au Démon : c'eſt ligne circulaire
Et courbe que ceci ; je t'ordonne d'en faire
Ligne droite & ſans nuls retours.
Va-t-en y travailler, & cours.
L'eſprit s'en va ; n'a point de ceſſe
Qu'il n'ait mis le fil ſous la preſſe,
Tâché de l'applatir à grands coups de marteau,
Fait ſéjourner au fonds de l'eau ;
Sans que la ligne fût d'un ſeul point étenduë ;
De quelque tour qu'il ſe ſervît,
Quelque ſecret qu'il eût, quelque charme qu'il fit,
C'étoit temps & peine perduë :
Il ne pût mettre à la raiſon
La toiſon.

Elc

Elle se révoltoit contre le vent, la pluye,
La neige, les broüillards: plus Satan y touchoit
Moins l'annelure se lâchoit.
Qu'est-ceci, disoit-il, je ne vis de ma vie
Chose de telle étoffe: il n'est point de Lutin
Qui n'y perdit tout son latin.
Messire Diable un beau matin
S'en va trouver son homme, & lui dit, je te laisse.
Apprens-moy seulement ce que c'est que cela:
Je te le rens, tien, le voilà,
Je suis victus, je le confesse.
Nôtre ami Monsieur le Luiton,
Dit l'homme, vous perdez un peu trop-tôt courage;
Celuy-cy n'est pas seul, & plus d'un compagnon
Vous auroit taillé de l'ouvrage.





LE TABLEAU.

On m'engage à conter d'une maniére honnête
Le ſujet d'un de ces tableaux
Sur leſquels on met des rideaux,
Il me faut tirer de ma tête
Nombre de traits nouveaux, piquans & delicats,
Qui diſent & ne diſent pas,
Et qui ſoient entendus ſans notes
Des Agnés même les plus ſottes:
Ce n'eſt pas coucher gros; ces extrêmes Agnés
Sont oiſeaux qu'on ne vit jamais.

Toute

Toute Matrône ſage, à ce que dit Catule,
Regarde volontiers le giganteſque don
Fait au fruit de Vénus par la main de Junon:
A ce plaiſant objet ſi quelqu'une recule,
Cette quelqu'une diſſimule.
Ce principe poſé, pourquoy plus de ſcrupule,
Pourquoy moins de licence aux oreilles qu'aux yeux?
Puiſqu'on le veut ainſi, je feray de mon mieux:
Nuls traits à découvert n'auront ici de place;
Tout y ſera voilé; mais de gaze; & ſi bien,
Que je crois qu'on n'en perdra rien.
Qui penſe finement, & s'exprime avec grace,
Fait tout paſſer; car tout paſſe:
Je l'ay cent fois éprouvé:
Quand le mot eſt bien trouvé,
Le ſexe en ſa faveur à la choſe pardonne:
Ce n'eſt plus elle alors, c'eſt elle encor pourtant:
Vous ne faites rougir perſonne,
Et tout le monde vous entend
J'ay beſoin aujourd'huy de cet art important.
Pourquoy, me dira-t-on, puiſque ſur ces merveilles,
Le ſexe porte l'œil ſans toutes ces façons?
Je répons à cela; chaſtes ſont ſes oreilles
Encor que les yeux ſoient fripons.
Je veux, quoy qu'il en ſoit, expliquer à des belles
Cette chaiſe rompuë, & ce ruſtre tombé:
Muſes venez m'ayder; mais vous étes pucelles,
Au joly jeu d'amour ne ſçachant A ni B.
Muſes ne bougez donc; ſeulement par bonté

Dites au Dieu des vers que dans mon entreprise
Il eſt bon qu'il me favoriſe,
Et de mes mots faſſe le choix,
Ou je diray quelque ſottiſe.
Qui me fera donner du buſque ſur les doigts.
C'eſt aſſez raiſonner ; venons à la peinture.
Elle contient une avanture
Arrivée au païs d'Amours.
Jadis la ville de Citere
Avoit en l'un de ſes faux-bourgs
Un Monaſtére.
Venus en fit un Séminaire.
Il étoit de Nonains, & je puis dire ainſi
Qu'il étoit de galans auſſi.
En ce lieu hantoient d'ordinaire
Gens de Cour, Gens de Ville, & Sacrificateurs,
Et Docteurs,
Et Bacheliers ſur tout. Un de ce dernier ordre
Paſſoit dans la maiſon pour être des Amis,
Propre, toûjours razé, bien-diſant, & beau-fils:
Sur ſon chapeau luiſant, ſur ſon rabat bien mis
La medíſance n'eût ſçû mordre.
Ce qu'il avoit de plus charmant,
C'eſt que deux des Nonains alternativement
En tiroient maint & maint ſervice.
L'une n'avoit quitté les attours de Novice
Que depuis quelque mois ; l'autre encor les portoit :
La moins jeune à peine contoit
Un an entier par deſſus ſeize ;
Age propre à ſoûtenir theſe,

Theſe

Theſe d'amour ; le Bachelier
Leur avoit rendu familier
Chaque point de cette ſcience,
Et le tout par experience.

Une aſſignation pleine d'impatience
Fut un jour par les ſœurs donnée à cet Amant ;
Et pour rendre complet le divertiſſement,
Bacchus avec Céres, de qui la compagnie
Met Venus en train bien ſouvent,
Devoient être ce coup de la cérémonie.
Propreté toucha ſeule aux apprêts du régal.
Elle ſçût s'en tirer avec beaucoup de grace.
Tout paſſa par ſes mains, & le vin, & la glace,
Et les caraffes de criſtal.
On s'y feroit miré. Flore a l'haleine d'ambre
Sema de fleurs toute la chambre.
Elle en fit un jardin. Sur le linge ces fleurs
Formoient des las d'amour, & le chifre des ſœurs.
Leurs Cloîtriéres excellences
Aimoient fort ces magnificences :
C'eſt un plaiſir de None. Au reſte leur beauté
Aiguiſoit l'appetit auſſi de ſon côté.
Mille ſecrettes circonſtances
De leurs corps polis & charmans
Augmentoient l'ardeur des Amans.
Leur taille étoit preſque ſemblable.
Blancheur, delicateſſe, embonpoint raiſonnable,
Fermeté, tout charmoit, tout étoit fait au tour.
En mille endroits nichoit l'amour,

Sous une guimpe, un voile, & ſous un ſcapulaire,
Sous ceci, ſous cela que void peu l'œil du jour
Si celuy du galant ne l'appelle au miſtére.
A ces ſœurs l'enfant de Cytere
Mille fois le jour s'en venoit
Les bras ouverts, & les prenoit
L'une aprés l'autre pour ſa mere.

Tel ce couple attendoit le Bachelier trop lent;
Et de luy tout en l'attendant
Elles diſoient du mal, puis du bien, puis les belles
Imputoient ſon retardement
A quelques amitiez nouvelles.
Qui peut le retenir, diſoit l'une, eſt-ce amour?
Eſt-ce affaire? eſt-ce maladie?
Qu'il y revienne de ſa vie,
Diſoit l'autre, il aura ſon tour.
Tandis qu'elles cherchoient là-deſſous du miſtére,
Paſſe un Mazet portant à la dépoſitaire
Certain fardeau peu néceſſaire.
Ce n'étoit qu'un prétexte, & ſelon qu'on m'a dit
Cette dépoſitaire ayant grand appetit
Faiſoit ſa proportion des talens de ce Ruſtre
Tenu dans tels repas pour un traiteur illuſtre.
Le coquin lourd d'ailleurs, & de trés-court eſprit
A la cellule ſe méprit.
Il alla chez les attendantes
Fraper avec ſes mains peſantes.
On ouvre, on eſt ſurpris, on le maudit d'abord,
Puis on void que c'eſt un treſor.

Les Nonains s'éclatent de rire.
Toutes deux commencent à dire,
Comme si toutes deux s'étoient donné le mot
Servons-nous de ce maître sot.
Il vaut bien l'autre, que t'en semble?
La Professe ajoûta; c'est trés-bien avisé.
Qu'attendions-nous ici? qu'il nous fut debité
De beaux discours? non non, ni rien qui leur ressemble.
Ce pitaut doit valoir pour le point souhaité
Bachelier & Docteur ensemble.
Elle en jugeoit trés-bien; la taille du garçon,
Sa simplicité, sa façon,
Et le peu d'interêt qu'en tout il sembloit prendre,
Faisoient de luy beaucoup attendre.
C'étoit l'homme d'Esope; il ne songeoit à rien,
Mais il bûvoit & mangeoit bien;
Et si Xantus l'eût laissé faire,
Il auroit poussé loin l'affaire.
Ainsi bien-tôt apprivoisé,
Il se trouva tout disposé
Pour executer sans remise
Les ordres des Nonains, les servant à leur guise
Dans son office de mazet,
Dont il luy fut donné par les sœurs un brevet.

Icy la peinture commence:
Nous voilà parvenus au point.
Dieu des vers ne me quitte point;
J'ay recours à ton assistance.

Dy-moy pourquoy ce Ruſtre aſſis,
Sans peine de ſa part, & trés-fort à ſon aiſe
Laiſſe le ſoin de tout aux amoureux ſoucis
De ſœur Claude & de ſœur Tereſe.
N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaiſe ?
Il me ſemble déja que je vois Apollon
Qui me dit, tout beau ; ces matiéres
A fonds ne s'examinent guéres.
J'entens ; & l'amour eſt un étrange garçon.
J'ay tort d'ériger un fripon
En Maître de cérémonies.
Dés qu'il entre en une maiſon :
Régles & loix en ſont bannies,
Sa fantaiſie eſt ſa raiſon
Le voilà qui rompt tout ; c'eſt aſſez ſa coûtume.
Ses jeux ſont violens. A terre on vit bien-tôt
Le galand Catedral ; ou ſoit par le défaut
De la chaiſe un peu foible ; ou ſoit que du pitaud
Le corps ne fut pas fait de plume ;
Ou ſoit que ſœur Tereſe eût chargé d'action
Son diſcours véhément, & plein d'émotion ;
On entendit craquer l'amoureuſe tribune.
Le Ruſtre tombe a terre en cette occaſion.
Ce premier point eut par fortune
Malheureuſe concluſion.

Cenſeurs, n'approchez point d'ici vôtre œil profane.
Vous gens de bien, voyez comme ſœur Claude mit
Un tel incident à profit.
Tereſe en ce malheur perdit la tramontane.

Claude

Claude la débuſqua, s'emparant du timon.
Tereſe pire qu'un démon
Tâche à la retirer, & ſe remettre au trône;
Mais celle-cy n'eſt pas perſonne
A céder un poſte ſi doux.
Sœur Claude prenez garde à vous;
Tereſe en veut venir aux coups;
Elle a le poing levé. Qu'elle ait. C'eſt bien répondre;
Quiconque eſt occupé comme vous, ne ſent rien.
Je ne m'étonne pas que vous ſçachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.
Malgré la colere marquée
Sur le front de la débuſquée
Claude ſuit ſon chemin, le Ruſtre auſſi le ſien;
Tereſe eſt mal contente & gronde.
Les plaiſirs de Venus ſont ſources de débats.
Leur fureur n'a point de ſeconde.
J'en prens à témoin les combats
Qu'on vit ſur la terre & ſur l'onde,
Lorſque Paris à Menelas
Ota la merveille du monde.
Quoy que Bellone ait part ici,
J'y vois peu de corps de cuiraſſe.
Dame Venus ſe couvre ainſi,
Quand elle entre en champ clos avec le Dieu de Trace.
Cette armure à beaucoup de grace.
Belles vous m'entendez: je n'en diray pas plus:
L'habit de guerre de Venus

Eſt plein de choſes admirables !
Les Ciclopes aux membres nus
Forgent peu de harnois qui lui ſoient comparables :
Celuy du preux Achille auroit été plus beau,
Si Vulcan eût deſſus gravé nôtre tableau.

Or ay-je des Nonains mis en vers l'avanture,
Mais non avec des traits dignes de l'action ;
Et comme celle-cy déchet dans la peinture,
La peinture déchet dans ma deſcription :
Les mots & les couleurs ne ſont choſes pareilles,
Ny les yeux ne ſont les oreilles.

J'ay laiſſé long-temps au filet
Sœur Tereſe la détrônée.
Elle eut ſon tour : nôtre mazet
Partagea ſi bien ſa journée
Que chacun fut content. L'hiſtoire finit là ;
Du feſtin pas un mot : je veux croire, & pour cauſe,
Que l'on bût & que l'on mangea :
Ce fut l'intermede & la poſe.
Enfin tout alla bien ; horſmis qu'en bonne foy
L'heure du rendez-vous m'embarraſſe, & pourquoi?
Si l'Amant ne vint pas, ſœur Claude & ſœur Tereſe
Eurent à tout le moins dequoy ſe conſoler ;
S'il vint, on ſçût cacher le lourdaut & la chaiſe,
L'Amant trouva bien-tôt encor à qui parler.



LE BAST.

UN Peintre étoit, qui jaloux de ſa femme,
Allant aux champs luy peignit un baudet
Sur le nombril, en guiſe de cachet.
Un ſien confrere amoureux de la Dame,
La va trouver, & l'âne efface net;
Dieu ſçait comment; puis un autre en remet;
Au même endroit, ainſi que l'on peut croire.
A celuy-cy, par faute de mémoire,
Il mit un Baſt; l'autre n'en avoit point.

L'Epoux

L'Epoux revient, veut s'éclaircir du point.
Voyez, mon fils, dit la bonne commere,
L'âne eſt témoin de ma fidélité.
Diantre ſoit fait, dit l'Epoux en colere,
Et du témoin, & de qui l'a bâté.



LE FAISEUR D'OREILLES, ET LE RACOMMODEUR DE MOULES.

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles, & d'un Conte de Bocace.

SIRE Guillaume allant en marchandiſe,
Laiſſa ſa femme enceinte de ſix mois.

Simple,

Simple, jeunette, & d'assez bonne guise,
Nommée Alix, du païs Champenois.
Compere André l'alloit voir quelquefois:
A quel dessein, besoin n'est de le dire,
Et Dieu le sçait: c'étoit un maître sire;
Il ne tendoit guére en vain ses filets;
Ce n'étoit pas autrement sa coûtume:
Sage eût été l'oiseau qui de ses rets
Se fût sauvé sans laisser quelque plume.

Alix étoit fort neuve sur ce point.
Le trop d'esprit ne l'incommodoit point:
De ce défaut on n'accusoit la Belle.
Elle ignoroit les malices d'Amour.
La pauvre Dame alloit tout devant-elle,
Et n'y sçavoit ni finesse ni tour.
Son mary donc se trouvant en emplette,
Elle au logis, en sa chambre seulette,
André survient; qui sans long compliment
La considére; & luy dit froidement:
Je m'ébahis comme au bout du Royaume,
S'en est allé le Compere Guillaume,
Sans achever l'enfant que vous portez;
Car je vois bien qu'il luy manque une oreille:
Vôtre couleur me le démontre assez,
En ayant vû mainte épreuve pareille.
Bonté de Dieu! reprit-elle aussi-tôt,
Que dites-vous? quoy d'un enfant monaût
J'accoucherois? n'y sçavez-vous remede?
Si dea, fit-il, je vous puis donner aide

En

En ce beſoin, & vous jureray bien,
Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire :
Le mal d'autruy ne me tourmente en rien ;
Fors excepté ce qui touche au Compere :
Quant à ce point je m'y ferois mourir.
Or eſſayons, ſans plus en diſcourir,
Si je ſuis maître à forger des oreilles.
Souvenez-vous de les rendre pareilles,
Reprit la femme. Allez, n'ayez ſouci,
Repliqua-t-il, je prens ſur moy ceci.
Puis le Galant montre ce qu'il ſçait faire,
Tant ne fut nice (encor que nice fût)
Madame Alix, que le jeu ne luy plût.
Philoſopher ne faut pour cette affaire.
André vaquoit de grande affection
A ſon travail ; faiſant ore un tendon,
Ore un reply, puis quelque cartilage ;
Et n'y plaignant l'étofe & la façon.
Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage ;
Puis le mettrons en ſa perfection ;
Tant & ſi bien qu'en ayez bonne iſſuë.
Je vous en ſuis, dit-elle, bien tenuë :
Bon fait avoir icy bas un amy.
Le lendemain, pareille heure venuë,
Compere André ne fut pas endormy.
Il s'en alla chez la pauvre innocente,
Je viens, dit-il, toute affaire ceſſante,
Pour achever l'oreille que ſçavez.
Et moy, dit-elle, allois par un meſſage
Vous avertir de hâter cet ouvrage :

Montons

Montons en haut. Dés qu'ils furent montez,
On pourſuivit la choſe encommencée.
Tant fut ouvré, qu'Alix dans la penſée
Sur cette affaire un ſcrupule ſe mit;
Et l'innocente au bon apôtre dit:
Si cet enfant avoit pluſieurs oreilles!
Ce ne ſeroit à vous bien beſogné.
Rien, rien, dit-il, à cela j'ay ſoigné;
Jamais ne faux en rencontres pareilles.
Sur le métier l'oreille étoit encor,
Quand le mary revient de ſon voyage;
Careſſe Alix, qui, du premier abord,
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage:
Nous en tenions ſans le Compere André;
Et nôtre enfant d'une oreille eût manqué.
Souffrir n'ay pû choſe tant indécente.
Sire André donc, toute affaire ceſſante,
En a fait une: il ne faut oublier
De l'aller voir, & l'en remercier:
De tels amis on a toûjours affaire.
Sire Guillaume, au diſcours qu'elle fit.
Ne comprenant comme il ſe pouvoit faire
Que ſon Epouſe eût eu ſi peu d'eſprit,
Par pluſieurs fois luy fit faire un recit
De tout le cas: puis outré de colere
Il prit une arme à côté de ſon lit;
Voulut tuër la pauvre Champenoiſe,
Qui prétendoit ne l'avoir mérité.
Son innocence & ſa naïveté
En quelque ſorte appaiſerent la noiſe.

Helas, Monſieur, dit la Belle en pleurant,
En quoy vous puis-je avoir fait du dommage ?
Je n'ay donné vos draps ni vôtre argent ;
Le compte y eſt ; & quant au demeurant,
André me dit quand il parfit l'enfant,
Qu'en trouveriez plus que pour vôtre uſage :
Vous pouvez voir, ſi je ments tuëz-moy ;
Je m'en rapporte à vôtre bonne foy.

L'Epoux ſortant quelque peu de colere,
Luy répondit : Or bien, n'en parlons plus ;
On vous l'a dit, vous avez crû bien faire,
J'en ſuis d'accord, conteſter là-deſſus
Ne produiroit que diſcours ſuperflûs :
Je n'ay qu'un mot. Faites demain en ſorte
Qu'en ce logis j'attrappe le Galant :
Ne parlez point de nôtre different ;
Soyez ſecrette, ou bien vous étes morte.
Il vous le faut avoir adroitement ;
Me feindre abſent en un ſecond voyage,
Et luy mander, par lettre ou par meſſage,
Que vous avez à luy dire deux mots.
André viendra ; puis de quelques propos
L'amuſerez ; ſans toucher à l'oreille ;
Car elle faite, il n'y manque plus rien.
Nôtre innocente executa trés-bien
L'ordre donné ; ce ne fut pas merveille ;
La crainte donne aux bêtes de l'eſprit.
André venu, l'Epoux guére ne tarde,
Monte, & fait bruit. Le compagnon regarde

Où

Où se sauver ; nul endroit il ne vit,
Qu'une ruelle en laquelle il se mit.
Le mary frappe ; Alix ouvre la porte ;
Et de la main fait signe incontinent,
Qu'en la ruëlle est caché le Galant.

Sire Guillaume étoit armé de sorte
Que quatre Andrez n'auroient pû l'étonner.
Il sort pourtant, & va querir main forte,
Ne le voulant sans doute assassiner ;
Mais quelque oreille au pauvre homme couper ;
Peut-être pis, ce qu'on coupe en Turquie,
Païs cruel & plein de barbarie.
C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas :
Puis l'emmena sans qu'elle osât rien dire ;
Ferma trés-bien la porte sur le sire.
André se crût sorti d'un mauvais pas,
Et que l'Epoux ne sçavoit nulle chose.
Sire Guillaume en rêvant à son cas
Change d'avis, en soy-même propose
De se vanger avecque moins de bruit,
Moins de scandale, & beaucoup plus de fruit.
Alix, dit-il, allez querir la femme
De sire André ; contez-luy vôtre cas
De bout en bout ; courez, ni manquez pas.
Pour l'amener vous direz à la Dame,
Que son mary court un péril trés-grand ;
Que je vous ay parlé d'un châtiment
Qui la regarde, & qu'aux faiseurs d'oreilles
On fait souffrir, en rencontres pareilles,

Chose

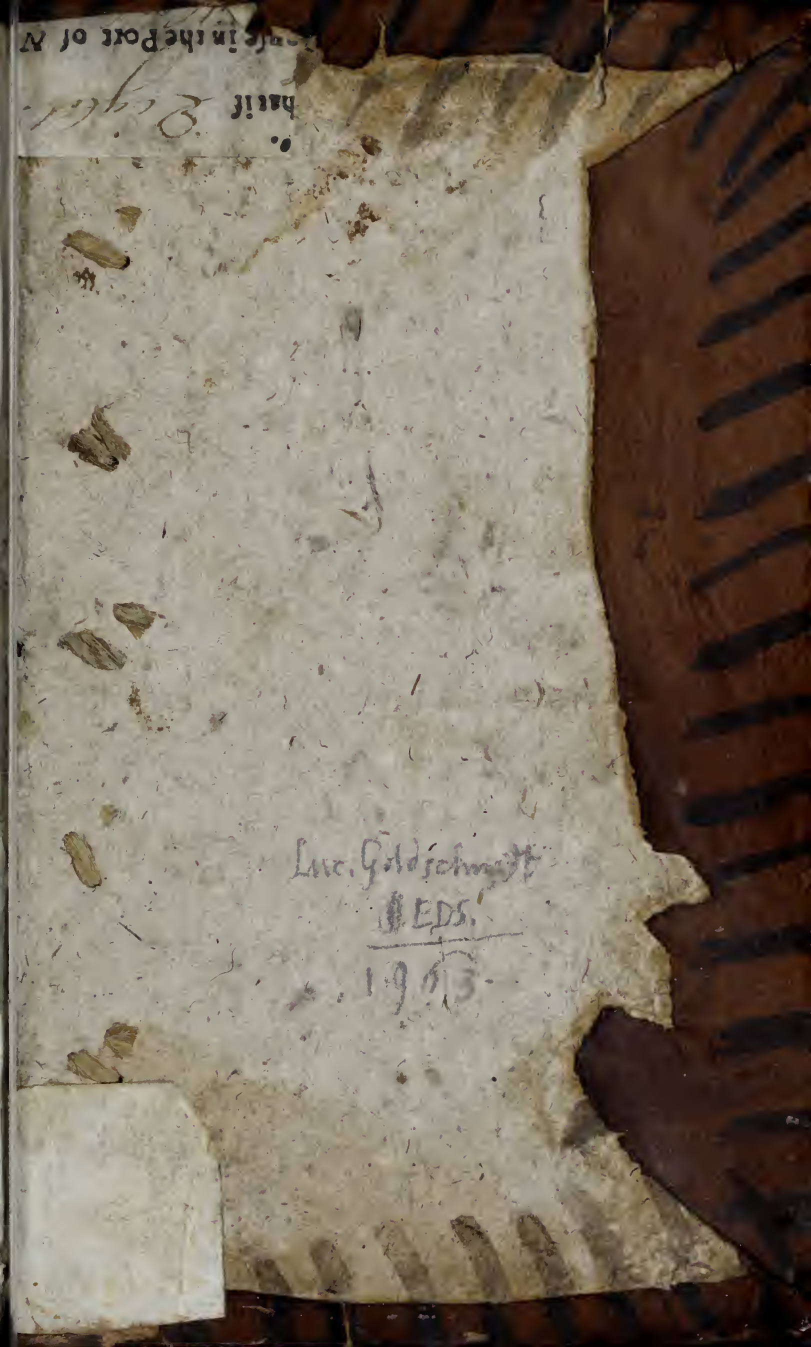
Chose terrible, & dont le ſeul penſer
Vous fait dreſſer les cheveux à la tête;
Que ſon Epoux eſt tout prêt d'y paſſer;
Qu'on n'attend qu'elle afin d'être à la fête.
Que toutefois, comme elle n'en peut mais,
Elle pourra faire changer la peine.
Amenez-là, courez: je vous promets
D'oublier tout moyennant qu'elle vienne.

Madame Alix, bien joyeuſe s'en fut
Chez ſire André dont la femme accourut
En diligence, & quaſi hors d'haleine;
Puis monta ſeule, & ne voyant André,
Crût qu'il étoit quelque part enfermé.
Comme la Dame étoit en ces alarmes,
Sire Guillaume ayant quitté ſes armes
La fait aſſeoir, & puis commence ainſi.
L'ingratitude eſt mere de tout vice.
André m'a fait un notable ſervice;
Parquoy devant que vous ſortiez d'ici,
Je luy rendray ſi je puis la pareille.
En mon abſence il a fait une oreille
Au fruit d'Alix: je veux d'un ſi bon tour
Me revancher, & je penſe une choſe.
Tous vos enfans ont le nez un peu court:
Le moule en eſt aſſeurément la cauſe.
Or je les ſçais des mieux raccommoder.
Mon avis donc eſt que ſans retarder
Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire.
Diſant ces mots il vous prend la Commere,

Et

Et prés d'André la jetta sur le lit,
Moitié raisin, moitié figue en joüit.
La Dame prit le tout en patience ;
Benit le Ciel de ce que la vengeance
Tomboit sur elle, & non sur sire André ;
Tant elle avoit pour luy de charité.
Sire Guillaume étoit de son côté
Si fort émû, tellement irrité,
Qu'à la pauvrette il ne fit nulle grace
Du Talion, rendant à son Epoux
Féves pour pois, & pain blanc pour foüace.
Qu'on dit bien vray que se venger est doux !
Trés-sage fut d'en user de la sorte
Puis qu'il vouloit son honneur réparer,
Il ne pouvoit, mieux que par cette porte
D'un tel affront à mon sens se tirer.
André vit tout, & n'osa murmurer ;
Jugea des coups ; mais ce fut sans rien dire ;
Et loüa Dieu que le mal n'étoit pire.
Pour une oreille il auroit composé.
Sortir à moins c'étoit pour luy merveilles :
Je dis à moins ; car mieux vaut, tout prisé,
Cornes gagner que perdre ses oreilles.

FIN.


Luc. Goldschmidt

